
SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE



HOMO

Paris. — Imprimerie de GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.
(Ancienne imp. Bonaventure.)

Présenté d'après le désir exprimé par l'auteur avant sa mort,
à Monsieur
Henri Vignaud,

HOMO

POËME PHILOSOPHIQUE

PAR

M. CHARLES-OSCAR DUGUÉ

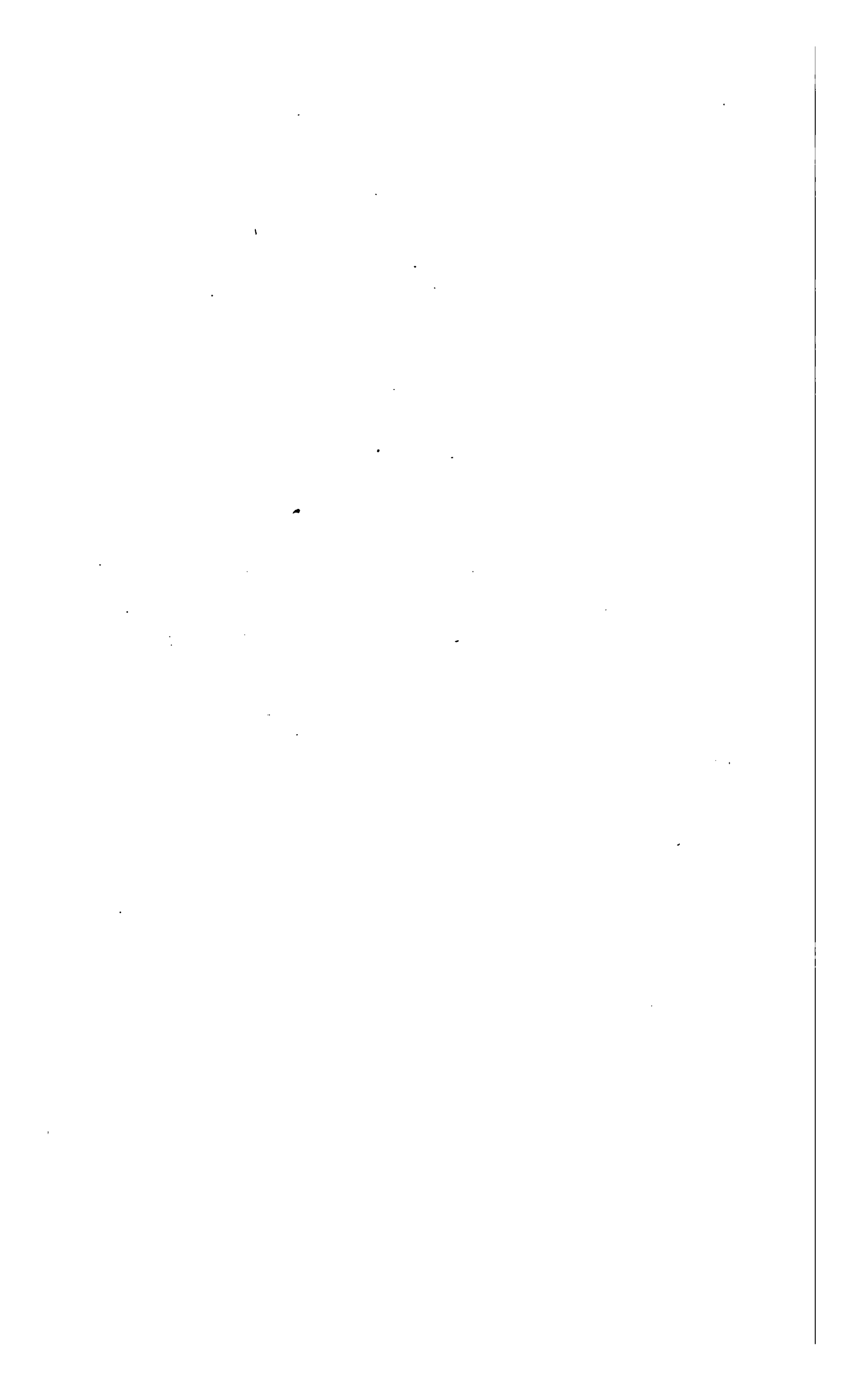
de la Nouvelle-Orléans

PARIS
LIBRAIRIE PAUL DAFFIS
7, rue Guénégaud, 7

1872

« *On n'aurait pas de la philosophie une idée exacte et complète, si on se la représentait comme un système de la connaissance n'aspirant qu'à une unité scientifique, à une perfection logique; il faut la considérer d'un autre point de vue, comme la science du rapport de toute connaissance au but essentiel de la nature humaine.* » (Theologia rationis humanæ.)

« *Parmi les fins essentielles de la raison, il y en a une qui est la première, la plus élevée, à laquelle toutes les autres se subordonnent et pour laquelle elles ne sont toutes que des moyens; cette fin, c'est la destination totale de l'homme, et la philosophie qui s'y rapporte s'appelle philosophie morale.* » (Cousin, *Phil. de Kant*, p. 274.)



HOMO!

DIALOGUE ENTRE UNE VOIX (DIEU) ET L'HOMME.

CHANT PREMIER.

Argument religieux.

Hommes, d'adorer Dieu votre cœur a besoin :
Viens donc, viens, ô mon fils ! Pourquoi rester si loin
De la source d'amour inaltérable et pure
Qui verse à flots la vie à toute créature ?
Pourquoi rester si loin du vrai bien, du vrai beau ?
Pourquoi t'acheminer, sans espoir, au tombeau ?
Pourquoi fermer tes yeux à la douce lumière
Qu'au ciel on aperçoit à travers la prière ?
Pourquoi dire à la mort : « Je t'aime et suis à toi,
Dans la corruption règne à jamais sur moi ? »

Paris. — Imprimerie de GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.
(Ancienne imp. Bonaventure.)

Présenté d'après le désir exprimé par l'auteur avant sa mort,
à Monsieur
Henri Vignaud,

HOMO

POËME PHILOSOPHIQUE

PAR

M. CHARLES-OSCAR DUGUÉ

de la Nouvelle-Orléans

PARIS
LIBRAIRIE PAUL DAFFIS
7, rue Guénégaud, 7

1872

L'H Mon doute m'a donné du moins cette lumière
A lui propre, qui sied aux enfants de la terre,
Et qui les fait aller, sans trop s'en soucier,
Au but le plus facile. Il m'a fait me plier
A tous les sens divers que l'homme et toutes choses
Doivent prendre ou quitter, dans leurs métamorphoses.
Mon doute m'affranchit des scrupules secrets
Qui même du croyant troublent encor la paix.
La vérité, d'ailleurs, jamais n'a dans mon âme
Jeté que les lueurs d'une tremblante flamme,
Et, dans cette ignorance où je me vois réduit,
Ne voyant assez clair ni le jour ni la nuit,
Je dois, bon gré mal gré, me contenter du doute,
Compagnon obligé des hasards de la route.

D Je le vois, dans le faux ton esprit s'est gâté ;
C'est que le sentiment de l'immortalité,
Fleur qui vit par l'amour et par le sacrifice,
Il faut bien à la fin que le mal le flétrisse.
Mais ce lis blanc, qui meurt, je peux le ranimer,
Si ton cœur est encor capable de m'aimer.
Viens, oh ! viens ! à ton Dieu parle, ô ma créature !
Pour regarder le ciel, sors de ta pourriture !

L'H. Hélas ! oui, j'ai du mal sondé les profondeurs :
Mon cœur s'est consumé dans de vaines ardeurs ;
Et, puisqu'en ce moment j'éprouve, en ta présence,
Je ne sais quel désir de naïve croyance,

Qui me vient attendrir, daigne écouter, mon Dieu,
De mon cœur ulcéré le triste et long aveu.
Oui, j'ai fait ce que fait la pauvre race humaine,
J'ai creusé de mes mains l'ornière où je me traîne;
J'ai dans tous les sentiers cherché, sans le trouver,
Ce bonheur que toujours l'homme est fait pour rêver;
J'ai suivi, haletant, dans leurs demeures sombres,
Des fantômes d'amour, ces misérables ombres
Qui viennent, de Satan trop fidèles suppôts,
De la vertu dans nous troubler le doux repos.
J'ai connu, dans le monde, au milieu de ses fêtes,
Toutes les passions fertiles en tempêtes.
L'ambition entra dans mon sein jeune encor;
J'ai caressé les grands, faisant mon dieu de l'or:
Des faibles, des petits dédaignant l'indigence,
J'ai fait peser sur eux ma cruelle arrogance;
Habile, sous le fard de mon sourire faux,
A déguiser mon cœur infecté de défauts,
J'ai trahi l'amitié, j'ai de ma calomnie
Fait monter le venin jusques sur le génie;
La vertu n'a jamais trouvé grâce à mes yeux
Que par le vil calcul qu'après tout il vaut mieux
Paraître entretenir de l'estime pour elle,
Puisqu'on est convenu de dire qu'elle est belle;
J'ai, choisissant, parmi cet innombrable essaim
De femmes dont l'amour fait palpiter le sein,
Celles qui, par la grâce et la vertu formées,
Semblaient par Jésus seul désirer d'être aimées,
Infiltré dans leurs cœurs, sous des mots séduisants,
Un poison lent et sûr qui subjuguait leurs sens;

Ensuite, j'arrachais de mes mains forcenées
Le voile virginal de ces infortunées,
Et puis j'abandonnais, par un brusque retour,
Leurs âmes au regret d'avoir connu l'amour.
J'ai, dans les hauts emplois que l'erreur populaire
Remettait à mes soins, prenant un masque austère,
Semblé le protecteur et des mœurs et des lois,
Lorsque la liberté gémissait sous mon poids.
Au coffre de l'État, plein d'adresse et d'audace,
Plus d'une fois j'ai su plonger ma main rapace;
L'argent ainsi volé, j'en donnais une part
Aux plus rusés coquins, pour m'en faire un rempart;
Et la taxe augmentait, augmentait sans mesure,
Au nom du bien public, éternelle imposture!
Après avoir tenté tous les chemins mauvais,
Y cherchant le bonheur sans le goûter jamais,
Après avoir usé mon esprit dans la ruse
Et mon cœur dans le crime, à présent mon corps s'use
En impuissants désirs, que les mets délicats
Irritent constamment, mais ne satisfont pas,
Et, comme un loup blotti dans le fond de son antre,
Mon âme maintenant s'enfouit dans mon ventre.
Seigneur, tu le vois bien, trop dur à convertir,
Mon cœur ne pourrait plus s'ouvrir au repentir;
Ne m'appelle donc pas à ta sainte piscine;
Que pourrais-tu sauver dans mon être en ruine?
Du remords il est vrai je ressens l'aiguillon,
Mais c'est au repentir qu'est promis ton pardon?

D. Au plus faible remords si ton âme est sensible,
Au repentir aussi tu peux être accessible.
Pour amener un homme à sa conversion
Ma grâce vient à bout de sa corruption ;
Ayant la vie en moi, maître de toutes choses,
Du fumier le plus vil je peux tirer des roses ;
J'insinue en secret dans l'âme du pécheur,
Pour la renouveler, une douce chaleur,
Et bien souvent déjà son âme est convertie
Qu'elle ne se sait pas tout à fait repentie ;
Mais j'exige surtout la bonne volonté,
Et que le cœur soumis espère en ma bonté.

H. Ah ! Seigneur, peux-tu bien d'un appel aussi tendre
Presser un fils ingrat qui ne veut pas t'entendre ?
Peux-tu bien dans des cœurs à ton amour fermés
Répandre la douceur de tes traits enflammés ?
Non, ne me comble pas de tes faveurs insignes,
Tends à peupler ton ciel d'habitants moins indignes ;
Retire-toi ; déjà je sens que mon orgueil
Fléchit, sous les rayons que me lance ton œil.

D. Retire-toi, ce mot que Jésus en prière
A Satan adressa quand, subtile vipère,
Il vint pour le tenter ; ce mot « retire-toi »,
Ainsi donc, ô mon fils, tu le gardais pour moi ;
Pour moi, qui viens guérir la blessure cruelle
Que t'a faite l'enfer, dans sa haine mortelle,

Et qui, si vers ma loi tu fais un vrai retour,
Veux te verser le miel de l'éternel amour!

L'H. Oh! c'en est fait, Seigneur; tant de bonté m'accable :
Viens, entre dans mon âme, ô lumière adorable!
Viens : mais mon cœur impur et plein d'iniquité,
Comment t'y recevoir, ô chaste vérité!
Dans l'eau sainte des pleurs, ah! que d'abord je lave
Tout mon être; et qu'après, humble et docile esclave,
Prêt à faire, ô mon Dieu, tout ce que tu voudras,
J'accepte pour ton nom les plus rudes combats.
Oui, pour exonérer ma pauvre conscience
Du poids de mes péchés, sous ton joug je m'élance!
Je veux, ah! mais, avant, ne me fais pas mourir,
Je veux porter ma croix, Seigneur; je veux souffrir!

D. Dans mon cœur paternel, mon fils, ah! quelle joie!
De l'infernal orgueil tu n'es donc plus la proie.
Tu consens à venir à ma table t'asseoir!
Mes anges dans le ciel sont heureux de t'y voir;
C'est le plus doux tableau que, pour leur récompense,
Aux justes de la terre offre ma providence;
Mais mon paradis même en a-t-il de plus beau
Que de voir s'élancer, hors de l'affreux tombeau,
Où les liens du mal la retenaient captive,
Une âme, pour entrer dans la charité vive,
Et pour vivre d'amour, d'espérance et de foi,
Jusqu'au jour où la mort la portera vers moi?

Prends garde, cependant, mon fils, car je te laisse
Ma grâce pour aider seulement ta faiblesse,
Mais ne veux retrancher rien de ta liberté,
Par qui seule le ciel peut être mérité.

H. Seigneur, sous tant d'amour mon faible cœur succombe;
Comme un torrent ta grâce à présent sur moi tombe;
Ah! que mon âme y plonge et que ses flots d'azur
N'y laissent subsister rien de vil, rien d'impur!
Pour qu'avec plus d'amour, ô mon Dieu, j'accomplisse
L'héroïque travail qu'impose ta justice,
Et que, par mille efforts rachetant mon passé,
Dans ta paix, ô Seigneur, je sois un jour fixé!
Pour reconnaître assez ta bonté paternelle,
Seigneur, ce n'est pas trop de la vie éternelle!
Laisse-moi donc le temps d'immoler à ta loi
Tous les penchants mauvais qui m'éloignent de toi;
Laisse-moi revêtir, en souffrant sur la terre,
De quelque humble vertu le sacré caractère;
Fais de moi, si tu veux, le plus vil serviteur
De ce peuple abusé par mon savoir trompeur;
Fais qu'il me foule aux pieds, qu'il me crache au visage;
Que le vinaigre soit mon unique breuvage,
Seigneur! car dans mon sein gît la corruption
Des sectateurs de l'or et de l'ambition :
Il me faut, il me faut le feu qui purifie;
Tout mon être est à toi; je te le sacrifie!

Fin du dialogue. — Dorénavant la Voix parle seule.

D. Sans ce martyre, enfant, tu seras vertueux,
Si ton propos est ferme et ton cœur généreux.
Votre devoir est moins une vertu parfaite,
Qu'une humble fortitude, à servir toujours prête.
Je ne vous ai point faits pour languir ici-bas,
Mais pour vous épurer dans de nobles combats.
Les hommes courageux trouvent au fond des larmes
Une austère saveur; leur souffrance a des charmes,
Et j'ai souvent ouï de leurs lèvres sortir
Des accents pleins d'amour, montant pour me bénir.
Savoir agir, voilà la suprême science!
Mais le grand nombre, hélas! se perd d'impatience....
Dès que l'effort est fait, par une juste loi,
Je descends près de l'homme, et l'homme arrive à moi.
C'est par la volonté que l'homme se prépare
A jouir de mes dons : je n'en suis point avare;
Mais votre lâcheté vous retient dans le mal,
Et le frère du Christ reste un vil animal!
Si vous saviez du bien contracter l'habitude,
Vous n'auriez pas besoin d'un travail aussi rude
Pour y faire un retour, lorsque le repentir
A la loi de vos cœurs vous porte à revenir;
L'habitude viendrait, comme une autre nature,
Disposer vos esprits, par une pente sûre,
A se porter toujours au but que doit vouloir
De votre liberté l'intelligent pouvoir.
Il ne faut pas attendre ici-bas que sans cesse
De l'homme le succès couronne la faiblesse;
Vous n'êtes obligés qu'à l'effort; et la loi
Est moins de réussir que de lutter pour moi.

Alors, quand j'aperçois chez vous la noble lutte,
Qui vous fait résister aux attraits de la chute,
Ma grâce en vous descend et, pour vous soutenir,
Met au fond de vos cœurs le bonheur de souffrir,
Cet amour de la croix qu'avait sainte Thérèse,
Qui fait qu'au sein des maux une âme s'emplit d'aise.
Mais je ne change pas mes décrets solennels,
Qui veulent que toujours, ici-bas, les mortels,
Luttant pour mériter l'éternelle couronne,
Ne goûtent que la paix que la vertu leur donne.
Que servirait d'atteindre au suprême bonheur,
Si vous n'en pouviez pas savourer la douceur?
Or, le bonheur toujours vous attend; mais votre âme,
Comme un sens maladif et que l'humeur enflamme,
Doit se guérir d'abord, pour en pouvoir jouir,
Et dans un sentiment d'amour s'épanouir.
Oh! si vous connaissiez une fois la puissance
Dont je vous ai fait part : si la Foi, l'Espérance,
La douce Charité, souveraines vertus,
Versaient leur efficace en vos cœurs abattus!
Si, secouant enfin les terrestres entraves,
Vous saviez accepter, magnanimes esclaves,
Le joug de l'Homme-Dieu, qui s'immola pour vous,
Que ce joug à vos fronts serait aimable et doux!
Ma loi, quelles que soient les formes, les images
Qu'offrent pour l'exprimer les différents langages,
Fut toujours, après tout, la même pour les cœurs
Qui des mauvais penchants savent être vainqueurs.
C'est en s'y conformant que Socrate à la Grèce
Fit croire qu'il avait inventé la sagesse,

Et de Confucius les préceptes si beaux
Sont du Verbe éternel quelques divins lambeaux.
Il arrive parfois que vous semblez fidèles
A cette loi d'amour; vous déployez vos ailes
Et vous vous envolez au séjour des Elus,
En instincts, en ardeurs, en élans éperdus!
Mais tout cela n'est pas vouloir. La créature
Court sans réflexion, par une pente obscure,
Vagabonde, sans but, et propre à l'emporter,
Dans un vain mouvement, qui ne sait s'arrêter,
Vers le vide qui s'ouvre au hasard dans l'espace,
Partout où du bonheur semble luire une trace....
La passion n'est pas le chemin du bonheur:
Elle est toujours aveugle, afin que votre cœur,
Toujours peu satisfait des plaisirs de la terre,
Appelle à son secours le pouvoir volontaire.
C'est par la volonté que l'homme arrive au ciel;
La porte qui vous mène au royaume éternel,
Votre Sauveur, le Christ, veut qu'avec violence
Vous en fassiez sauter les gonds; pouvoir immense,
Qui semble réservé pour la Divinité,
Et qui dépend pourtant de votre volonté!

L'humaine volonté, comme on pourrait le croire,
Pourtant ne suffit pas. D'où viendrait la victoire
Du trop fragile agent qui me prend pour sa fin,
S'il demeurait privé de tout secours divin?
La nature est toujours à la faiblesse en proie;
Elle tend vers le but sans éclairer la voie,

Comme la pesanteur fait graviter les corps;
Elle ne comprend pas le Christ: il faut, dès lors,
Que l'agent personnel, le pouvoir volontaire,
Le moi moral humain, par la grâce s'éclaire,
Pour se porter toujours vers le vrai but, le bien,
En faisant librement choix du meilleur moyen:
Alors vous comprenez que, pour que s'accomplisse
Ici-bas le devoir, il faut le sacrifice!
Oui, la condition pour remplir le devoir,
C'est que l'homme consente à souffrir... c'est vouloir!
Vouloir, c'est mériter; mais vouloir, loin de plaire,
Vous répugne d'abord, par la pente ordinaire
Qui fait que l'habitude, adverse à l'action,
Incline d'elle-même avec la passion....
Il faut vouloir, pourtant! Dites à la souffrance:
« Je t'accepte, à présent; par choix, par préférence,
« Je veux la peine, et sais que de ma liberté
« Plus tard viendra mon titre à la félicité. »
Dites à la misère, à la tâche importune
Que demande de vous la mauvaise fortune,
Dites à tous les maux rencontrés en chemin:
« Aujourd'hui votre tour, le mien viendra demain:
« Demain n'est pas à vous; demain, c'est le domaine
« Où notre être, affranchi, librement se promène;
« C'est le jardin fleuri du bien par nous aimé,
« C'est ce grain immortel que nous avons semé.
« Demain, c'est la moisson, c'est l'éternelle fête;
« De l'homme sur le temps demain c'est la conquête! »
Et demain, ô mortels, est à vous, en effet,
Car demain sera tel que l'homme l'aura fait;

Il sera vide ou plein, selon que sur la terre
Le vice ou la vertu gagneront leur salaire;
Oui, lorsque l'homme arrive au terme révolu,
S'il n'atteint pas le ciel, c'est qu'il n'a pas voulu.

Combien n'en est-il pas, d'hommes sur cette terre,
Qui vivent malheureux, faute de caractère,
Et qui, méconnaissant le remède apporté
Par le Christ rédempteur à leur fragilité,
Se traînent lâchement dans les sentiers du vice,
Oubliant qu'au salut mène le sacrifice,
Et semblant ignorer qu'il est en leur pouvoir
D'arriver à leur fin, puisqu'ils pourraient vouloir!

CHANT DEUXIÈME.

Argument philosophique.

La Voix continue de parler seule.

Mais je veux, de la foi quittant ici la sphère,
M'adapter un moment à l'esprit de la terre,
Et, par ce même esprit, démontrer aux humains
Que leur sort tout entier repose dans leurs mains ;
Je veux, aux seuls rayons de la philosophie,
Indiquer à vos cœurs la règle de la vie,
Et vous faire avouer, à ma gloire, aujourd'hui,
Que sans cesse du vrai le flambeau vous a lui,
Et que le seul secours de la raison humaine
Eût suffi pour sauver toute volonté saine.
Car, si j'ai décidé qu'il vous fallait la foi,
Ce n'est pas que du bien vous ignoriez la loi ;
C'est que, malgré l'éclat de la règle immobile,
Chez vous c'est le vouloir qui sans cesse vacille.

Cependant de rêveurs un nombre illimité
Ont souvent à vos yeux voilé la vérité,
Et, je le reconnais, pour votre intelligence,
Aujourd'hui le chaos règne dans la science.
Chacun a voulu faire un système à son gré,
L'ériger en doctrine, et l'on a révéré,
Comme clartés tombant des hauteurs de ma sphère,
Mille contrefaçons de la clarté première.
Or je viens, dissipant ces nuages épais,
Rendre aux esprits divers l'harmonie et la paix.

De l'homme envers son Dieu bien grande est l'injustice,
Lorsque, méconnaissant la bonté créatrice,
Il prétend qu'au malheur en naissant condamné,
A cette unique fin le ciel l'a destiné.
Le seul but où l'incline une loi nécessaire,
C'est toujours, et partout, le bonheur, au contraire ;
Et s'il n'approche pas du but marqué par moi,
C'est que du bien lui-même a violé la loi.
Je lui marque sa fin, mais je lui laisse prendre
Le chemin de son choix ; lui-même il doit se rendre,
Par le noble sentier du devoir satisfait,
Vers le but pour lequel son Créateur l'a fait.
C'est ainsi qu'à la fois la loi de la nature,
Par laquelle au bonheur tend toute créature,
Et la loi qui dépend de votre liberté
Parferont le destin de votre humanité.

Etudiez donc bien, à la clarté sereine
Que répand le flambeau de la raison humaine,
Etudiez donc bien de votre liberté
Le problème important. Toute difficulté
Gît là; car les savants, assembleurs de nuages,
Ont obscurci ce point dans de subtils ouvrages,
Au lieu de l'éclaircir en vous le montrant tel
Qu'il eût pu se montrer au bon sens naturel.

Non-seulement dans l'homme est l'être, sa substance,
Mais, aux fins de la vie, il possède, en puissance,
Ce que vous appelez la personnalité,
Autre nom pour nommer la libre volonté.

L'être ne change pas: essence inaltérable,
Il est, dans l'homme, ainsi que dans le grain de sable,
De la création le premier fondement.
Quand le temps et l'espace auront du mouvement
Rendu le jeu possible, il restera le même,
Et toujours subira, comme sa loi suprême,
Un état de tendance ou de passivité,
Où, lorsqu'il fut créé, l'a mis ma volonté.
Or cet état constant logiquement suppose
Un principe, dans vous, un soutien, quelque chose
Qui porte constamment cette passivité:
Votre être est donc doué de l'immortalité.
L'être immortel, passif, voilà donc la substance
De l'homme: sous la loi que j'appelle tendance,

Loi qui règne toujours en lui fatalement,
L'être, une fois créé, demeure constamment.
Mais sa création d'une autre œuvre est suivie :
A cet état passif vient s'ajouter la vie :
Alors l'homme, animé dans l'espace et le temps,
Déjà peut déployer ses divers mouvements.
Dès le sein maternel ayant la force active,
Il s'agite, et bientôt dans votre air il arrive....
Plus tard, de ces cinq sens l'admirable appareil
De la raison en lui produira le réveil,
Et, prenant par degrés l'empire de la terre,
De la réflexion il aura la lumière....
Mais pour l'être la vie est une accrétion,
Qui ne vient rien changer à sa condition
Primitive, absolue, immuable et passive.
Il demeure le même, et le moi, force active,
Qui, grâce au mouvement, a toute liberté
Pour agir en tous sens, selon sa volonté,
De l'être n'aura pas à changer la tendance,
Ni n'en devra subir à son tour l'influence.
Libre, de soi le moi répond uniquement ;
Il est son propre guide et son propre instrument,
Passif, l'être n'a pas sur le moi de contrôle ;
Tendre au bonheur, sa fin, est son unique rôle ;
Unis, pour se donner le bonheur par le bien,
L'un indique le but dont l'autre a le moyen.

Entre l'être et le moi la ligne ici tracée,
Il la faut seulement pour aider la pensée ;

Elle n'aboutit pas à la dualité :
Le fait reste constant de votre identité
Dans l'être et dans le moi. De votre fin dernière
Le problème a besoin d'une double lumière :
L'une est la conscience et l'autre la raison.
Or de la conscience étroit est l'horizon :
En vous son œil ne voit rien que le phénomène ;
Mais l'œil de la raison, pour la pensée humaine,
Découvre l'élément constant, essentiel,
La substance, le fond de l'être impersonnel.
Deux mondes sont en vous : l'un est la sphère active ;
L'autre, monde de l'être, est la sphère passive :
L'homme est un, du premier au dernier de ses jours.
Par l'être concevez ce que l'homme est toujours ;
Son état permanent dans le temps et l'espace,
Sans égard au moment, sans égard à la place.
Le moi, c'est l'homme encor, mais c'est l'homme à travers
Ses transformations à des moments divers.

N'appréhendez donc pas les dangers du problème :
Dans l'être et dans le moi l'homme reste soi-même ;
En deux hommes de fait il ne se scinde pas
Et dans l'être le moi se trouve à chaque pas.

Voyez de l'univers la substance et les phases :
L'être est là, reposant sur d'immuables bases
Que conçoit la raison. Mais votre œil, circonscrit,
Des évolutions que l'ensemble décrit

Ne voit, d'un seul regard, dans l'immense nature,
Que ce que l'horizon permet qu'il en mesure :
Sous les faits successifs, les changements divers,
L'univers cependant reste un même univers !
Si l'univers de l'homme avait l'intelligence,
Il pourrait voir aussi que cette divergence
De l'état de son être aux phases de son moi
En lui de l'unité ne détruit pas la loi !

L'être humain, ce n'est pas l'essence universelle,
De mon être increé la substance éternelle ;
Il n'y faut pas non plus voir le monde objectif ;
C'est ni l'autre, ni l'un. L'être humain est passif
De l'acte créateur ; or cette dépendance
De votre être et du mien fait voir la différence.
Quant au monde objectif, à l'externe non-moi,
Inférieur à vous, il subit votre loi :
En diverses façons, le moi, qu'il modifie,
Sur lui peut réagir par sa libre énergie.
C'est du monde objectif que la sensation
Sans cesse vient, du moi provoquant l'action.

L'appareil organique, entre l'homme et la sphère
Où le moi doit agir, élève sa barrière :
D'un côté le moi libre en son activité ;
De l'autre, autour du moi, la sensibilité
Tendant ses fils ténus, dont la trame invisible
Doit transporter au moi l'impression sensible,

Ou bien la reporter aux objets du dehors.
Le moi tient dans ses mains ces merveilleux ressorts;
Il peut, à volonté, dans sa libre puissance,
Subir ou réprimer plus ou moins l'influence
De la sensation; et le monde objectif,
A son tour, peut du moi devenir réceptif.

Dans l'homme distinguez la tendance passive,
Non-seulement du moi, de la puissance active,
Mais du fait objectif, de la sensation,
Dont le moi peut combattre, ou subir l'action.
La tendance passive en vous est permanente;
Mais la sensation est en soi contingente :
Mobile, accidentelle, elle précède ou suit
Le moi, qui librement ou l'accepte ou la fuit.

Je ne distingue pas l'esprit de la matière;
Cette distinction ici n'a rien à faire :
Tout corps, ou tout esprit, l'être ainsi que le moi
N'en opèrent pas moins, chacun selon sa loi.
Votre être, esprit ou corps, tend vers sa fin suprême,
Et du moi, quel qu'il soit, la loi reste la même.

L'être, dès le moment de sa création,
Reste à jamais passif de cette impression
Qu'il reçut de mes mains : il la conserve encore
Sous l'action du moi; puis, quand s'ouvre l'aurore

Du grand jour éternel, cette passivité
Doit se continuer dans la félicité.
De l'immortalité que l'être en soi renferme,
C'est le climat du ciel qui voit fleurir le germe :
Ici-bas, sous le monde objectif assoupi,
Le grain est déposé;.... plus tard jaillit l'épi !

Vous découvrez en vous la loi propre de l'être
Par une induction, qui vous la fait connaître,
Non comme de ces faits dont la sensation
A votre cœur ému donne la notion,
Et que le moi moral ou reçoit ou rejette,
Phénomènes divers dont votre vie est faite;
Non comme de ces faits dont le moi conscient
Lui-même est le théâtre et qu'en lui-même il sent;
Mais comme un fait saisi hors de la conscience,
Analogue à celui qu'un roi de la science,
Newton, vaste génie au regard inductif,
A vu partout régner dans le monde objectif;
Fait le même toujours dans le temps et l'espace;
Grand fait primordial, qui domine la masse
Et des faits et des lois du monde contingent;
Différent de tout fait du moi libre et changeant;
Indépendant de lui; loi simple, universelle,
Se trouvant dans tout l'être et dans chaque parcelle;
Intention première et loi de toute loi;
Loi qui, sans le forcer, rend comptable le moi;
Qui, non nécessitante, est pourtant nécessaire,
Afin que le lien de ce moi volontaire,

Cette obligation de remplir le devoir,
Pour l'accomplissement reste sous son pouvoir,
Mais qu'infailliblement, aux fins de la justice,
La vertu tôt au tard au bonheur aboutisse;
Et qu'enfin à soi-même, ainsi qu'à ma bonté,
L'homme doive le don de la félicité!

Sous les faits contingents le moi prend conscience
De soi-même, et c'est là seulement qu'il commence
D'être distinctement à ses yeux : jusqu'alors
L'homme n'est que passif et, privé des ressorts
Qu'il lui faut pour penser, il n'a la connaissance
Ni de son libre moi, ni de cette substance
Qui constitue en lui l'être immortel, passif,
Ni de l'être incréé, ni du monde objectif.

Par degrés déployant, dans le temps et l'espace,
Les germes qu'en naissant son organisme embrasse,
A mesure qu'il vit, il prend possession
Du multiple instrument de la sensation,
Et puis du sentiment, puis enfin de l'Idée!
Sa vie à son insu se forme, fécondée
Par les rayons divers qui vont du monde à lui ;
Enfin, le moi s'éveille et la pensée a lui!
Eh bien, ce moi, c'est l'être, ou plutôt la substance
De l'homme est sous ce moi ; mais par la conscience
L'homme ne saisit rien dans son être passif,
Qu'il puisse assimiler à ce moi libre, actif.

Dès qu'un fait contingent occupe la pensée,
La substance de l'être, aussitôt éclipsée,
Est soustraite au regard du moi, dont l'action
Absorbe hors de lui toute l'attention.
Mais l'œil de la raison, libre de tout nuage,
De l'être impersonnel reçoit l'exacte image;
Entre l'être et cet œil, rien n'est interposé;
Par nul fait sensitif le rayon n'est brisé
Qui va de l'être à l'œil de cette raison pure!
La raison voit en soi l'immuable figure,
Le type inaltéré de l'être originel,
Déterminé, passif : la raison le voit tel
Qu'il reste sous la loi que lui fait sa tendance,
Dans ce sommeil où dort son immortelle essence.
De l'être impersonnel ainsi dans la raison
Arrive jusqu'à vous la révélation.
Le moi libre ne peut avec la conscience
En soi directement découvrir la substance;
Mais, puisque la raison la lui vient révéler,
Et que de la raison on ne peut appeler,
De l'être, désormais, l'intelligence humaine
Ne devra plus douter : la preuve en est certaine!

Dans l'espace et le temps la spontanéité
Ouvre une perspective où la passivité
Semble, en vous, donner place à l'active puissance.
Elle est en vous toujours; mais, par la conscience,
L'homme, ai-je dit, ne peut, puisqu'il devient actif,
Se saisir à l'état entièrement passif;

La conscience au moi ne révèle autre chose
Que l'actif mouvement dont il se sent la cause ;
Elle n'atteste pas que la passivité
Avec l'être immortel est sous l'activité ;
La raison seule voit que la substance humaine,
Immuable soutien, porte le phénomène.

« Si l'être, direz-vous, ne pouvait pas changer,
« Il serait au bonheur à jamais étranger,
« Car la sensation, où le bonheur arrive,
« Ne pourrait affecter la substance passive,
« Qui pourtant à sa fin tend nécessairement ;
« Un tel être au bonheur tendrait donc vainement ;
« Il tendrait vers un but qui ne pourrait s'atteindre,
« Et l'homme d'un tel sort aurait droit de se plaindre.»
Ce n'est pas, ô mortels, du bonheur seulement,
C'est du malheur aussi, que l'être, l'élément
Tout passif, ne saurait avoir la conscience :
On ne sent qu'à l'état d'active connaissance ;
Le bonheur contingent, dont l'homme est réceptif,
Il ne le ressent pas à l'état tout passif
De l'être, résultant de la tendance entière
Sous laquelle on gravite à la fin nécessaire ;
Non, le bonheur l'affecte au dehors, dans son moi,
Qui, sensible, peut seul en éprouver l'émoi.
Le seul rôle, en effet, de la pente passive,
C'est d'indiquer la ligne où la personne active
Doit toujours ramener la libre volonté,
Dans la direction de la félicité.

Cette passivité, dans l'homme loi suprême,
Se montre à la raison; elle est dans l'être même
Pour montrer dans quel but l'a fait son Créateur;
Elle n'est pas le sens qui perçoit le bonheur.
Ce n'est pas pour votre être à l'état insensible,
A l'état tout passif, que la joie est possible;
C'est pour l'homme à l'état conscient et moral,
Qui peut aimer le bien et se soustraire au mal.
Ce côté tout passif, où se voit la tendance,
Est ce que j'ai nommé l'être en vous, la substance;
Vous n'êtes conscients que de l'autre côté,
Mais l'homme dans aucun ne perd l'identité.

Que vous importe donc que, sans cesse le même,
L'être, sans le savoir, tende à la fin suprême?
Que vous importe donc l'insensibilité
De l'être ainsi dormant dans la passivité?
Enfin qu'importe au moi que la substance humaine,
Ignorant le plaisir, ignore aussi la peine?
Il suffit que le moi, qui seul peut s'émouvoir,
Sache que la vertu dépend de son vouloir;
Il suffit que le moi puisse goûter la joie,
Quand du bien librement il a suivi la voie;
Quand dans le devoir seul sa droite volonté
A trouvé le moyen de la félicité....
Peu vous fait que, dans vous, une aveugle substance
Échappe et se dérobe à votre conscience,
Pourvu que du bonheur, votre dernière fin,
Conscients, vous goûtiez le sentiment divin.

Une sensation, le plaisir ou la peine,
En vous n'est pas semblable à la tendance humaine ;
De l'homme n'étant pas l'essentiel attribut,
Elle n'est pas d'avance en lui : lorsque le but
Par elle proposé s'écarte de la ligne
Qu'indique la raison, qu'au moi libre elle assigne,
Il peut la repousser, en vertu de l'effort
Dont il tient dans ses mains le docile ressort ;
Car, encore à venir dans le temps et l'espace,
Elle n'est pas maîtresse encore de la place ;
Il est donc un moment où votre moi moral
Contre elle a pu lutter, quand elle mène au mal.
Alors, lui, qui s'émeut, l'homme à l'état sensible,
Savoure ce bonheur, cette joie indicible,
Dont s'enivre un héros quand il a combattu,
Et comprend la douceur que contient la vertu !

Telle sensation en résultat doit-elle
Vous éloigner du but de la pente immortelle ?
Contre elle vous avez un effort à tenter ;
La volonté dans vous doit agir et lutter.
Votre passivité n'est donc pas elle-même
Le pouvoir qui vous meut vers votre fin suprême ;
Ce n'est rien qu'une voix disant : « La volonté
Doit vouloir ce qui mène à la félicité. »
Mais l'effort qui vous vaut le bonheur de la terre,
Tout en fondant celui de l'immortelle sphère,
Voilà le bien pour vous, car pour vous le vrai bien
Entre l'être et son but doit servir de lien ;

Oui, le bien, c'est pour vous l'effort obligatoire,
Qui sur la passion vous donne la victoire,
Qui vous fait résister à la sensation
Dont le but est contraire au but de la raison.

Or la difficulté, dans l'important problème
Qui doit déterminer quelle est la fin suprême,
C'est d'en découvrir une où l'obligation
S'impose absolument aux yeux de la raison,
Sans changer du vouloir le libre caractère ;
De façon qu'en un sens à la raison contraire
Le moi soit libre encor de se laisser mouvoir,
Tout en voyant qu'ailleurs l'appelle le devoir.
La raison voit la fin, le bonheur, qui s'impose,
Non à la volonté, — laquelle reste cause
De l'acte seulement, ou de l'abstention, —
Mais au calme regard de la réflexion.
Alors le libre moi, la volonté morale,
Doit se porter, — non pas vers cette fin fatale
Où l'œil de la raison voit tendre l'être humain,
Et que la volonté se donnerait en vain, —
Mais vers le bien à faire, unique chose au monde
Où se puisse appliquer sa liberté féconde ;
Vers le bien, seule fin qui se puisse vouloir,
Puisque là seulement est le libre pouvoir ;
Vers le bien, l'action, qui, tant qu'elle est à faire,
Oblige au libre effort le pouvoir volontaire,
Mais qui, lorsque l'effort une fois s'est produit,
Lui donne, ou doit donner le bonheur, comme fruit !

Ainsi, pendant que l'homme incessamment, comme être,
Obéit à la loi qui de lui me fait maître,
Comme moi personnel, en face du devoir,
Il se reconnaît libre et maître de vouloir !

Ah ! c'est un grand spectacle, à ravir le génie,
Que de voir les deux lois, dans leur belle harmonie,
Réconciliant l'homme avec lui-même ainsi !
L'homme en son propre cœur n'avait vu, jusqu'ici,
Entre le moi moral et l'humaine nature,
Qu'un drame fratricide où, double créature,
Confondant dans la nuit le faux et le réel,
Rien pour lui de Caïn ne distinguait Abel ;
De la pente au bonheur il se croyait coupable,
Et de faire le bien se disait incapable ;
A ses yeux la vertu prenait l'habit du mal,
Et le crime à son tour pouvait sembler moral ;
Faisant de moi l'auteur de sa propre malice,
Il disait : Dieu n'est pas, ou niait ma justice,
Et, voulant sans vertu parvenir au bonheur,
Le devoir, pensait-il, c'est le bourreau du cœur !
Mais, grâce au bon emploi de son intelligence,
Il aura désormais la double connaissance
De la fin de son être et du but de son moi ;
Et, dans lui tous les deux accomplissant leur loi,
Il verra luire enfin, au-dessus de l'abîme
Où le tenait plongé l'ignorance ou le crime,
L'étoile du salut, la claire notion
Du vrai bien, idéal que cherchait sa raison !

Comme un lustre éclatant, suspendu sous la voûte
De son ample cerveau, pour éclairer sa route
Dans les plis de son cœur si longtemps ignorés,
La science dans lui de ses rayons sacrés
Répandra la splendeur, et dissipera l'ombre
Où le doute égarait son regard vague et sombre !
Oh ! le beau lustre d'or, oh ! le flambeau divin,
Qui montre à l'homme errant et sa route et sa fin !
Qui fait voir, d'un côté, la substance immortelle,
Gravitant, sous ma loi, vers la sphère éternelle,
Séjour des bienheureux, et, de l'autre côté,
Le moi dans le devoir gardant sa liberté !

Dans l'homme distinguez l'être de la personne,
Mais sans les séparer ! A son être je donne,
Comme à tout ce qui sort de mon giron divin,
Une loi qui toujours le fait tendre à sa fin.
C'est la loi nécessaire, immuable, absolue,
De toute éternité pour mon plan résolue ;
Il n'est pas un seul être en la création,
Qui n'implique la loi de gravitation ;
Qui ne tende, en vertu même de sa nature,
Au bonheur, dernier but de toute créature.
Cette loi ne dépend pas de la volonté :
Tout être la subit dans la passivité.
L'être n'a pas besoin de libre intelligence
Pour subir une loi qui tient à son essence.
Ne s'étant pas créé, que peut l'être, en effet,
Sinon tendre à la fin pour laquelle il est fait ?

Pas plus que l'animal, l'homme n'est responsable,
En tendant, par son être, à son but immuable;
Comme être impersonnel, il demeure en dehors
Des mouvements du moi dans ses libres essors.

A côté de la pente à la fin nécessaire,
Il existe dans l'homme un pouvoir volontaire;
Et l'obligation de remplir le devoir
Suffit pour révéler que l'homme a ce pouvoir.
L'être invinciblement tend à la fin suprême,
Mais il ne se meut pas vers ce but de lui-même;
C'est au moi personnel, actif, qu'il appartient
D'obéir librement, par le choix du moyen.
Ainsi que vous pouvez, — sans que, dans cette pierre,
La gravitation qui la pousse à la terre
Cesse jamais d'avoir cet invincible attrait, —
La mouvoir librement dans le sens qui vous plaît;
Pendant qu'aveuglément vers sa fin tend votre être,
Le pouvoir personnel, dont chacun se sent maître,
Peut, s'aidant des clartés de la droite raison,
Délibérer, choisir, vouloir ce qu'il sait bon.
Partant, il peut aussi ne pas vouloir: esclave
Des passions, il peut n'en pas briser l'entrave
Et, s'abstenant d'agir, permettre aux vils penchants
D'envahir par degrés son esprit et ses sens.
Mais le bien du vouloir est l'objet efficace:
Dans le mal, dites-moi, voyez-vous quelque trace
D'un acte, d'un produit propre à la volonté?
Le mal, c'est le fruit mort de votre lâcheté;

Le vouloir n'est pas là : c'est laisser la nature
Ainsi que l'animal suivre sa pente obscure.
C'est faute de vouloir, c'est faute d'action
Qu'on laisse dominer en soi la passion;
Dans le mal l'action n'est pas; c'en est l'absence.
Le mal, c'est la langueur et c'est l'indifférence;
Sous le poids du devoir c'est lâchement fléchir;
C'est le triste abandon de la force d'agir.
Oui, vouloir c'est agir, et lorsque dans vos âmes
Règnent les vils penchants, les appétits infâmes,
C'est que vous n'avez pas agi, c'est qu'abattus,
Vous laissez loin de vous s'en aller les vertus !
Dans le mal l'action n'eut jamais rien à faire :
Quand vous êtes saisis de haine ou de colère,
Croyez-vous donc agir ? Non, de la volonté
Vous faites voir en vous toute l'infirmité.

Le monde se partage en deux vastes systèmes,
Opposés l'un à l'autre, et tous deux faux, extrêmes.
« L'homme, disent les uns, doit vouloir le bonheur ; »
Les autres, redoutant l'intérêt pour son cœur,
S'imaginant voir mieux, disent : « L'âme immortelle
Tend d'elle-même au bien ; c'est sa fin naturelle. »
Ce sont là deux erreurs qu'il faut abandonner,
Pour que la vérité vous puisse illuminer.
La raison, le bon sens disent : « La fin suprême,
Aucun homme ne peut se la donner lui-même ;
Il ne peut qu'accepter sa destination,
Comme tout autre objet de la création. »

D'autre part la raison, le bon sens font connaître
Que de sa volonté l'homme est toujours le maître,
Qu'il peut ou s'abstenir, ou vouloir, à son gré,
Et qu'en lui ce pouvoir pour moi-même est sacré.
Si l'homme peut vouloir librement, si son âme
A cette liberté que lui-même il réclame,
Comment donc son devoir pourrait-il consister
A vouloir une fin qu'il ne peut rejeter,
Le bonheur, vers lequel une loi permanente
Le pousse, comme un corps est poussé dans sa pente ?
Il ne convient donc pas dans la félicité
De voir le but que doit vouloir la volonté ; —
Et si le bien était une fin nécessaire,
Comment conviendrait-il au pouvoir volontaire ?
Que deviendrait le choix libre du moi moral,
Si pour lui la vertu n'était qu'un but fatal?

Au bien si l'homme était porté par la nature,
Il ne différerait d'aucune créature :
L'étoile dans le ciel, le sable au bord des mers,
Esclaves de la loi qui régit l'univers,
Subissent, sans amour et sans intelligence,
D'un immuable arrêt l'immuable influence ;
Passifs de cette loi que subit l'être humain
Et, comme lui, tendant vers leur dernière fin,
Ils n'ont pas cependant le pouvoir volontaire
Qui du moi libre, actif, marque le caractère.
La loi de la nature est donc l'unique loi
De ces êtres divers qui gravitent vers moi ;

Mais l'homme, mais celui que ma munificence
A, par excès d'amour, fait à ma ressemblance,
En subissant la loi du monde universel,
Qui fait tout graviter sous la voûte du ciel,
Diffère néanmoins du sable et de l'étoile,
En ce qu'il peut, ainsi que le marin sa voile,
Livrer son âme au vent qui l'éloigne du port,
Ou loin de tout écueil diriger son essor !

Pour saisir ces deux lois, — la loi de la tendance
Qui ne change jamais, qui de l'être est l'essence,
Dont nul homme jamais ne pourrait s'affranchir,
Et la loi par laquelle il est libre d'agir ;
Et pour que le moi puisse, en toute circonstance,
Faire, quand il le faut, l'emploi de sa puissance,
Mais jamais n'opposer à la nécessité
Un inutile effort, fruit de sa liberté ; —
Dégagez-vous surtout de cette erreur grossière
Qui vous a jusqu'ici voilé toute lumière,
En ne vous faisant voir que la sensation
Dans ce que j'ai nommé la gravitation.
Il peut vous incomber de vaincre la première :
Un plaisir, par exemple, ôte-t-il la lumière
A votre moi soigneux d'exercer son pouvoir ?
Combattez son attrait ; c'est pour vous un devoir,
Car la sensation n'est pas irrésistible.
Au bonheur, au contraire, une pente invincible,
Sans cesse, malgré lui, fait tendre l'être humain,
Dans la peine ou la joie, hier, comme demain.

Dans la sensation le moi reste son maître;
Il peut la repousser, comme il peut s'y soumettre;
Au contraire, la loi de gravitation
Pousse l'être au bonheur par destination.

Entre les deux voyez toute la différence :
Cette passivité, nécessaire tendance,
Sans que vous le sentiez, vous destine au bonheur;
Mais la sensation n'a pas sur votre cœur
Ce pouvoir absolu : dans le temps et l'espace
Elle vient, elle va; la chaleur ou la glace,
La peine ou le plaisir, par nous peuvent toujours
Être connus, changés, mesurés dans leur cours.
C'est le monde mouvant des divers phénomènes
Où prennent leurs ébats les passions humaines;
Du pouvoir personnel ce monde-là dépend.
Il n'en est pas ainsi de l'être et du penchant
Qui lui marque sa fin : l'être étant la substance
De la création une dans son essence,
Nulle altération n'arrive jusqu'à lui;
Hier, il était tel qu'il se trouve aujourd'hui;
Sa tendance à sa fin jamais ne l'abandonne,
Quelque direction que prenne la personne.
La tendance au bonheur est son unique loi :
Il ne prend point de part aux actions du moi,
Qui, lui seul se mouvant dans le temps et l'espace,
Change à tous les moments et d'état et de place.
L'état constant de l'être est la passivité,
Qu'il ne sent même pas. La sensibilité

Du moi seul est le fait. Ignorant l'étendue,
Ignorant les moments, l'être échappe à la vue;
Il reste sous le moi, comme l'eau sous les mers;
Le moi fait sur son sein mouvoir ses flots divers,
Les lance jusqu'au ciel, ou bien sur les rivages
Apaise avec amour ses murmures sauvages,
Sans que l'être, immuable en son intégrité,
En soit le moindrement dans sa pente affecté.
La sensation seule est du changeant domaine
De l'agent personnel : parfois elle l'entraîne,
Parfois il prend sur elle un pouvoir résolu;
Pour l'être, il tend toujours vers son but absolu.
N'imaginez pas voir, sous ce mot de tendance,
Un mouvement : toujours passif de ma puissance,
Qui lui marque sa fin, l'être ne peut jamais
Se mouvoir. Sous le poids de ce sommeil épais
Où cet état passif, immuable, le laisse,
Aussi loin de son terme il demeure sans cesse.
Si la loi de votre être en vos cœurs opérait,
Ainsi que le vouloir, un mouvement secret,
Si l'homme la sentait en lui comme un mobile,
La liberté serait chose vaine et stérile :
Car, tandis qu'au devoir il devrait obéir,
La nature autrement le forcerait d'agir :
Du combat résultant d'une double puissance
Que pourrait-il sortir? Une double souffrance.....
Et si l'être à son but, que jamais il n'atteint,
Ici-bas tend toujours, c'est pour que, dans le bien,
Le moi puisse toujours agir : sur cette terre
L'être n'a pas son but; du moi c'est la carrière.

Voyez ce frêle esquif, par un nocher conduit
Sur cette onde, qui dort ou s'agite sous lui.
L'esquif tend par son poids au sol, le but suprême ;
Le nocher l'y voudrait en vain pousser lui-même ;
Ainsi sur cette pente où son être est toujours,
L'homme n'en peut changer l'inaltérable cours ;
L'esquif, c'est l'être humain, que sa tendance enchaîne ;
Le nocher dans l'esquif, c'est la personne humaine.
Or, puisque nul effort, provenant du nocher
Ou de tout autre agent, ne saurait empêcher
La pente d'avoir lieu ; puisque la barque frêle
En vain voudrait ou non cette pente éternelle ;
Le rôle du nocher n'est pas de faire effort
Pour en rendre le poids plus faible, ni plus fort ;
Il ne peut rien ni pour, ni contre une tendance
Dont l'univers entier subit le poids immense ;
Mais, tenant dans ses mains le timon de l'esquif,
Il peut, explorant tout d'un regard attentif,
Sans changer de l'esquif le poids, ou le suspendre,
A tel point de son choix se porter et se rendre,
Et se faire passer, dirigeant son essor,
Selon sa volonté, vers l'un ou l'autre bord.
Du timon, en un mot, faisant un libre usage,
Il peut se perdre, ou bien éviter le naufrage.
Ainsi la liberté peut choisir le moyen,
Pendant que l'être tend forcément à sa fin.
L'être et la volonté sont en concomitance,
Et tous les deux pourtant ont leur indépendance ;

L'une peut au devoir se conformer ou non,
Sans que l'autre au bonheur perde l'inclinaison.

Ni le bien n'est la fin nécessaire, absolue;
Ni la félicité ne doit être voulue ;
Car le moi librement court à son but, le bien,
Et l'être forcément incline vers le sien.
Le bien dépend toujours de la libre personne ;
C'est le moi qui pour but se le refuse ou donne,
Parce qu'il peut choisir à son gré. Le bonheur,
C'est ma loi qui pour but le destine à son cœur.
Je ne le force pas d'arriver à ce terme,
Mais le devoir rempli du bonheur est le germe;
De la félicité la vie est le sillon,
Qu'un travail généreux peut seul rendre fécond.
Sous forme de devoir le grain est mis en terre,
Rôle laborieux du pouvoir volontaire;
Dans un nom glorieux la moisson ici-bas
Se montre, répandant des parfums sous vos pas;
Mais même la moisson vous coûte de la peine,
Tant que dure pour vous une vie incertaine;
Et ce n'est qu'à la mort qu'on goûte tout le fruit
Du glorieux labeur par la vertu produit!

———

CHANT TROISIÈME.

« Mais quoi ! me diras-tu, jusqu'au trépas l'attendre,
« Ce bonheur, où mon être est fait pour toujours tendre ?
« Comme le Juif errant du globe fait le tour,
« Sans obtenir jamais l'objet de son amour,
« Incessamment marcher dans un désert de sable
« Pour saisir du vrai bien la forme insaisissable,
« Et d'avance savoir qu'on ne le saisira
« Qu'à travers cette mort qui sûrement viendra,
« Cette mort, du néant épouvantable image,
« Oh ! c'est un sort affreux, qui glace mon courage ! »

Ainsi toujours courant loin de la vérité,
L'homme, dans sa démence ou dans sa lâcheté,
Répugne à se soumettre à l'ordre de ce monde,
Avant d'avoir compris ma sagesse profonde.
Oui, le bonheur parfait, oui, la félicité
Qui se goûte au séjour de l'immortalité,

L'homme n'en jouira qu'à la fin d'une vie
Par des œuvres de bien soigneusement remplie.
Entre le ciel et lui, sur l'abîme profond
Du mal, qui sous ses pieds mugit, s'il jette un pont,
Le pont de la vertu, l'homme encore n'arrive
Que trop tard, à son gré, vers la céleste rive.
Mais il est un bonheur qui vient, dès ici-bas,
De chaque acte moral qu'il sème sur ses pas ;
Ce bonheur, l'homme peut le goûter sur la terre,
S'il fait un bon emploi du pouvoir volontaire.
Que l'homme réfléchisse, et même cette peur,
Dont l'aspect de la mort parfois trouble son cœur,
D'un plus doux sentiment sera bientôt suivie :
Sous son vrai jour enfin il comprendra la vie.
Comme simple animal, l'homme a, dès à présent,
De biens communs à tous un trésor suffisant,
Trésor dont il jouit par la surabondance
Des dons que l'univers doit à ma bienveillance ;
Moisson qui ne lui coûte, ici-bas, nul effort :
C'est la fraîcheur des nuits, ce sont ces rayons d'or
Que le soleil lui verse en lui mesurant l'heure ;
C'est l'oiseau dont le chant vient charmer sa demeure ;
L'eau qui coule à ses pieds, l'ombre des arbres verts ;
Sans compter maintenant les mille biens divers
Qu'à chaque homme isolé, pour aider sa faiblesse,
Le labeur social confère avec largesse.
Tous ces biens naturels sur lui tombent des cieux,
Sans jamais lui coûter d'efforts laborieux.
Or, à l'homme tout seul devais-je plus de grâces
Qu'aux autres animaux, dont les nombreuses races

Me servent, sans jamais au ciel faire monter
Un seul reproche amer, tendant à m'insulter?
Mais, placé plus haut qu'eux, l'homme a la jouissance
De la volonté libre et de l'intelligence.
Il était juste, alors, pour que tout fût égal,
Qu'outre le poids qu'il porte ainsi que l'animal,
Outre le poids léger de la simple existence,
Il fût seul à porter le poids de la science......
Capable seulement du soin de se nourrir,
L'animal ne sait pas qu'un jour il doit mourir;
L'avenir incertain ne trouble pas la bête;
L'homme sous la pensée incline seul la tête,
Mais aussi seul il peut en porter le fardeau!
Au fort de la bataille, ainsi qu'un fier drapeau,
Haut levé, pour montrer le chemin de la gloire,
Ne pèse pas au bras qui cherche la victoire;
Ainsi l'intelligence est un fardeau léger
Pour qui ne reste pas à la lutte étranger.
Dans un cœur courageux s'alimente la flamme
Qui nourrit et soutient les facultés de l'âme,
Et, loin d'être accablé sous leur poids glorieux,
L'homme en lève plus haut sa tête vers les cieux.
Au lieu de ce penser de la mort, simple image
Qui suffisait tantôt à briser son courage,
Que la mort même alors apparaisse à ses yeux!
Il ne s'en plaindra plus : car son cœur généreux,
Sachant que la douleur doit l'ennoblir encore,
Sent d'un beau dévouement la soif qui le dévore,
Et, brisant tout obstacle à ses transports de feu,
A travers le martyre il s'élève à son Dieu!

Si, du reste, il est vrai que l'humaine nature
Ici-bas n'atteint pas un bonheur sans mesure,
Malgré tous les efforts tentés par la vertu ;
L'homme peut-il nier, quand il a combattu,
Quand, du plaisir présent faisant le sacrifice,
Il a su vaincre en soi quelque penchant au vice,
L'homme peut-il nier, après un noble effort,
S'être toujours senti plus tranquille et plus fort ?
Et ce calme si pur, cette douceur sereine
Que le travail dépose au sein de l'âme humaine,
L'homme me dira-t-il que c'est peu pour un cœur
Qui sait de ses désirs régler la folle ardeur ?
La paix, la paix de l'âme et de la conscience
Est du juste ici-bas la seule récompense,
Parce qu'elle est du cœur le plus précieux bien ;
Entre vous et le ciel c'est un premier lien ;
Vous pouvez l'obtenir : une fois obtenue,
Une fois que sa source à votre âme est connue,
Vous y goûtez d'amour tout ce qu'en peut tenir
Un cœur fait pour vouloir bien plus que pour jouir.
Car j'ai fait tout dans l'homme avec poids et mesure,
Proportionnant tout à sa frêle nature ;
Même de plaisir pur il ne peut ici-bas
Jouir, que tout autant qu'il n'en abuse pas.
Rappelez-vous les saints qui, dans la solitude,
Croyaient être arrivés à la béatitude,
Ne me criaient-ils pas : « Assez, Seigneur, assez ! »
Leurs cœurs étaient rompus, par la joie oppressés ;
C'est qu'il s'agit, pour vous, moins de goûter la joie
Que de la mériter en marchant dans la voie,

Et qu'en ce monde-ci votre fragilité
Est propre à l'action plus qu'à la volupté.
Et c'est par le travail, l'étude, la prière,
Par l'application du pouvoir volontaire,
Que se calmait l'excès de leur ravissement;
Tant est stricte ma loi! tant cet enseignement
Que je vous donne ici, « qu'il faut agir sans cesse »,
Est le seul qui convienne à l'humaine faiblesse;
Tant l'homme ne doit pas sur la félicité,
Mais sur le devoir seul porter sa volonté!

Vraiment c'est à mes yeux une bien triste chose
Que les tourments que l'homme à son esprit impose;
Il marche constamment en dehors du droit sens,
Et se tord et s'épuise en efforts impuissants.
Examinez le plan de la science humaine
Telle que l'a construite une raison malsaine:
N'y découvrez-vous pas un affreux désaccord
Entre tous les penseurs? C'est que chacun a tort,
Et que chacun, pourtant, possède une parcelle
De la clarté d'en haut, première, universelle.
— A la distinction de l'être et du vouloir
Il faut les ramener. Là, ce qu'est le devoir;
Ce qu'est l'état passif; ce que sur l'âme opère
De la sensation la forme passagère;
Et ce point délicat, d'ombres embarrassé,
« Si l'homme vertueux est désintéressé »;
Et de la liberté comme de la nature
Les faits coexistants, et leur juste mesure;

Et cette double fin de l'homme tout entier,
La vertu, le bonheur ; l'une étant le sentier
Que le vouloir humain doit suivre sur la terre,
L'autre étant pour votre être une fin nécessaire ;
Tout cela s'éclaircit par l'effet lumineux
De la distinction des éléments entre eux.

Mais les tristes auteurs de ces mille systèmes [blèmes,
Où les chercheurs du vrai vont penchant leurs fronts
Mettant en faux rapports les buts et les moyens,
Tantôt au libre arbitre ont assigné deux fins,
Lui donnant à vouloir la pente naturelle ;
Tantôt, contrariant la nature rebelle,
Ils l'ont voulu forcer à remplir le devoir,
Qui de la liberté concerne le pouvoir.
Le stoïque insensible à votre être refuse
Le bonheur comme fin ; l'épicurien l'accuse
Et retranche, à son tour, à votre volonté
La vertu comme but de son activité.
L'un donne à la nature une fin volontaire,
Le bien ; l'autre assimile à la loi nécessaire
De la libre action le mouvement moral,
Et, tous deux, confondant le bien avec le mal,
Ils ont, chargeant l'esprit d'une science vaine,
Dévoyé tout à fait l'intelligence humaine.
Or, d'après les esprits se modèlent les cœurs :
On voit l'homme, partout, traduire dans ses mœurs
Ou le faux, ou le vrai de la philosophie ;
A ses enseignements la masse se confie

Et se façonne au joug de son autorité,
Sans même examiner l'arrêt qu'elle a dicté.
Sur vos erreurs sans nombre interrogez l'histoire :
Les uns, du naturel faisant l'obligatoire,
Et pensant être faits seulement pour jouir,
Ont consumé leur temps à chercher le plaisir ;
Le plaisir, du bonheur vaine et trompeuse image,
Qui s'offre à vos regards comme un brillant mirage,
Mais, fuyant devant vous, ainsi que l'horizon,
Dans un vague sans fin égare la raison ;
D'autres, s'imaginant que la loi personnelle
Devait contrarier la pente naturelle,
Ont craint dans la vertu de trouver le bonheur,
Et dans de vains excès ils mutilent leur cœur :
Ils croïraient s'écarter de la parfaite voie,
S'ils goûtaient par hasard une innocente joie ;
Le penchant naturel, pour eux, c'est l'intérêt,
Et chez eux tout plaisir laisse un remords secret.

Vous ne pouvez sortir d'une si triste ornière
Qu'en rejetant au loin cette fausse lumière.
Le bon sens naturel, infaillible flambeau,
Peut assurer vos pas dans un chemin nouveau.
C'est en vous conformant à ce que sont les choses ;
En sachant rapporter les effets à leurs causes ;
En laissant l'être humain à sa passivité,
Sans le contrarier par votre liberté ;

En donnant, à son tour, au pouvoir volontaire
Pour devoir l'action, qui seule est de sa sphère;
En n'attribuant pas le libre mouvement
A ce qui, dans votre être, a lieu fatalement;
En ne confondant pas cette pente absolue
Avec celle qui peut par vous être voulue;
En distinguant toujours de la sensation,
Qui peut être soumise à la libre action,
Cette passivité qui domine votre être,
Et que vous subissez, dont l'homme n'est pas maître;
En évitant toujours de vous choisir pour fin
Le bonheur; en voulant uniquement le bien,
Seul but que vous deviez poursuivre sur la terre,
Parce qu'il convient seul au pouvoir volontaire.
C'est en laissant chez vous chaque chose en son lieu :
L'être, sous cette loi qu'il reçut de son Dieu
Pour tendre incessamment vers son terme suprême;
Le moi, sous ce pouvoir qui dépend de lui-même;
C'est par là seulement que, selon mes desseins,
En vous s'accompliront vos sublimes destins.

Lorsque l'homme sortit de ma main paternelle,
Le seul fait d'être issu de l'essence éternelle
Imprima dans son être un attrait primitif
Pour le bonheur, sa fin. Tout être en est passif.
Moi-même, le bonheur est ma fin nécessaire,
Fin qu'éternellement j'atteins, dans la lumière
Qui, m'éclairant toujours, me fait dans le seul bien
De l'éternel bonheur voir l'éternel moyen.

Sans cesse bienfaisant, je suis heureux sans cesse;
Par ma félicité se prouve ma sagesse;
La mesure du bien est celle du bonheur,
Et le mal à son tour mesure le malheur.
L'homme est un petit dieu formé sur mon image :
Il est dans l'univers mon plus parfait ouvrage,
Mais il n'est point parfait; il reste inachevé,
Pour que lui-même, un jour, après avoir trouvé
Le plan qui correspond dans ma sphère à la sienne,
Il calque sur ce plan sa destinée humaine.
Plus il fera le bien, et plus, dans sa bonté,
Il goûtera de joie et de félicité;
Comme aussi, moins son cœur versera sur ses frères
De secours généreux, d'exemples salutaires,
De pain, de vêtements, de science et d'amour,
Et plus sera complet son désespoir un jour!

Je suis venu montrer la route primitive
Que de l'homme aurait dû suivre la force active,
Et dont ses pas errants se sont tant écartés
Qu'il fallait à ses yeux de nouvelles clartés.

Pour comprendre et goûter ma sagesse suprême,
L'homme doit pénétrer plus avant dans lui-même :
Voici le plan par moi conçu pour que le cours
De votre activité renaisse tous les jours.
Ma main a disposé votre moi de manière
Que toujours un besoin le presse sur la terre;

Parfois, c'est l'appétit, c'est la soif ou la faim;
D'autres fois, c'est l'amour qui tourmente son sein;
Mais c'est par-dessus tout le désir de connaître :
Votre esprit au repos ne saurait se soumettre;
De la création admirant la splendeur,
Il voudrait l'embrasser dans toute sa grandeur;
En même temps pour vous toujours luit ma lumière;
Mais, comme sur son axe on voit tourner la terre,
Ne reflétant jamais le jour que d'un côté,
Sur soi-même se meut aussi l'humanité,
Ne recevant jamais sans borne et sans mesure
Les rayons lumineux de la vérité pure.
Ainsi l'esprit humain, toujours gardant l'espoir
D'éclaircir chaque point qu'il n'a fait qu'entrevoir,
Dans l'exercice actif qu'il donne à sa faiblesse,
Pour servir mon dessein, marche presque sans cesse.
Comment donc ici-bas vous pourrais-je affranchir
De l'obligation de lutter et d'agir?
Ce serait, quant à l'homme, arrêter de ce monde
Les lois et les ressorts dans leur marche féconde;
Ce serait, vous plaçant une fois dans les cieux,
Vous faire partager le sort des bienheureux;
Ce serait, dispensant l'homme de toute épreuve,
Du vrai bonheur pour lui laisser jaillir le fleuve,
Avant que de sa part un mérite réel
Ait justement conquis le royaume éternel.
Non, non, je ne viens pas, tant qu'ils sont sur la terre,
Dispenser les mortels de toute épreuve austère,
Et, comme un philosophe au savoir suborneur,
Dès ici-bas promettre un facile bonheur.

Le bonheur est la fin de l'être; cette vie
Ne peut pas le donner à l'âme inassouvie;
Pour aller au bonheur elle n'est qu'un chemin :
Quel homme de son être ici trouve la fin?
Le pouvoir, la beauté, les honneurs, les richesses
Laissent au fond des cœurs de nouvelles tristesses,
Et, même le savoir, tout ne donne ici-bas
Qu'un désir plus ardent d'un bien qu'on n'atteint pas.
Parce qu'ayant voulu que le moi volontaire
Agît pour mériter, tant qu'il est sur la terre,
Je devais lui donner ce renaissant désir
D'un bien qu'il poursuivrait sans pouvoir le saisir.
Mais, pour vous soutenir durant votre voyage,
Le chemin est semé d'onde pure et d'ombrage,
Et de doux fruits qu'y joint l'arbre de la vertu,
Quand par l'homme lui-même il n'est pas abattu!

Rapportez, pour mieux voir l'homme dans son ensemble,
Ses éléments divers au nœud qui les rassemble,
Au moi libre. En voici la triple faculté :
Raison, et conscience, et réceptivité.
La première fait choix des moyens; la seconde
Du juste et de l'injuste est la règle féconde;
La réceptivité recueille un sentiment
De peine ou de plaisir; alors le jugement,
Voyant à quel effort le moi doit se soumettre,
En instruit celui-ci; qui de vouloir est maître.

Or, c'est un fait connu, qu'en voulant le bonheur,
Le moi pour résultat n'obtient que la douleur;
C'est que la volonté pour jouir n'est pas faite,
Et doit vouloir le bien : là, son rôle s'arrête.
Une fois accompli comme le veut sa loi,
De soi-même le bien vient réjouir le moi.
Ce n'est pas d'un bonheur sans fin et sans mélange,
Car du moi constamment la relation change.
Le monde extérieur, selon l'heure et le lieu,
Sans cesse modifie, altère son milieu;
L'état du libre moi n'est pas inaltérable,
Comme celui de l'être en sa sphère immuable.
Mais le moi, pour le bien quand il a combattu,
D'un bonheur suffisant voit payer sa vertu.

En toute occasion où le bien est à faire,
Entre le résultat et le moi volontaire,
Pour vous en détourner, se place l'intérêt;
C'est à la volonté d'en combattre l'attrait,
Et d'obéir toujours à la loi de justice,
En faisant du plaisir un noble sacrifice.
Voyez : un pauvre à vous s'offre sur le chemin;
Pour ses petits enfants il demande du pain.
Mais au bal vous couriez acheter quelque joie,
Et distraire l'ennui dont vous êtes la proie;
Pour porter à ce pauvre un généreux secours,
Il faudra du plaisir suspendre ici le cours,
Et renoncer à voir la splendide soirée
Dont votre âme déjà s'était tout enivrée;

Enfin, pour empêcher cet homme de souffrir,
A lui donner votre or il vous faut consentir.
Examinez-vous bien : du moi libre, en silence,
Sous l'amour du plaisir incline la balance;
Votre amour du plaisir, voilà donc l'intérêt
Qui vous vient opposer son obstacle en secret :
Entre vous et le but que le devoir vous donne
Cet amour s'est placé, pour empêcher l'aumône!
Ecartez cet obstacle, et bientôt votre cœur
De l'acte goûtera l'enivrante douceur.
Car, non encore fait, le bien n'est autre chose
Que ce qui du bonheur peut devenir la cause;
Mais fait, la passion n'étant plus dans le cœur,
Pour en suspendre encor le goût et la saveur,
Il est réellement au sein de l'âme humaine
Ce qu'elle trouve en soi de volupté sereine;
Et votre âme est alors exempte d'intérêt,
Car l'effort rédempteur par vous est déjà fait!
Si donc, quand votre cœur n'a voulu que la joie,
Il trouve la douleur, prenez une autre voie;
Et faites sur l'effort qu'impose le devoir
De votre volonté porter tout le pouvoir,
Et vous recueillerez alors la jouissance
Que seule peut donner la bonne conscience.

Qu'en vous tel soit l'effet amené par l'effort
Qui de la volonté met en jeu le ressort,
Chacun l'a constaté maintes fois en sa vie.
Pourquoi donc cette voie est rarement suivie?

C'est qu'il faut réfléchir, hommes, pour bien saisir
Comment du dévouement résulte le plaisir ;
Comment ce qui d'abord impose un sacrifice
En doux vase de miel change un amer calice ;
C'est qu'il faut réfléchir : or l'homme le pourrait,
Mais toujours hors de lui court son esprit distrait ;
Cependant il se plaint qu'il n'a pas la lumière,
Quand lui-même il l'écarte ainsi de sa paupière !

Lorsque le libre moi fait acte de vouloir,
Ce qui fait à l'instant sa force et son pouvoir,
C'est que la passion, plus souple et plus docile,
Sous sa main se transforme et devient un mobile.
Car de la passion, principe de l'amour,
Les mobiles divers émanent tour à tour,
Selon que la raison la corrige et l'éclaire,
Ou que le moi la laisse à sa pente ordinaire.
La passion, d'abord indifférente en soi,
Devient bonne ou mauvaise, et selon que le moi
Au creuset du droit sens la soumet et l'épure,
Ou la livre sans règle à sa vague nature.
Alors donc que le moi l'a soumise au devoir,
Il devient pour chacun aisé de concevoir
Que, ce changement fait, l'homme trouve en soi-même
Le sentiment du bien et sa douceur suprême :
A la place du mal vous avez mis le bien !
Entre ce bien et vous il se forme un lien !
Mais l'accomplissement de l'effort est pénible :
Il contrarie en vous la faculté sensible.

Ce n'est qu'après l'effort que votre âme jouit,
Car sans obstacle, alors, elle s'épanouit,
Elle s'épanouit et se métamorphose,
Et savoure à longs traits le flot pur qui l'arrose,
Le sang pur de ce cœur par soi-même immolé,
Qui pour le devoir seul a librement coulé !
Ainsi, dans le moment où son fils prend naissance,
Une mère en travail éprouve la souffrance,
Mais, à peine est-il né, qu'oubliant ses douleurs,
De l'amour maternel elle sent les douceurs ;
Et c'est ce nouveau-né qui causa ses alarmes
Qui va dorénavant remplir ses jours de charmes ;
Comme, après avoir fait le bien, la volonté
A ce bien accompli doit sa félicité.

L'âme alors, ai-je dit, est désintéressée :
Car la coupe de miel n'est par elle pressée
Qu'après qu'elle a d'abord souffert pour le devoir ;
Si c'était dans l'instant de l'acte du vouloir
Que la personne humaine en ressentait la joie,
De l'intérêt dans l'acte elle serait la proie ;
Mais le moi pour vouloir est tenu de souffrir ;
Au moment de l'effort il ne saurait jouir :
La sensibilité lui transmet sa souffrance ;
Il ne jouit qu'après qu'il s'est fait violence....
— Voilà donc démontré le fait tant contesté,
Le fait si grand, si beau de votre liberté !
Donc à qui fit le bien laissez sa récompense,
A qui ne l'a pas fait laissez.... sa conscience.

Mais ce n'est pas pour l'homme isolé seulement
Que je viens exposer, dans cet enseignement,
Le plan simple et parfait de mon sublime ouvrage ;
De chaque individu fidèle, exacte image,
Chaque peuple ici-bas a pour fin le bonheur ;
Et des sociétés le devoir et l'honneur
Consiste à faire emploi de leur libre puissance,
Pour accomplir en grand l'œuvre de bienfaisance.

N'apercevez-vous pas dans les gouvernements
L'ensemble reproduit de tous ces éléments
Que dans l'individu j'ai fait voir tout à l'heure ?
Le penchant primitif dans le peuple demeure :
Comme l'individu, toute société
Tend nécessairement vers la félicité ;
Elle y tend en vertu de la loi de son être,
Et de n'y tendre pas aucun peuple n'est maître.
Mais, pour se diriger dans l'accomplissement
Du devoir, chaque peuple a son gouvernement.
Par le législatif son moi libre s'éclaire
Et se sait obligé ; par le judiciaire
Les motifs sont pesés ; en tant qu'exécutif,
Il agit librement pour tout le réceptif.
Le premier fait les lois, c'est la base profonde
Du droit et du devoir ; là tout le bien se fonde.
Le second examine et juge l'action ;
Selon que du devoir ou de la passion

Le citoyen repousse ou subit l'influence,
Il prononce la peine ou bien la récompense ;
Et le chef exécute, en pleine liberté,
L'acte bon ou mauvais, fruit de sa volonté.
Alors quelque grand bien, qui suit le sacrifice,
Ou quelque mal énorme enfanté par le vice,
Va répandre partout le vaste sentiment
Du fait réalisé par le gouvernement.
Si c'est le bien qu'a fait la force exécutive,
Tout le peuple en reçoit une allégresse vive,
Que son chef respecté peut goûter avec lui ;
Aux viles factions si, vendant son appui,
Un lâche exécutif sous le devoir succombe,
Sur tout le peuple alors la douleur en retombe,
Et son chef, triste objet de haine et de décri,
Sur un front couronné n'a qu'un laurier flétri.

Dans le rôle d'un peuple et d'une république
Tout maintenant pour vous se conçoit et s'explique :
L'art de se gouverner, pour une nation,
C'est l'art de respecter sa constitution,
Qui commande d'aimer le bien et de le faire ;
De féconder le sol par un travail austère,
D'établir en tous sens entre les divers lieux
Des produits nourriciers l'échange généreux ;
De répandre à grands flots sur la classe ignorante
De l'éducation la clarté bienfaisante ;
De réprimer partout le mal ; d'encourager
Le citoyen d'abord, ensuite l'étranger,

En leur distribuant, avec ordre et mesure,
Un droit qui ne soit pas contraire à la nature;
D'unir par le lien de la fraternité
Tous les membres épars de la société;
D'aider tous les talents, de chasser la misère,
Et de multiplier sans cesse sur la terre,
Ainsi que le soleil fait des fleurs et des fruits,
De l'humaine action les merveilleux produits !

Pour rendre un peuple heureux il lui faut les grands [hommes.
Par grand homme entendez comme un total des sommes
De tous les dévouements dans un seul dévouement;
Une raison, d'abord, qui voie excellemment
Les multiples moyens d'harmonier la sphère
Où se meut en tous sens l'intérêt populaire ;
Puis un ferme vouloir, qui sache exécuter
Les propos de son choix, et qui veuille porter,
Quelque obstacle haineux qu'à sa marche on oppose,
Le responsable poids d'une si grande cause!
Puis une conscience où la société
Reconnaisse à l'instant le droit dans l'équité ;
Puis un sens délicat des plaisirs et des peines,
Dans leurs effets divers sur les masses humaines;
Puis une intelligence où, voyant le bonheur,
Mais n'y tendant jamais par le crime ou l'erreur,
Le bien soit le seul but qu'il s'agisse d'atteindre,
Sans haine d'aucun homme et sans jamais rien craindre;

Rien, si ce n'est le sort de ces chefs insensés
Dont les horribles noms dans l'histoire laissés
Proclament à jamais ce qu'ils ont fait d'immonde,
Caïn, Sardanapale, Hérode ou Frédégonde !....
Mais, quel que soit l'éclat dont brillent à vos yeux
Vos sages, vos héros, vos saints, vos demi-dieux,
[même,
Si chaque homme en son cœur n'entreprend, par lui-
D'ennoblir son vouloir, c'est une erreur extrême
Que de croire arriver au bonheur général,
Lorsque tous les vouloirs n'évitent pas le mal.
Gouvernés, gouvernants, tous ont un même rôle,
C'est de faire le bien ; l'électeur sans contrôle
Ne doit pas plus agir que l'humble candidat ;
La règle est, pour tous deux, le bonheur de l'Etat.
Si vous vous proposez tous cette fin commune,
De tous points vous viendra la lumière opportune
Qui découvre à chacun, entre mille moyens,
Le plus propre au bonheur de tous les citoyens.
Mais avez-vous en vue un intérêt contraire
A l'intérêt de tous ? Vous perdez la lumière !
D'un seul point dans votre œil arrive la clarté ;
De tous les autres points vous vient l'obscurité.
Alors vous adoptez l'erreur et l'injustice,
Le préjugé sous vous ouvre son précipice ;
Des choses vous tentez de forcer le vrai sens :
Les méchants sont les bons, les bons sont les méchants ;
Et, quand la passion s'y trouve intéressée,
Deux et deux ne font plus quatre en votre pensée.

Chacun dit : « L'intérêt public n'est pas le mien, »
Et le mal dans les cœurs prend la place du bien.
De la vanité sotte et de l'exclusivisme
Les fautes, les écarts sont dus à l'égoïsme :
L'égoïsme à l'erreur tourne tous les esprits ;
Or, l'erreur même, alors, est digne de mépris.
La saine politique est dans la bienveillance ;
Des cœurs bons le bon sens coule avec abondance.
Le chef le plus habile est l'homme le meilleur :
Ce n'est pas par l'esprit, c'est plutôt par le cœur,
Que, prenant sur la masse un légitime empire,
Un Lamartine obtient qu'en paix l'État respire !
Candidats, électeurs, aimez le peuple entier,
Et vos pieds du succès connaîtront le sentier.....
Une fausse grandeur souvent séduit la terre ;
La grandeur véritable est dans le caractère.
Ce qui fait grand, et donne aux peuples comme aux rois
Le droit de gouverner et de dicter des lois,
Ce n'est pas le génie aux sublimes audaces,
Aigle dont le vulgaire a peine à voir les traces
Sur la route brillante où pourtant il le suit ;
C'est un bon naturel, c'est le bon sens qui luit,
Non des splendeurs du lustre où s'éblouit la vue,
Mais d'une autre clarté, sereine, contenue,
Mais du pur, sympathique et modeste rayon
Qu'on trouve seulement au cœur d'un Fénelon ;
Feu secret, feu divin que la vertu recèle ;
Bien plus que son éclat sa chaleur le révèle.
Les peuples, aussi bien que les individus,
Sont constitués grands surtout par leurs vertus !

Grâce au pacte commun, chacun et tous ensemble
Vont plus rapidement au but qui les rassemble.
Mon plan est un : d'abord à chacun adapté,
Il s'applique encore mieux à la société.
Lorsque l'individu, se bornant à lui-même,
N'accomplit de devoirs qu'envers soi, ce qu'il sème
Ne profite qu'à lui ; c'est pour lui seulement
Qu'il doit garder ses sens et son entendement ;
Qu'il doit fuir ce qui peut les fausser ou détruire ;
C'est pour lui seul qu'il doit travailler et s'instruire,
Et perfectionner toutes ses facultés.
Mais à l'amour de soi des efforts limités
N'élèvent pas bien haut l'homme, sur cette échelle
De progrès successifs, que son âme immortelle
Doit sans cesse gravir, afin que l'action
Le rapproche toujours de la perfection.
Ce Robinson bien vite a parcouru son île,
Et s'endort mollement dans un repos stérile,
Si, vivant pour soi seul, ainsi que l'animal,
Nul devoir ne l'attache au monde social.

Pour mieux développer sa force et son génie,
L'homme à l'homme est lié. Ce pacte d'harmonie
Ne se fait pas d'abord par son consentement.
On naît sans le vouloir. Ce n'est pas librement
Qu'on reçoit, au berceau, la primitive chaîne
Qui, dès lors, vous relie à la famille humaine.

Mais, plus tard, quand, soudain, secouant son sommeil,
De soi-même le moi s'empare à son réveil,
Il peut, de son pouvoir faisant un libre usage,
Rejeter, s'il le veut, ce premier esclavage;
Oui, l'homme jusque-là peut porter son pouvoir :
Mais à faire le bien consiste son devoir,
Et le bien, je l'ai dit, ne se fait sur la terre
Qu'à l'aide de l'effort moral et volontaire;
Et nul effort moral ne saurait s'accomplir,
Sans une occasion de lutter, de souffrir.
Or, quelle occasion vient, dans la solitude,
Faire à l'homme égoïste une tâche si rude,
Lui qui, de ses pareils négligeant les besoins,
A son bien personnel limite tous ses soins?
C'est donc en acceptant la charge de la vie,
D'abord involontaire, ensuite consentie;
C'est donc en resserrant, par votre volonté,
Votre premier lien avec l'humanité,
En employant pour elle et le temps et l'espace,
Que je mets devant vous, pour que le bien s'y place;
C'est en reconnaissant dans chaque homme à son tour
Un frère, un compagnon digne de votre amour,
L'ami pour qui chacun doit travailler sans cesse,
Et qui devra l'aider aussi dans sa détresse;
C'est en vous consacrant, pour la société,
Au vrai culte de l'art et de la vérité;
C'est, dis-je, en subissant par amour la souffrance,
Que d'un progrès réel vous aurez l'assurance,
Et qu'en vos cœurs légers naîtra le sentiment
Du devoir tout entier, accompli librement.

La souffrance, après tout, le plus souvent qu'est-elle?
Est-ce donc une pointe acérée et cruelle?
Non, c'est un simple effort, qui se fait aisément :
Au martyre l'épreuve arrive rarement.

Toutes ces notions, je vous les communique
Pour que chacun soi-même à soi-même s'explique,
Et, se connaissant bien, puisse aussi découvrir
Chez les autres mortels ce qui les fait agir.
Dans tout homme, le fond reste toujours le même :
Tous tendent au bonheur, des êtres fin suprême.
Mais ils ne suivent pas tous le même chemin.
Dans l'espace et le temps, du jour au lendemain,
Ils vont du bien au mal. Seul je connais la somme
Des changements divers qui se passent dans l'homme ;
Mais tous ces mouvements, traduits en action,
Dévoilent l'intérêt ou l'immolation.
Partout où vous verrez briller le sacrifice,
Vous direz : « Le motif est empreint de justice; »
Partout où vous verrez dominer l'intérêt,
Vous direz : « L'agent libre au devoir s'est soustrait. »
Quant à ces actions qu'on croit indifférentes,
Les sources n'en sont pas toujours bien apparentes;
Mais ma loi les connaît, et là l'intention
Aura sa récompense ou sa punition.
Elles viennent souvent d'une action première
Où l'homme, en agissant avec pleine lumière,
A pu de la vertu suivre d'abord la loi,
Ou, sans raison, céder au seul amour de soi.

Ce qu'on en voit au bien peut n'être pas conforme,
Et séduire pourtant au moyen de la forme.
Ainsi le trait plaisant qu'on lance à son prochain
Peut sembler, décoché par une adroite main,
N'avoir pas le venin d'une haine actuelle,
Mais peut-être qu'il sert une ancienne querelle,
Quelque ressentiment, des autres inconnu,
Dont le cœur du méchant soudain s'est souvenu.
De même, très-souvent, on ne voit nul mérite
Dans un acte bien simple, et dont l'homme s'acquitte
Comme instinctivement, sans y paraître avoir
Du moi libre et moral appliqué le pouvoir;
Mais c'est le résultat d'une bonne habitude,
D'un combat, qui d'abord a coûté de l'étude,
Des efforts et des soins, et qui fait mériter
Au jour où la vertu doit avec moi compter.

Deux principes divers sont donc dans l'âme humaine,
Qui vous font accepter ou rejeter la peine,
Selon que votre moi cède à la passion,
Ou que la volonté se porte à l'action.
L'un est cet intérêt qui vous tente sans cesse;
L'autre est ce pur amour, qui se désintéresse
En chassant tout motif au devoir étranger,
Et qui toujours préfère au plaisir passager
De l'empire de soi l'épreuve patiente.
Du cœur qui veut le bien tout intérêt s'absente,
Puisqu'il faut pour vouloir un généreux effort!
Mais, puisqu'en résultat votre bonheur en sort,

Vous voyez que pour vous le bien, dans mon système,
N'est que le vrai moyen du bonheur, fin suprême,
Et que l'homme, y sauvant aussi sa liberté,
Y jouit seulement d'un bonheur mérité.
Je parle du bonheur issu de la souffrance,
Que vous ne recueillez que de la conscience,
Lorsque pour le bien seul vous avez dû souffrir;
Non du bonheur qui peut du dehors vous venir.
Quand, pour le seul amour de la beauté morale,
Dans soi l'on a vaincu la passion vénale,
On ressent un bonheur plein de sérénité,
D'autant plus doux au cœur qu'il vous a plus coûté.
Dans ce monde, voyant rester dans l'indigence
L'homme laborieux, voyant l'intelligence,
Le mérite modeste et les humbles vertus
Languir obscurément, oubliés, méconnus;
L'homme a cru qu'ici-bas, manquant sa récompense,
La vertu ne goûtait aucune jouissance,
Et s'est imaginé que j'exigeais de lui
Une tâche où son cœur, privé de tout appui,
Devait incessamment, pour mon seul bénéfice,
Sans compensation voler au sacrifice.
Mais, même alors qu'ils n'ont, pour payer leurs efforts,
Aucun de ces faux biens qui viennent du dehors,
Les bons trouvent encor, dans le fond de leur âme,
Le prix qu'en leur faveur la justice réclame.
Pour ces biens du dehors, l'or avec ses splendeurs,
La popularité, le pouvoir, les honneurs,
Puisque vous les voyez, sans choix et sans mesure,
Sembler récompenser et l'intrigue et l'usure,

Plutôt que l'humble effort du mérite ignoré,
Comprenez donc par là combien s'est égaré
Un siècle corrompu qui croirait de ses peines
L'homme de bien payé par des choses si vaines.
Non, non, dès ici-bas, quand il a combattu,
L'homme trouve en son cœur le prix de sa vertu.
Voyez d'un Henri Clay le noble caractère! [mière,
Croit-on que son grand cœur, quand, tout plein de lu-
Il dit si simplement : « Je préfère au pouvoir
L'honneur de demeurer fidèle à mon devoir (1) »,
Croit-on que son grand cœur manqua sa récompense,
Parce qu'il refusa l'indigne présidence?
Non, car de son amour pour son pays ingrat,
De l'accomplissement de son noble mandat,
De son devoir enfin et de ses sacrifices
Le grand homme tirait sa gloire et ses délices!

(1) « I would rather be right than president. »

CHANT QUATRIÈME.

Réfutation de la doctrine de l'intérêt bien entendu.

« Vous ne m'apprenez rien, dira quelque savant,
Cette doctrine-là m'était connue avant. »
Il existe en effet un singulier système,
Qui croit se voir ici, dans son erreur extrême.
Cet étrange système a toujours prétendu
Trouver, dans « l'Intérêt sagement entendu »,
Le principe moral, la règle d'une vie
Qui doit de pur amour être toute remplie.
Il mérite son nom d'égoïsme prudent.
Il ne vous offre plus qu'un sophisme évident,
Maintenant que pour vous brille, calme et sereine,
L'infaillible clarté de la raison humaine.
Il se dit partisan du bien, mais à ses yeux
L'acte libre consiste à vouloir être heureux ;

De sorte qu'il soumet votre moi volontaire
A ce que ce pouvoir doit soumettre, au contraire.
Or, je l'ai démontré, c'est un pur contre-sens;
On consume sa vie en efforts impuissants,
Quand la sensation, fugitive, arbitraire,
Remplace du devoir l'impératif austère.
Que devient en effet la liberté du moi,
De la sensation s'il doit subir la loi ?
D'autre part, si le but que le moi se propose
Est le bien, pourquoi donc vous dit-on autre chose,
Et se sert-on de mots faits naturellement
Pour vous communiquer un autre sentiment ?
Quand le mot intérêt fit-il jamais entendre
Le but de la vertu ? Voudrait-elle y descendre,
Elle qui veut toujours s'élever au devoir ?
Quand enfin l'homme a-t-il jamais pu concevoir,
Lorsqu'on vient lui parler de vertu, de sagesse,
Autre chose qu'un but qui le désintéresse ?
Donc, si je comprends bien cet étrange intérêt,
C'est un pur dévouement, où s'intéresserait
Uniquement à soi l'héroïque victime,
Composant sa vertu des éléments du crime,
Et sachant conformer sa sensibilité
Aux horribles tourments de la félicité ?
De mots et de pensée orgueilleux solécisme,
L'intérêt dévoué c'est le triste égoïsme,
Qui, sous un vêtement au devoir emprunté,
Veut à ses propres yeux cacher la vérité.
Le vrai, c'est qu'il n'a pas la lumière féconde
Capable d'éclairer et de sauver le monde;

C'est qu'il s'est dépourvu du courageux vouloir
De porter par amour le moi libre au devoir,
Et, confiant votre être à la loi nécessaire,
Sans en embarrasser le pouvoir volontaire,
De mettre celui-ci dans l'obligation
De lutter seulement contre la passion ;
C'est que cet intérêt, qu'avec art il calcule,
Est de l'effort pour lui l'unique véhicule,
Et qu'il sent le mépris dont on le couvrirait,
S'il s'était appelé simplement l'intérêt.
Pour son seul intérêt le moi n'a rien à faire ;
Mieux il est entendu, plus on doit s'y soustraire ;
L'intérêt n'est toujours qu'un penchant au plaisir ;
Qui veut son intérêt refuse de souffrir.
La volonté qui prend l'intérêt pour mobile
S'annule par le fait et devient inutile.
Le vouloir n'est pas fait pour aller au plaisir ;
La réceptivité seule peut en jouir,
Après que le vouloir, en voulant la souffrance,
A contre son attrait exercé sa puissance.
Lorsque c'est l'intérêt que l'on dit de vouloir,
Ce n'est donc qu'un plaisir qu'on dit de recevoir.
Mais c'est après l'effort que le devoir demande,
Qu'il est juste qu'en vous la douceur s'en répande ;
Quelque bien entendu que soit son intérêt,
L'homme ne souffre pas à suivre son attrait.
Ou ce triste système au pouvoir volontaire
Impose comme but le plaisir sur la terre ;
Ou bien c'est du bonheur, votre dernière fin,
Qu'il veut dans le plaisir vous fournir le moyen.

Mais, si le moi moral au plaisir devait tendre,
Quel mérite jamais en pourriez-vous attendre ?
Vos actes seraient dus à votre lâcheté,
Au lieu de provenir de votre volonté ;
Et, si c'est le bonheur que la libre personne
Doit vouloir, comme un but que la raison lui donne,
N'apercevez-vous pas que la passivité
De l'être le dispense ici d'activité,
Puisque, indépendamment du pouvoir volontaire,
L'être a vers le bonheur un penchant nécessaire ;
Puisque la liberté ne subsisterait plus,
Ou se gaspillerait en efforts superflus,
A vouloir vainement une fin vers laquelle
L'être tend forcément par la loi naturelle ?
Non, non, d'un tel système il ne peut résulter
Rien qui vers le bien seul doive jamais porter.
Il va contre le but qu'il dit vouloir atteindre ;
De vos systèmes faux c'est là le plus à craindre ;
De la philosophie il ignore à la fois
Les premiers éléments et les plus simples lois ;
Sa formule d'abord vient choquer la logique ;
Et la morale, en lui, confusément applique
Au but qui ne convient qu'à votre volonté
Un ressort impuissant, la sensibilité.....
La sensibilité, faculté réceptive,
Ne saurait remplacer votre puissance active ;
Quand votre moi moral a voulu librement,
Elle en reçoit toujours l'intime sentiment,
Sentiment que proclame alors la conscience
Comme conforme ou non à cette autre puissance,

La raison, qui, du moi choisissant le moyen,
A dû lui commander, non le mal, mais le bien,
En le laissant lui-même, avec indépendance,
Vers ce bien ou ce mal incliner la balance.
La sensibilité laisse jouir le moi
De tout ce qu'il a fait de conforme à la loi;
Elle ne pourrait pas, transformant sa nature,
Tirer de l'intérêt une volupté pure;
Car l'intérêt n'est rien que cette passion
Qui réside en vos cœurs, attendant l'action,
Pour laisser place en vous, sous le moi volontaire,
Au chaste et pur amour né du devoir austère.
C'est donc du libre moi, c'est du pouvoir actif,
Que l'effort doit venir, et non du réceptif.
Si le mot intérêt n'est pas le synonyme
De mal, dans tous les cas c'est le bien qu'il exprime,
Ou prétend exprimer. S'il veut dire le mal,
Le système se met plus bas que l'animal;
S'il veut dire le bien, alors c'est ce bien même
Qu'il faudrait vous montrer comme fond du système;
C'est cet amour du bien pour le bien seulement
Qu'il faudrait établir comme son fondement;
Car, de quelque façon que l'on puisse l'entendre,
A l'acte du vouloir on ne peut pas s'attendre,
Si l'on ne donne pas au moi l'occasion
De lutter noblement contre la passion;
C'est ce fait démontré, qu'en telle circonstance
Au plaisir vous avez préféré la souffrance,
Qui peut seul établir et votre liberté,
Et votre droit ensuite à la félicité.

Au plaisir qu'est-ce donc que votre moi préfère,
Lorsque, de l'intérêt faisant sa seule affaire,
Il n'y peut opposer, dans la volition,
Que ce même intérêt pour motif d'action ?
Qu'on me dise qu'en fait l'homme est porté sans cesse
— A part l'instant du bien — vers ce qui l'intéresse,
Et que la passion est dans le sang humain,
Y fermentant toujours, comme un puissant levain ;
Je le reconnaîtrai ; car c'est là le principe
De ces besoins divers dont l'homme participe,
Et qui causent en lui, dans l'espace et le temps,
De son activité les divers mouvements ;
C'est ainsi qu'il en est tant que la conscience
D'un devoir à remplir avec indépendance,
Ne vient pas exiger de la réflexion
Un principe moral, qui règle l'action.
Mais, dans l'acte du bien, quand il s'agit de faire
Quelque pénible effort, c'est alors le contraire
Du mobile qui porte à l'aveugle plaisir,
Que son pouvoir moral doit librement choisir.
Le devoir ne peut être où n'est pas la souffrance :
Souffrez d'abord ; après viendra la jouissance
D'avoir fait le devoir, d'avoir voulu souffrir,
Et non d'avoir voulu, dans l'acte, le jouir.
Le moi, quand se produit pour lui la récompense,
Déjà n'est plus voulant ! voyez la conséquence :
Il jouit du bonheur, mais ne l'a pas voulu !
L'acte moral est fait ; dès lors, fait absolu,
Et non plus contingent, non plus chose incertaine
Dépendant du vouloir de la personne humaine,

Rien ne peut empêcher le fait d'avoir été ;
Si donc, alors, du fait sort la félicité,
C'est indépendamment du pouvoir volontaire,
Car avec l'acte libre il n'a plus rien à faire.
Or, dans l'acte, il est vrai, le moi devait souffrir,
Mais du fruit de son acte il a droit de jouir !
Nul intérêt, alors, ne le presse et domine;
Le bien l'a revêtu d'une force divine.
Le bonheur qui suit l'acte est l'effet d'une loi
Que vous n'avez pas faite et qui provient de moi ;
J'ai voulu, quand j'ai mis l'homme sur cette terre,
Qu'il subît du bonheur la pente nécessaire,
Sans jamais éprouver de pure volupté
Que celle qui suivrait l'acte de liberté.
Mais, dès que, par l'épreuve ennoblissant son âme,
Du pur amour en elle il allume la flamme,
Dès qu'en sa liberté l'homme a fait l'action,
Dès qu'il a dans son cœur vaincu la passion,
Il devient digne, alors, de la volupté pure
Qui se répand à flots dans sa noble nature.

Les êtres non doués de cette liberté,
Qui n'appartient qu'à vous, ont la félicité
Qu'à des degrés divers leur doit ma providence;
Mais l'homme seulement peut, après la souffrance,
Boire à ma propre coupe un miel pur, un nectar
Que sa vertu lui fait mieux goûter. Tôt ou tard,
Ici-bas ou là-haut, la vertu passagère,
Ou la vertu que rien n'affaiblit et n'altère,

Le plus faible degré de dévouement réel,
Aussi bien que l'effort du généreux mortel
Qui, comme Washington, durant toute sa vie,
Travailla noblement au bien de sa patrie;
Toute digne action, n'importe à quel degré
D'éclat ou de grandeur le devoir s'est montré;
Tout ce qui, s'imposant la loi du sacrifice,
A quelque droit de faire appel à ma justice,
Tout devra recevoir sa récompense un jour,
Car le bonheur est fait pour répondre à l'amour!

C'est à tort qu'on reproche à la vertu, sans cesse,
Qu'après tout le plaisir en secret l'intéresse;
Que je n'entende plus, d'autre part, l'intérêt
Prétendre que du bien, comme elle, il suit l'attrait.
La vertu véritable est désintéressée;
Tandis que l'intérêt toujours à la pensée
Offre, malgré le fard dont il sait se couvrir,
Le spectacle honteux de la pente au plaisir.
Lorsque le partisan de ce triste système
Fait le bien, c'est qu'alors, infidèle à lui-même,
Il a pris, pour le faire, un tout autre chemin
Que celui qu'il prétend tracer au genre humain.
Vous ne pouvez trouver, sur la route qu'il trace,
Aucun mobile actif qui puisse être efficace.
L'intérêt comme bien ne peut être entendu,
Pour sauver l'homme, hélas! par l'intérêt perdu!
L'intérêt! qu'à l'envi le monde le flétrisse!
C'est l'antique ennemi du bien, de la justice;

C'est le poison subtil qui, sous des noms divers,
A sali, corrompu, désolé l'univers.
N'est-ce pas l'intérêt qui, dans la plus grande âme
Où du génie humain ait resplendi la flamme,
A, du patriotisme empruntant le beau nom,
De l'humanité fait une chair à canon?
Malgré ses beaux projets de fortune agrandie,
Qu'il dit vouloir un jour laisser à sa patrie,
Ce n'est qu'un intérêt qu'en vain il dirait pur
Qui tient ce gros banquier, au fond d'un antre obscur,
Comptant et recomptant les écus qu'il entasse,
Sans jamais s'attendrir sur l'indigent qui passe?
Tout le mal qui se fait dans la société
Vient de l'intérêt seul, la grande iniquité!
C'est quand un siècle arrive à croire à sa doctrine,
Qu'il sème sur ses pas ruine sur ruine;
C'est pour avoir subi le prudent intérêt,
Pour n'avoir consulté que ce flatteur secret,
Qu'on a vu récemment la paisible Amérique
Se déchirer le flanc, dans une guerre inique.
C'est pour avoir rêvé qu'en dehors du devoir
Pouvaient être et la règle et le but du vouloir,
Que, par ambition, dans un jour de délire,
Ce peuple harmonieux a, méprisant sa lyre,
Tenté d'en diviser, dans un stérile effort,
En deux luths séparés le merveilleux accord.
Le funeste débat issu de l'esclavage
N'a produit chez ce peuple un conflit si sauvage,
Que par ce faux calcul, qui des deux sections
Dès longtemps fomentait toutes les passions :

Que, ne devant viser qu'à leur seul avantage,
Les peuples sont tenus, fût-ce par le pillage,
Fût-ce en trempant leurs mains dans un sang fraternel,
A l'intérêt-devoir d'élever un autel.
Car, alors qu'on transige avec la conscience,
Alors que l'action vise à la jouissance,
Alors que, l'intérêt tenant lieu du devoir,
Au désir du profit se réduit tout vouloir,
L'inévitable effet d'un semblable régime
Est de précipiter un peuple dans le crime.
Si, du vil intérêt le peuple américain
Faisant le sacrifice au seul amour du bien,
N'eût eu pour l'animer, au seuil de cette guerre,
Que la voix du devoir et son accent austère,
Le Nord aurait au Sud restitué ses droits,
Et, d'autre part, le Sud, par le respect des lois,
Eût, avant d'écouter un conseil trop perfide,
Avant que de son cœur l'élan fût trop rapide,
Avant que de briser sa constitution,
Vaincu dans soi d'abord sa folle ambition;
Et de tous les États l'accord et l'harmonie
Eût maintenu la paix dans la grande patrie!
Voyez la différence entre devoir et droit :
Chacun peut renoncer à ce que l'on lui doit,
Mais qui peut renoncer à son devoir? Personne?
L'intérêt n'est qu'un droit, qu'à chacun j'abandonne
Quand l'usage au devoir n'en est pas opposé :
S'il n'est qu'un droit, dès lors un cœur bien disposé
Peut en faire, au besoin, un noble sacrifice;
Il peut, pour assurer la paix dans la justice,

Se priver de ce droit, en tournant au devoir
Ce généreux effort de son libre pouvoir.
Le Nord comme le Sud, pour éviter la guerre,
Auraient pu renoncer, chacun à sa manière,
A ce triste intérêt qui les faisait mouvoir :
Mais, comme ils s'étaient fait de leur droit un devoir,
Ils furent mus par lui ; sous sa triste influence
La volonté de l'homme abdiqua sa puissance.
Cela vous prouve assez que l'intérêt n'est pas
Propre, comme le bien, à diriger vos pas :
Il exerce sur vous une force étrangère ;
Tandis qu'en ne voulant que le bien, au contraire,
Votre moi reste libre et votre volonté
Conserve en agissant toute sa dignité.

Supposez que celui qui prône ce système
Désire aller au bien et que vraiment il l'aime ;
Supposez que son cœur, meilleur que son esprit,
Désire se plier au devoir qu'il chérit,
Quel est pour l'accomplir son procédé logique ?
Se dira-t-il : « Le bien tel que je me l'explique
Est de toujours chercher mon plus grand intérêt :
Or la raison me dit que c'est lorsque j'ai fait
Le bien, que le bonheur vient enivrer mon âme ? »
Par ce cercle évident, que bien haut on proclame,
On croit avoir tout dit ; mais attendons un peu.
Qu'entendez-vous par bien ? Ici, pas de milieu.
« C'est, nous avez-vous dit, tout ce qui peut me plaire,
Et conserver mon cœur. — Fort bien, la chose est claire :

Rechercher le bonheur est votre unique loi.
— Mais non, reprenez-vous, car j'entends, sur ma foi,
Lutter pour obtenir le bonheur. — Mieux encore!
Car le moyen moral, la lutte, que j'honore,
Vous dites l'employer. Mais dans l'intention,
Quel est le but moral qu'aura votre action?
— Ce sera le bonheur, c'est ma fin naturelle. »
Nous y voilà, le bien, c'est, dans votre cervelle,
Vouloir votre bonheur ainsi que la vertu!
Sur ce faible terrain aisément est battu
Tout penseur insensé, qui du but nécessaire
Veut faire en même temps une fin volontaire.
Le bonheur n'est pas fait pour que votre pouvoir,
Votre moi personnel, s'applique à le vouloir.
S'il voulait le bonheur, la fin pour lui fatale,
Qui donc pour lui voudrait à la pente immorale
Dans le même moment s'opposer? Qui voudrait
Le moyen, s'il voulait, lui, la fin, l'intérêt?
Le moment du vouloir, moment indivisible,
Ne peut être celui du jouir; impossible
De vouloir l'intérêt dans le même moment
Où le moi doit vouloir le bien seul, librement.

De vouloir le bonheur mon système dispense :
Le bonheur est du bien voulu la conséquence;
Qu'au bien l'homme avant tout porte sa volonté,
Après il aura droit à la félicité;
Et ma loi dans son cœur saura bien la répandre;
Bien plus que le bonheur le bien se fait attendre :

A vous récompenser, moi, je suis prêt toujours;
Mais à faire le bien, vous, passez-vous vos jours?
Lorsque l'œil s'est ouvert, il reçoit la lumière;
Au soleil c'est à vous d'ouvrir votre paupière.
Ainsi, quand s'est ouvert le cœur par l'action,
Le bonheur y répand sa suave onction,
Et l'âme, à ce parfum dont elle se pénètre,
Tressaille en pressentant ce que le ciel doit être;
Car le bonheur qu'ici peut goûter votre cœur
N'est qu'un faible avant-goût du céleste bonheur!
Là le baiser d'amour n'est pas, comme, en délire,
Pour enflammer vos sens, Byron a pu le dire,
Long, long, long seulement; mais ce divin baiser
Ma bonté sur vos fronts pourra l'éterniser!

Dans l'ordre social, l'homme se trouve à toute heure
De vouloir avec fruit la chance la meilleure.
Vous comprendrez ici, dans sa simplicité,
Quel instrument de bien est la société.
Quand l'homme se limite à l'amour de lui-même,
Vous avez vu combien sa faiblesse est extrême;
N'étendant qu'à soi seul son sentiment moral,
A peine monte-t-il plus haut que l'animal;
En abaissant ainsi son pouvoir volontaire,
Il végète, plutôt qu'il ne vit sur la terre.
Il en est autrement quand, par un libre effort,
Avec le genre humain il se tient en rapport.
Là le bonheur devient une fin légitime;
Alors non-seulement le moi le veut sans crime,

Mais il le doit vouloir ; car le bonheur commun,
C'est le bien, le devoir de tous et de chacun.
Oui, la pierre apportée au public édifice,
C'est véritablement le bien ; le sacrifice
Est le puissant levier qui fait mouvoir le cœur,
Quand le moi librement de tous veut le bonheur.
Quand à son frère ainsi l'on se donne soi-même,
Et non soi-même à soi, quand c'est autrui qu'on aime,
Quand pour autrui l'on veut travailler et souffrir,
On réalise en plein la grande loi d'agir !
Là, le devoir de Paul, c'est le bonheur de Pierre,
Et de Pierre à la fois le devoir est de faire
A Paul tout le bonheur qu'il peut dans son amour
Noblement déverser sur ce frère à son tour.
Alors les facultés toutes s'améliorent ;
Les obstacles au bien, les vertus les dévorent,
Comme un feu destructeur qui consume les murs
Où s'abritent du mal les bataillons obscurs.
C'est alors que vraiment vers ses destins sublimes
On voit l'homme avancer ; franchissant les abîmes
De l'espace et du temps, il calcule les jours
Que consume à courir chaque astre dans son cours ;
L'agriculture au sol livre avec confiance
Du lin et du froment la féconde semence ;
Le commerce les prend dans sa puissante main,
Pour les distribuer à tout le genre humain ;
La navigation, qui connaît les étoiles,
D'un continent à l'autre ouvrant ses mille voiles,
Les livre au vent, qui porte à cent peuples divers
Les produits d'un labeur que bénit l'univers.

L'industrie et les arts de la brute matière
Font sortir à leur tour la forme et la lumière ;
Les lettres; la science, avec la poésie,
Embellissent encore çette terre choisie ;
Et l'homme, alors, au fond d'un cœur reconnaissant,
Eprouve d'adorer un besoin si puissant,
Qu'élevant vers le ciel son âme et son langage,
Il en rend de soi-même un plus beau témoignage ;
Car tout hymne d'amour qu'exhale alors son cœur,
Et qui fait éclater ma gloire et ma grandeur,
Ne tend qu'à mieux prouver que l'humanité même
A fait un pas de plus vers le vrai bien qu'elle aime.
Ainsi, sorti passif des mains du Créateur,
L'homme par l'action remonte à son auteur,
Et trouve, dans l'amour dont ma bonté l'inspire,
La preuve que son cœur a de son noble empire
Enfin pris librement ferme possession,
Et par l'amour du bien vaincu la passion !

Or, ces bienfaits divers, cette riche abondance
De grains, de vêtements, de forces, de science,
De puissants mouvements, pour augmenter l'essor
Du cœur et de l'esprit vers le bien, le seul port ;
Tout cela ne sort pas de l'effort solitaire,
Mais de l'effort commun de l'homme sur la terre ;
Tout cela ne vous vient que de la volonté
Des hommes réunis pour la société ;
Et, lorsque les malheurs fondent sur votre race,
Lorsque, de vos foyers cherchant en vain la place,

Vous trouvez le désert régnant autour de vous ;
Lorsque l'arbre charmant et le ruisseau si doux [pure,
Qui vous donnaient leurs fruits et leur eau fraîche et
Semblent, ayant changé de site et de figure,
Ne vous plus reconnaître, au milieu des tombeaux
Dont la guerre a jonché vos paisibles hameaux ;
Lorsque, le front chargé de sombre inquiétude, [rude ;
L'homme à l'homme devient ou trop souple, ou trop
Lorsque, au lieu de l'espoir qui brillait dans les yeux
De l'étranger venu pour visiter vos cieux,
Vous lisez dans son air triste et mélancolique
Son désappointement, en voyant l'Amérique,
Terre si productive et si riche autrefois,
Ne pouvant plus nourrir ses enfants aux abois ;
Lorsque le lourd budget du chiffre nécessaire
Pour défrayer le prix d'une erreur populaire,
Par d'adroits gouvernants finement exploité,
Ecrase la famille et la propriété ;
Lorsqu'un maigre négoce, une maigre industrie,
Pressent à le tarir le sein de la patrie ;
Lorsqu'à vos yeux partout le découragement
Semble ôter à chacun même le sentiment
Du fardeau qui l'accable, ah ! de cette misère
Vous pouvez accuser le fléau de la terre,
L'égoïsme énervant, le défaut d'union,
Et du vil intérêt la vile ambition ;
Vous pouvez accuser de la douleur commune
Les partis, soucieux de leur seule fortune,
Qui, d'un peuple insensé flattant les passions,
Veulent profiter seuls de ses divisions,

Et lui font, de ses mains déchirant ses entrailles,
Répandre pour eux seuls son sang dans les batailles ;
Vous pouvez accuser du malheur général
L'esprit spéculateur, égoïste, vénal,
Qui, de l'or au tyran prêtant le coup d'épaule,
S'assure par le sabre un droit au monopole,
Et, dans le coin obscur d'un comptoir isolé,
S'applaudit en secret d'un pays désolé !
Vous pouvez accuser de l'horrible famine
La paresse, l'orgueil, et le luxe qui mine
Et qui, toujours vêtu de soie et de velours,
N'a pour l'homme indigent rien dans les mauvais jours;
Vous pouvez accuser des souffrances publiques
Le jeu sans conscience et les festins bachiques,
Où l'or qui revenait à l'épouse, aux enfants,
Sans honte est réservé pour ces gouffres béants !...

Oui, quand l'individu travaille pour ses frères,
Chacun voit augmenter sa force et ses lumières ;
Et les dons qu'il reçoit de la société
Récompensent l'effort que fait sa volonté ;
Mais lorsque, séparés par le but et par l'âme,
Chacun ne satisfait qu'à l'égoïsme infâme,
Alors nn vent brûlant dessèche les rameaux
De l'arbre social ; alors pleuvent les maux ;
Et l'homme, dans son cœur, où ne vit que la haine,
Qui ne peut expliquer la destinée humaine,
Au lieu de m'adorer, au lieu de me bénir,
Maudit en moi le Dieu qu'il n'a pas su servir !

Examen et réfutation des autres systèmes.

Cinq systèmes divers de la philosophie
Ont tenté de donner la juste théorie ;
Systèmes dérivant des deux que j'ai d'abord
Présentés à vos yeux. Tous sont en désaccord.
Il ne faut plus parler de ce « sage égoïsme »
Exposé tout à l'heure. Un autre est le déisme ;
Il vous donne pour but et règle d'action
De plaire au grand Auteur de la Création ;
Un autre recommande aux âmes inquiètes
D'un idéal du bien les notions abstraites ;
Un quatrième dit : « Le perfectionnement
Est le but que l'on doit chercher incessamment ; »
Vous en voyez enfin apparaître un cinquième,
Qui vous dit : « Ce qu'il faut qu'ici-bas chacun aime,
C'est l'homme, son semblable ». Il faut voir en chacun
Ce qu'ils ont de divers, ce qu'ils ont de commun.
C'est la prétention de chacun à l'empire,
A l'empire exclusif, qui les pousse au délire
Et qui du blanc au noir les fait tous différer ;
Moi, dans le plan total je les fais tous entrer.
L'amour de Dieu, le culte épuré d'une idée
Vers le souverain bien incessamment guidée,
Le perfectionnement et l'amour du prochain,
Sont autant d'éléments qui, dans le cœur humain,
Peuvent constituer, selon la circonstance,
Du véritable amour et la force et l'essence.

Chacun est du vrai bien un moyen partiel;
Le tort, c'est que chacun veut être universel.

L'homme a, pour accomplir son rôle sur la terre,
A faire mille emplois du pouvoir volontaire:
Tantôt il doit dompter des hommes la fureur,
Tantôt il doit lutter contre son propre cœur;
Tantôt un cas fortuit veut qu'au ciel il adresse
Sa suppliante voix pour toucher ma tendresse;
Il ne saurait prévoir ni décider le cours
Des mille événements qui vont remplir ses jours;
D'accidents imprévus son existence est faite;
Il gouverne l'esquif, mais non pas la tempête.
Il devait donc avoir, pour les cas différents,
De mobiles divers les divers sentiments.
Mais, quel que soit le cas, dans tous le moi peut faire
Pour le bien un effort moral et volontaire.
Or, quand ce noble effort, qu'en toute occasion
L'homme doit accomplir, est dans son action,
Du principe du bien il proclame l'empire,
De quelque amour, d'ailleurs, qu'il s'anime et s'inspire.
Le bien peut donc venir, soit de l'amour divin,
Soit de l'amour que l'on a pour le genre humain,
Soit de l'amour ardent dont un autre s'enflamme
Pour la règle qu'il croit propre à sauver son âme;
Soit encor de l'amour dont s'inspirait Platon
Pour marcher constamment vers la perfection:
Car tous peuvent porter à l'acte méritoire
Qu'impose au libre moi l'effort obligatoire,

Selon que le devoir, par des motifs divers,
Établit des rapports de l'homme à l'univers.
Il suffit que le moi, dans l'action à faire,
Se donne un motif pur de l'effort volontaire;
Or le motif est pur, dès que l'on y peut voir
Le libre sacrifice, essence du devoir,
L'abandon généreux de l'intérêt qu'oppose
La passion au but que la raison propose.
Oui, le bien peut venir des différents amours,
Le principe moral s'y retrouvant toujours.
Supposez qu'envers Dieu vous ayez, dans un temple,
A donner du respect le salutaire exemple :
Votre moi personnel n'a-t-il donc pas, alors,
Dans une humble attitude à placer votre corps,
Et, par un sentiment d'intime révérence,
A répondre au dedans à l'externe apparence?
Et, pour agir ainsi, votre moi n'a-t-il pas
A livrer en secret mille petits combats?
N'a-t-il pas à dompter l'orgueil, l'indifférence,
Pour prier, à genoux, la divine puissance?
N'a-t-il pas à braver d'un faux respect humain
La triste passion, qui reparaît soudain?
N'a-t-il pas à tâcher d'écarter l'influence
Des objets du dehors, qui voilent ma présence?
N'a-t-il pas, pour laisser pénétrer dans le cœur
Du sang pur de l'Agneau la grâce et la saveur,
A chasser, par l'effort d'une volonté saine,
Tout ce qui peut souiller la conscience humaine?
Eh bien, ce noble effort contre la passion
Qui s'oppose en vos cœurs au but de la raison,

Voilà du bien moral et l'essence et le signe!
Supposez, d'autre part, qu'avec un homme indigne
De votre confiance ou de votre amitié,
Mais à qui cependant vous devez la pitié,
Vous sachiez, par égard pour le nom ou pour l'âge,
Vivre en paix : je vois là l'effort d'un vrai courage,
Une haute vertu, qui combat noblement
Du penchant à l'orgueil le mauvais sentiment.
Qu'importe donc du bien ou la forme ou la source?
Qu'importe qu'ici-bas le vouloir en sa course
Se détermine en vous par tel ou tel amour;
Puisque le moi moral de chacun à son tour
Peut tirer à son gré, selon la circonstance,
L'acte de liberté, qui du bien fait l'essence?
Le mobile est divers; mais, dès que l'action
Universellement combat la passion,
Dès qu'à l'acte moral tous les amours conduisent,
C'est à l'amour du bien que tous ils se réduisent.
Ainsi le bien moral, dans sa variété,
Tout en se divisant garde son unité.

Par un autre côté pèchent tous ces systèmes :
Non-seulement ils sont tous exclusifs, extrêmes,
Mais chacun à la fois impose au moi moral
Le bien et le bonheur comme son but final.
Or la félicité, cette fin nécessaire,
Ne saurait convenir au pouvoir volontaire.
Ils n'ont pas distingué de l'être naturel
La libre volonté, le pouvoir personnel.

Ils ont donc confondu le bien, but volontaire,
Le moyen du bonheur, et cette fin dernière.
Ils ont donc faussement fait application
Et de l'être, et du moi libre en son action.
Puis, d'un principe faux suivant la conséquence,
Ils ont dit : « Vers le bien l'humaine conscience
Tend naturellement, par un attrait divin;
L'homme porte en son cœur l'amour inné du bien. »
Or cet amour du bien vient, non de la nature,
Mais du vouloir humain; seul le cœur qui s'épure
Contracte cet amour, par un constant effort
Qui du pouvoir moral augmente le ressort.
C'est parce que du bien l'amour n'est pas dans l'âme
A l'état naturel, que le monde proclame
Héros ou demi-dieu celui dont la vertu
A pour s'en inspirer noblement combattu !
L'homme, tel qu'il provient des mains de la nature,
N'est ni bon ni méchant : passive créature,
Il reçoit le présent que je lui fais du jour
Et ne vit que d'instinct; l'instinct n'est pas l'amour;
Le second se connaît, mais le premier s'ignore.
L'homme, tant que sa vie est instinctive encore,
Tant qu'il ne peut choisir, n'a pas de moi moral,
Et ne saurait aimer ni le bien ni le mal.
L'activité chez lui d'abord est spontanée;
Pas plus au bien qu'au mal elle n'est inclinée;
Mais la réflexion vient insensiblement
A l'homme de son moi donner le sentiment.
C'est alors seulement que l'homme a conscience
De ses actes moraux, car son intelligence,

S'éveillant par degrés, est seulement alors
Capable d'en saisir les différents rapports
Avec le but dernier que la raison lui donne,
Et qui fait l'action pour lui mauvaise ou bonne.
Votre philosophie a donc mal raisonné,
Quand du bien elle a dit que l'amour est inné;
Si naturellement le bien dans l'âme humaine
Apportait le plaisir, en écartait la peine,
La vertu ne vaudrait à l'homme aucun honneur;
Le moi tendrait au bien comme l'être au bonheur;
A vivre sans effort vous vivriez sans gloire;
Nulle grande action n'ornerait votre histoire,
Et, de vouloir enfin perdant l'occasion,
Les hommes n'auraient plus besoin de la raison.

Vous le voyez, l'emploi de la raison humaine
Suffit pour vous donner la science certaine
De votre destinée et de votre devoir.
La raison, en effet, est un calme miroir,
Fait pour représenter à votre intelligence
Le firmament du vrai dans sa magnificence;
Mais vos savants, hélas! croyant seuls y voir clair,
Pour la clarté du jour avaient pris un éclair;
C'est qu'à son fol orgueil le savant est en proie,
Tout comme l'ignorant qui le suit dans sa voie;
C'est que, tous subissant le joug des passions,
Vous vous laissez aller à vos impressions;
C'est qu'un cœur ténébreux obscurcit la pensée,
'est que, dans sa langueur, votre race insensée

Ne sait pas s'affranchir, par un viril effort,
Du vice radical qui la tient loin du port,
De cette lâcheté, source de tous les vices,
Qui vous fait éviter luttes et sacrifices,
Et qui laisse enfouis dans la nuit de l'erreur
De mon plan éternel l'éclat et la grandeur!..
L'homme aurait pu trouver, par l'effort de son âme,
La clef de son destin, que son esprit réclame,
Mais l'homme ne sait pas user de son pouvoir,
Contre la passion : il ne sait pas vouloir!
Aussi voit-on toujours l'homme me contredire :
Se dit-il qu'au bonheur toujours son être aspire,
Il m'en fait dans son cœur un reproche secret,
Croyant que je l'incline au sordide intérêt;
Reconnaît-il qu'il doit aux lois de la justice
Faire de l'intérêt un constant sacrifice,
Il se récrie encore, il murmure, indigné
Qu'à gêner sa nature un Dieu l'ait condamné.
Pour sortir de ce cercle où son esprit tournoie,
Qu'il ouvre donc les yeux à la raison; qu'il voie
Que sa perplexité vient de sa propre erreur,
Et ne résulte pas du plan du Créateur.
Ce qui tend au bonheur en lui, c'est son essence,
C'est son être passif qui, hors de sa puissance,
N'obéit qu'à moi-même, en subissant sa loi;
Ce qui doit éviter l'intérêt, c'est son moi,
Son pouvoir personnel, qui dépend de lui-même,
Et qui ne peut lutter contre la loi suprême,
Constante inclinaison de son être au bonheur,
Mais qui de l'intérêt peut affranchir son cœur.

Car l'intérêt n'est pas, comme la fin dernière,
Une fin où le pousse une loi nécessaire;
C'est un fait contingent, une sensation,
Venant du moi moral provoquer l'action,
Et qu'il peut, à son gré, subir sans résistance,
Ou bien modifier par sa libre puissance.

Donc, en se voyant tendre à la félicité,
L'homme de tout remords devrait s'être exempté,
Puisque c'est malgré lui qu'à sa fin tend son être;
D'autre part, de vouloir son moi libre étant maître,
Sans se plaindre il devrait accepter la douleur,
Lorsqu'elle est le moyen d'arriver au bonheur.

Les principes actifs, je viens de les réduire
Au seul amour du bien, où tous peuvent conduire;
Mais d'où tenez-vous l'être, et d'où vient à son tour
La faculté d'aimer et d'agir par amour?
Tout ainsi que de l'être et de sa loi fatale
Ne suis-je pas l'auteur et de la loi morale
Et de la faculté qu'a l'homme de vouloir?
N'est-ce pas par l'effet de mon divin pouvoir
Que l'homme du néant sort, merveilleux ouvrage
D'un artiste à la fois bon et fort, juste et sage?
Ne l'ai-je pas créé pour tendre vers sa fin
Par le secret ressort d'un immuable instinct,
La tendance au bonheur, sans qu'il pût se soustraire
A ce penchant toujours essentiel, nécessaire?

Ne l'ai-je pas doué de cette faculté
Qu'il possède d'agir selon sa volonté?
Puis, lui montrant du bien la glorieuse voie,
Où l'effort généreux est suivi de la joie,
Et la route du mal, qui cache sous les fleurs
L'épine du remords et des sombres douleurs,
Ne l'ai-je pas instruit de celle qu'il doit suivre,
En posant devant lui la raison, comme un livre
Dont il peut parcourir les pages tour à tour,
Pour y puiser du bien la lumière et l'amour?
Or, si l'homme total — moins l'acte, que lui-même
Peut librement créer — sort de ma main suprême;
Si de Dieu sont venus, double création,
Et son être et son moi capable d'action,
N'est-ce pas à ce Dieu, dont il se voit descendre,
Qu'il doit par son amour remonter et se rendre?
Et puisque la raison, en guidant votre cœur
Vers Dieu, le mène au bien, le moyen du bonheur,
De mon plan, répondez, où donc est l'injustice?
Que parlez-vous de fiel dans le fond du calice?
Ah! les bords seulement en sont amers pour vous,
Mais, plus vous le pressez, plus vous le trouvez doux!

Revenons à la foi : la raison avec elle
S'accorde; désormais, oubliez la querelle
Qu'un double fanatisme a tenté d'allumer
Entre ces nobles sœurs, faites pour s'entr'aimer.
Revenons à la foi : c'est par condescendance
Que je vous ai fait voir quelle correspondance

Entre elle et la raison eût pu se découvrir,
Si de la raison l'homme eût voulu se servir.
La foi, c'est la raison, s'entourant de mystère,
Pour ne pas éblouir ces enfants de la terre
Qui, plongés dans la nuit de la sensation,
Ne pourraient supporter l'éclat de la raison.
Mais, même les mortels que la raison éclaire
Ont toujours mesuré de sa saine lumière,
Et bien que maintenant l'homme ait la vérité,
Et puisse désormais marcher à sa clarté,
Bien qu'il connaisse à fond toute la différence
Entre la loi de l'être et la libre puissance;
Bien qu'il distingue aussi de la sensation —
Qu'il peut modifier par sa libre action —
Cette passivité que subissent les êtres
Et dont ma volonté ne les laisse pas maîtres;
Bien qu'il sache qu'en vain l'homme veut le bonheur,
Qui ne peut devenir un but moral du cœur;
Et qu'à vouloir le bien pour le bien seul il sache
Devoir dans l'action borner sa libre tâche;
Je ne veux pas compter sur l'homme entièrement
Pour le voir mériter le bonheur librement;
Tous vous avez besoin, plus ou moins, de la grâce,
Car la velléité souvent chez vous remplace
Le levier tout-puissant que, dans la volonté,
Pour accomplir le bien aurait la liberté!
Souvent, grâce aux excès commis par vos ancêtres,
D'un pouvoir suffisant vous n'êtes pas les maîtres;
Ma grâce vient aider l'homme, sans renverser
La loi de sa nature, et sans le dispenser

De vouloir l'acte libre, auquel je coopère :
Tout le bien alors fait par vous d'un double père
Pourra se dire issu, quoique avec vérité
Vous puissiez réclamer cette paternité.

CHANT CINQUIÈME.

Développement et application de l'idée mère.

Tous les départements de l'humaine science
Progressent chaque jour; dans son essor immense,
On voit l'homme arriver à de tels résultats
Qu'on ne sait où bientôt vont s'arrêter ses pas;
Il a tant découvert qu'on se dit, à toute heure :
« A découvrir encor qu'est-ce donc qui demeure? »
Cependant, en morale, il semble avoir atteint
Un triste point d'arrêt : par un secret instinct,
Il sent qu'il est encore au-dessous de la sphère
Où luit de son destin la complète lumière;
Il sent qu'il voit moins clair au dedans qu'en dehors :
Il peut, de la matière employant les ressorts,
Abréger le travail et dévorer l'espace;
Mais il a beau répandre en tous lieux, sur sa trace,
Des signes éclatants de ce vaste pouvoir,
Il lui reste toujours un fait que son savoir

Est tenu d'expliquer : le fait de l'impuissance
Où sont tout ce progrès, toute cette opulence,
Tout ce génie humain, toute cette grandeur,
D'empêcher qu'il éprouve un vide dans son cœur;
Car la douleur qu'il fuit, la douleur qu'il redoute,
Et qu'en sa fuite encore il trouve sur sa route,
Sans cesse flétrissant son renaissant espoir,
S'il ne s'en affranchit, à quoi bon son pouvoir?
A quoi bon l'art humain, à quoi bon la science,
Si l'homme n'atteint pas le but de l'existence?
A quoi bon le moyen, si la fin manque, alors
Que le génie humain s'est épuisé d'efforts?...
Ah! l'homme aurait raison de lancer à ma face
Le sarcasme haineux, l'insulte et la menace;
L'homme devrait tourner contre son Créateur
Les traits les plus aigus dont s'arme sa fureur;
Il devrait, entassant la pierre sur la pierre,
Tenter d'escalader les hauteurs de ma sphère,
Pour me précipiter dans l'abîme, sous lui;
Et, pour y parvenir, il aurait un appui
Dans sa justice, alors plus juste que la mienne;
Oui, je devrais hommage à sa grandeur humaine,
Car je ne serais plus son Dieu, de la douleur
Si ne devait pour lui résulter le bonheur!
Mais ce vide qu'il sent et qu'il ne peut comprendre,
Cet ennui, ce dégoût, ce triste amas dè cendre
Qu'il trouve sous sa lèvre, après avoir rêvé
Que le bonheur qu'il cherche enfin il l'a trouvé;
Tout cela, contre moi loin d'armer son génie,
Puisqu'il admet d'ailleurs ma puissance infinie,

Devrait lui suggérer que le bonheur, hélas!
Veut, pour être trouvé, qu'on ne le cherche pas;
Qu'il se peut bien qu'il soit de votre ombre l'image :
A courir après elle usant votre courage,
Vous la voyez vous fuir et, quand vous la fuyez,
Au contraire elle suit la trace de vos pieds.
La fuite du plaisir du bonheur est la route :
L'Homme-Dieu, vous savez, vers la céleste voûte
N'est monté, radieux, qu'après la passion :
La croix servit d'échelle à son ascension!
Or, soit que dans le Christ vous voyiez Dieu lui-même,
Ou bien votre semblable, à cette heure suprême
Où son souffle héroïque a, pour s'en affranchir,
De l'espace et du temps résolu de sortir,
Il a fait ce que doit, en diverse mesure,
Faire, avant de jouir, l'humaine créature :
Il a souffert! il a de son sang riche et pur
Payé le prix que vaut le royaume futur;
Et, que ce règne soit de ce monde ou de l'autre,
Ce n'est qu'au même prix qu'il deviendra le vôtre.
Mais, dans tous vos travaux, loin d'avoir, comme Christ,
Uniquement pour but votre devoir prescrit,
Vous cherchez, avant tout, hélas! à satisfaire
Du plaisir seulement la pente involontaire,
Et cela fait manquer le but, rend vain l'effort,
Car votre volonté, perdant tout son ressort
A ne s'employer pas au légitime usage,
De la sorte n'acquiert ni force ni courage,
Et, dans la passion qui vous appesantit,
En face du progrès, l'homme reste petit!

Et vous n'agissez pas, malgré cette apparence
D'activité chez vous et de libre puissance;
Vous êtes réceptif du monde extérieur,
Dont le pouvoir domine à tel point votre cœur,
Toujours vous promettant d'en retrancher la peine,
Que vous croyez marcher, quand c'est lui qui vous mène!

Voyez-vous, avant tout, à l'homme il faut l'amour :
C'est la condition pour être fort. Un jour,
Entre les jours nombreux qu'à chaque homme je laisse,
Qu'il devrait remplir tous d'amour et de tendresse,
Un jour entre ses jours, ma bonté le soustrait
A la loi de vouloir pour jouir; sous l'attrait
Dont un être charmant, sa compagne ou son frère,
Vient enivrer ses yeux, il aime!!.. la misère
Et tous les autres maux que, dans son désespoir,
Il s'est cru jusque-là sans force, sans pouvoir,
Pour adoucir, s'en vont!.. Et voilà, toutes choses
Demeurant au dehors les mêmes; nulles roses
N'ayant réellement germé sur son chemin;
Aucune coupe d'or ne tenant dans sa main
Lieu du verre ébréché qui causait son déboire,
Les mêmes envieux lui disputant sa gloire,
Et le riche insensible, avec même froideur,
Lui jetant en passant son bonjour protecteur, —
Voilà, dis-je, malgré qu'au dehors rien ne change,
Qu'en aimant il jouit d'un bonheur sans mélange!
Il trouve son fardeau trop peu lourd à porter;
Il ne craint plus la peine; il jouit d'affronter

Mille dangers nouveaux pour l'objet qu'il adore !
Tant l'amour est puissant ! tant le cœur qu'il dévore,
Pour se sacrifier aux pieds de la beauté,
Trouve en soi d'énergie et d'intrépidité !
Chaque homme, par mes soins, une fois en sa vie,
Ressent ce beau transport, cette sainte folie,
Qui le porte à souffrir, joyeux, pour l'être cher
Dont la chair avec lui ne fera qu'une chair;
C'est de son amour seul qu'il tire cette joie
Qui lui fait parcourir sans murmurer sa voie,
Et l'obstacle qu'il trouve alors sur son chemin
Pour lui n'est du bonheur qu'un marchepied divin !
Or, cet amour en vous c'est moi qui le fais naître
Pour un but spécial ; mais l'homme est laissé maître
Lui-même d'allumer en son cœur le foyer
Qui pour la loi morale y devrait flamboyer !
Loi qui de l'œil qui sait en découvrir les charmes
Fait d'admiration tomber de douces larmes ;
C'est la loi du vrai beau, c'est la loi du vrai bien :
Entre l'homme et le ciel c'est le sacré lien ;
Qui de s'y conformer sait se faire une étude
Y trouve le repos.... et bientôt l'habitude,
Attachant l'âme aimante au centre de l'amour,
D'avance l'initie au céleste séjour !

Mais, pour aimer la loi, l'homme doit la connaître ;
Car par un libre choix son cœur doit s'y soumettre
Pour elle votre amour serait nécessité
Si d'abord se montrait entière sa beauté ;

Son charme sur vos cœurs serait irrésistible.
J'en montre juste assez pour qu'un effort pénible
Vous reste encore à faire afin de la mieux voir.
Alors vous exercez votre libre pouvoir,
Et votre amour pour elle, en étant volontaire,
Du mérite vous vaut le glorieux salaire.
Pas un seul acte humain où l'œil observateur
Ne puisse de la loi découvrir la splendeur.
Mais n'imaginez pas que cette loi morale
Ne doive être pour vous qu'une chose idéale,
Qu'un rêve poétique, un brillant horizon
Fait pour être conçu par l'humaine raison,
Mais tracé dans la vague et lointaine étendue,
Comme ces visions d'une secte ingénue
Qui prétend arriver au but qu'elle croit voir,
Par le simple désir, et non par le vouloir.
L'amour du bien moral est un amour pratique :
C'est dans des faits réels que son culte s'applique.
Délivrez vos esprits de ces abstractions,
Source de songes creux et de déceptions.
Qu'est-ce donc qu'une loi que rien ne réalise ?
Une ombre, une vapeur qui se volatilise,
Qui ne prend pas de corps et d'où le genre humain
Ne tirera jamais son pain quotidien.
Dans un acte concret, dans un fait, au contraire,
Se trouve une semence, un germe salutaire,
D'où peut sortir le pain dont l'homme se nourrit
Et qui soutient le corps aussi bien que l'esprit.
En idéalisant les lois de la culture,
Le laboureur fait-il sortir de la nature

Un seul épi de blé ? Non, mais lorsque sa main
A tel coin de son champ a confié le grain,
Quand sous le chaud rayon d'une action féconde
S'est accompli ce fait, alors le fruit abonde.
L'idéal ne convient qu'au poëte rêveur,
Pour bercer vos esprits de rêves de bonheur,
Pour flatter un instant l'imagination,
Et non pas pour former le cœur à l'action !..

Pour connaître la loi gardez-vous des systèmes
Adoptés jusqu'ici. Le livre, c'est vous-mêmes !
C'est l'être humain, constant dans sa pente au bonheur,
Et votre libre moi. Tour à tour ou l'erreur,
Ou bien la vérité pourra vous apparaître.
Quand vous devrez agir, — sans vouloir pour votre être,
Le laissant à sa loi qui se suffit toujours
Et jamais n'interrompt son immuable cours,
Puisque étant en dehors de toute contingence
Rien n'en peut retarder ou hâter la tendance, —
Faites que le ressort que, dans sa liberté,
Le moi va mettre en jeu pour l'acte projeté,
— Vous imposant l'effort que toujours il en coûte
Pour renoncer aux fleurs qui sèment l'autre route,
— Soit tel que, l'acte libre une fois accompli,
Le devoir avant tout se trouvera rempli.
Dès qu'il en est ainsi, dès que votre personne
N'a voulu que le bien, votre action est bonne.

Le grand défaut de l'homme est de s'embarrasser
De vouloir en mon lieu : c'est là tout renverser !
Et qu'ai-je donc besoin du pouvoir volontaire
De l'homme, pour qu'il tende à son but nécessaire ?
N'ai-je pas pour cela ma constante action,
Vous imposant toujours la même impulsion ?
Du sein de l'infini, hors du temps, de l'espace,
Qui ne sont que la scène où l'homme naît et passe,
Mon éternelle main n'est-elle pas toujours,
Lançant sur mon ouvrage, à travers tous les jours,
A travers tous les lieux, la force intarissable
Qui fait tendre à leur fin l'homme et le grain de sable ?

Ainsi, pour cette loi de l'être humain passif,
L'homme n'a qu'à la voir et rester inactif.
C'est sous la loi du moi qu'il devient volontaire,
Loi du devoir, qu'il peut ou faire ou ne pas faire ;
Là l'homme ne doit plus voir la loi seulement,
Mais il doit obéir à son commandement.
Toute obligation implique la puissance
D'opposer à la loi la libre résistance,
De se déterminer pour le bien, le devoir,
Ou de subir l'attrait du mal. Mais le vouloir,
Le vouloir, je l'ai dit, par essence réside
Dans la seule action, dans l'effort intrépide
Que fait alors le moi pour lutter, pour agir ;
A la tentation pour ne pas consentir ;
Pour se tenir debout fermement dans la voie,
Et ne compter pour rien toute facile joie,

Tant que du mal le bien n'est pas resté vainqueur !
Lorsque la passion l'emporte, dans un cœur,
Ce cœur n'a pas agi ; mais il est responsable ;
C'est en n'agissant pas qu'il s'est rendu coupable ;
Car, s'il l'eût fait, s'il eût avec sa volonté
Fortement combattu, le bien l'eût emporté !

Quoi ! m'objecterez-vous, ma main rude et sévère,
Pour venger mon orgueil, vient de frapper mon frère ;
J'ai meurtri son visage, et je n'ai pas agi ?
Non, ici le vouloir ne vous a pas régi,
L'essentiel élément de l'action humaine
Ne peut être en celui que la colère entraîne ;
Esclave réceptif et privé d'action,
Loin d'agir, vous avez subi la passion.
Mais, au lieu de frapper, tout brûlant de vengeance,
Si vous aviez, le cœur plein d'amour, d'indulgence,
A ce frère, peut-être un moment égaré,
Tendu la même main qui l'a déshonoré,
Alors on pourrait voir, dans cet effort sublime,
De l'acte libre en vous la marque légitime ;
Alors on pourrait dire : « Il est libre, il est fort ;
D'une volonté libre ici l'action sort. »
Loin que ce soit un acte en vous qu'elle punisse,
C'est donc pour n'avoir pas agi, que la justice
Vous inflige, à défaut d'autre expiation,
La peine du remords, fils de la passion.
A la gloire du Dieu qui forma sa nature,
L'homme ne trouve rien, dans cette architecture

Où l'on voit rassemblés les multiples ressorts
Dont peuvent disposer son esprit ou son corps,
L'homme ne trouve rien qui l'adapte et l'incline
Au mal, comme à sa fin. Tout en lui le destine
A ne pouvoir agir que selon la raison.
Si vous étudiez la destination
De ce double élément dont l'homme se compose,
Si vous l'étudiez comme être et comme cause,
Induisant ce qu'il doit de ce qu'il est et peut,
Le pouvoir effectif qu'il a reçu de Dieu
Ne l'adapte qu'au bien. Ce n'est qu'en apparence
Que l'homme fait le mal, qui du bien est l'absence.
Le mal n'est rien en soi : c'est la privation
Du bien ; car dans le mal où la libre action ?
Du mal le Créateur ne l'a pas fait capable ;
C'est en ne faisant pas le bien qu'il est coupable,
Non en faisant le mal. L'homme est fait pour vouloir ;
Or seul le bien se veut : ce n'est pas du pouvoir
De faire qu'est sorti le mal sur cette terre ;
C'est de la passion, c'est du non vouloir faire !
Que devient le reproche à Dieu tant répété
Que l'homme de mal faire ait eu la liberté ?
L'anéantissement, l'extinction entière
De tout vouloir humain, dès que hors de la sphère
Du bien l'homme se laisse égarer tristement,
L'inefficacité qui vient, dès ce moment,
Frapper comme de mort son active puissance,
Font voir que de son Dieu la sagesse est immense,
Puisqu'il n'a pas permis, à parler proprement,
Qu'il pût faire le mal, mais le bien seulement ;

Puisqu'on ne voit la force et la puissance active,
Le pouvoir efficace et la volouté vive,
Enfin la faculté de la libre action,
Que dans un moi voulant contre la passion!
Eh quoi! j'aurais donné, pour but, pour fin dernière,
A l'homme le bonheur, comme à l'œil la lumière;
J'aurais fait qu'à ce but le bien seul pût mener,
Et ma main pour le mal l'aurait pu façonner?
Non; de la liberté pour qu'il connût la joie,
Il est vrai, devant lui s'ouvre la double voie
Et du bien et du mal; mais au bien seul répond
Tout l'orgauisme humain dans mon dessein profond.
Rien, pas un muscle, un nerf, pas une molécule,
Pas un atome enfin, dans le sang qui circule,
Dans le cerveau qui pense, ou dans le cœur qui sent,
Rien qui du bien ne soit l'organe obéissant;
Rien, dès lors, qui ne serve à l'action humaine,
Dans le sens de la fin, actuelle ou prochaine....
Lorsque le mal a lieu, le malheur, comme effet,
Suit, au lieu du bonheur, le bien qu'on n'a pas fait;
Mais il n'est pas un fruit de la volonté même,
Ni de ces facultés dont ma bonté suprême
A l'homme a fait le don, pour qu'en sa liberté
Il en fît l'instrument de sa félicité.
Leur pouvoir productif cesse où le mal commence,
Et je n'ai pas permis que l'humaine puissance
Pût donner, comme au bien, fils de la volonté,
Au mal l'être réel et la fécondité.
Aux limites du bien votre puissance expire :
Voyez, à l'horizon, dans ce noble navire

Fait pour vaincre l'orage en évitant l'écueil,
L'intelligent pilote à la barre : son œil,
Son bras, ses facultés, tout, — soit que la tempête
Rugisse autour de lui ; soit que la mer quiète
Lui présente un front pur, sous un ciel souriant, —
Tout en lui constamment agit : à l'orient,
Au nord, au sud, à l'ouest son regard se dirige ;
Il gouverne à tout point où le devoir l'oblige ;
Et, s'il arrive au port après mille combats,
C'est sa seule action qui l'a conduit là-bas ;
Mais lorsque, par sa faute, au milieu d'un orage
Qu'il eût pu surmonter, sa barque a fait naufrage,
Est-ce par l'action du pilote, en effet,
Ou n'est-ce pas plutôt, dites-moi, par le fait
De l'action sur lui d'une cause étrangère,
Lui n'ayant pas agi, quand il devait le faire ?
Le sommeil ayant clos ses yeux appesantis,
Lui-même et son vaisseau sont dans l'onde engloutis !
C'était à lui d'agir, de tenir sa paupière
Ouverte, et d'éviter l'effort du vent contraire ;
Et s'il ne l'a pas fait, c'est de la passion
Qu'est résulté le mal, et non de l'action.
Non, je ne devais pas, moi, l'auteur responsable
De sa création, faire l'homme capable
De donner l'être au mal, comme il le donne au bien ;
L'homme alors aurait pu, dénouant le lien
Qui l'attache à jamais à ma main paternelle,
Communiquer au mal une vie immortelle ;
Car dans ce que fait l'homme il entre du réel,
Et son œuvre le suit au royaume éternel !

Là qui de son devoir a rempli la mesure
Ne manquera de rien ; mais si ma créature
A laissé subsister dans son œuvre ici-bas
Quelque manque ou défaut, qu'elle n'attende pas
Là-haut de quoi combler le vide irréparable :
Mieux lui vaudrait bâtir son espoir sur le sable ;
Car l'absence du bien, c'est l'abîme béant,
C'est une inanité, c'est le rien, le néant !
L'homme a cru pouvoir dire, en sa triste démence,
Qu'auteur du mal, j'avais montré mon impuissance
A mériter aux yeux de la droite raison
Un vrai culte d'amour et d'admiration.
Hélas ! que n'a pas dit l'homme, pour se soustraire
A l'obligation du bien qu'il devait faire !
Que de prétextes vains n'a-t-il pas inventés !
Où ses élans d'orgueil ne sont-ils pas montés ?
Dans le premier péché l'homme a vu la faiblesse
De son divin auteur, et non pas sa sagesse :
Eh bien ! ce n'est pas moi, vraiment, je vous le dis,
Qui fis succomber l'homme au sein du paradis ;
Car, alors que se fit la faute primitive,
Loin qu'il ait dû sa chute à sa puissance active,
Loin qu'il ait succombé par cette faculté
Dont pour lui faire honneur ma main l'avait doté,
C'est pour n'en avoir pas fait usage, au contraire,
Que le mal aussitôt apparut sur la terre.

De distinguer le bien du mal l'expérience
Vous offre le moyen. Dans telle circonstance,

Après avoir agi d'une ou d'autre façon,
Vous avez librement ou servi la raison,
Ou lâchement suivi la passion contraire;
Alors le souvenir vous fournit la lumière,
Il vous montre le bien ici, le mal là-bas,
Et dans le droit chemin il éclaire vos pas.
Ici, vous avez eu la juste récompense
Qui toujours suit le bien : dans votre conscience
Il ne vous est resté nul remords, nul regret;
Là, vous vous souvenez d'un malaise secret,
D'un poids qui fit peser votre âme vers la terre,
Comme un lourd chariot enfoncé dans l'ornière;
En un mot la vertu vous laissa le plaisir,
Et le vice, au contraire, un morne repentir.
Or, regardez-y bien : vous verrez la souffrance,
Ici, comme l'auteur de votre délivrance;
Tandis que le plaisir que vous aviez cherché
Fut cause du bonheur qui vous fut retranché.

Quelqu'un croira pouvoir ici répondre à l'aise :
« Si le criterium de l'action mauvaise,
C'est qu'elle est le chemin qui conduit au malheur;
Si telle autre action, qui donne le bonheur,
Par cela seul est bonne, on doit éviter l'une
Pour éloigner de soi la mauvaise fortune;
On doit accomplir l'autre afin de recueillir
Ce qu'elle peut donner de joie et de plaisir.
Or, l'effet évident d'un semblable système,
C'est que c'est l'intérêt que Dieu prêche lui-même. »

Certes il est permis de saisir les rapports
Qui de mon plan total unissent les ressorts;
Certes il est permis à l'humaine pensée,
Sans que la loi morale en puisse être offensée,
De voir que le bonheur du devoir est l'effet;
Mais il ne s'ensuit pas, de ce qu'on aurait fait
Son devoir, en voyant qu'au bonheur il vous mène,
Qu'on ait alors agi sans s'imposer la peine,
Car ce n'est qu'en souffrant que se fait le devoir.
Le bonheur idéal, l'homme peut le prévoir,
Même le désirer. — Il faut bien nous entendre :
Ce bonheur idéal, je ne dois pas attendre
Que vous y renonciez ; vous ne le devez pas;
Ce n'est pas ce qui peut embarrasser vos pas.
Le penchant qu'il faut vaincre, et qu'intérêt l'on nomme,
C'est cette passion qui, tel acte par l'homme
Devant être accompli dans le moment présent,
Se dresse contre lui pour le rendre impuissant;
C'est la sensation de plaisir ou de peine
Que rencontre l'effort de la personne humaine,
Soit que, pour apaiser un tumulte des sens,
On doive se soustraire à des yeux caressants;
Soit que, pour protéger ou venger la patrie,
Il faille abandonner une épouse chérie;
Ou qu'on doive de faim se sentir dévoré,
Pour conserver intact quelque dépôt sacré.
Voilà cet intérêt présent, appréciable,
Soumis au libre moi, contingent, mesurable,
Et, selon les effets qu'il produit sur le moi,
Pouvant être écarté par amour de la loi.

C'est cet intérêt-là que mon système oblige
A vaincre, à repousser; la loi du bien l'exige.
L'intérêt n'est donc pas ce que prêche la loi.
Il est vrai, le bonheur vient après que le moi
A librement agi; mais on n'en peut conclure
Que l'action en soit moins morale et moins pure.
En agissant le moi s'est désintéressé :
Entre le bien à faire et l'agent est placé
L'intérêt, qu'à chasser toute action consiste :
Lors donc qu'à l'intérêt le moi libre résiste
Et l'a chassé, le bien dès lors est accompli.
Si le bonheur succède à ce devoir rempli,
Ce n'est pas que le moi moral et volontaire
Dans l'effort l'ait voulu; le moi, tout au contraire,
Contre la passion a voulu cet effort.
Le bonheur est la fin de l'être seul; il sort
Du bien, qui ne tient plus le moi dans la souffrance,
Et dont il peut goûter alors la conséquence,
Puisqu'il a renversé l'obstacle, l'intérêt,
Qui, s'il ne l'eût vaincu, de lui triompherait!
Ainsi l'horticulteur, qui voit la fleur éclore
Sur un sol que sa main patiente élabore,
Ne jouit de la fleur qu'après que son vouloir
A voulu féconder son stérile terroir;
Vouloir, alors, pour lui, n'était pas d'espérance
Se bercer seulement; c'était, dans la souffrance,
Dans la privation d'un repos passager,
Sous le joug du travail docile se ranger;
L'arbre une fois produit, si la fleur vient, quel crime
D'en respirer alors le parfum légitime?

L'acte une fois voulu, le devoir est rempli ;
Le bonheur doit venir de l'effort accompli,
Et même, en pareil cas, le succès vous honore :
Mais un acte futur, qui n'est pas fait encore,
Ce n'est pas d'en jouir qu'il s'agit. L'important,
C'est qu'il ait été fait, lorsque viendra l'instant
D'en recueillir le fruit, de la seule manière
Dont pour jouir alors le moi l'avait dû faire.
Y vouloir le bonheur serait oiseux : il faut
Qu'à l'obligation ne faisant pas défaut
La personne soit libre et l'effort volontaire :
Or la pente au bonheur est un fait nécessaire.
— Eh ! de ce que la loi de mon plan éternel
Universellement s'applique sous le ciel ;
De ce que, chaque fois que l'ordre dans ce monde
S'établit quelque part, là toujours surabonde
Cette félicité que tout être a pour fin ;
De ce que l'homme, après avoir voulu le bien,
En voit pour lui sortir l'honorable salaire,
Suit-il que le motif de l'effort volontaire,
Que vient lui demander un devoir à remplir,
Doive être l'intérêt, le penchant à jouir ?
Non ; puisque le bonheur est une récompense,
Il faut l'avoir gagnée ; il faut qu'une souffrance
Ait précédé l'instant où devra s'accomplir
Le résultat heureux qu'on en va recueillir ;
Non ; puisque par mes soins, dès que la force active
N'a voulu que le bien, le bonheur vous arrive,
Votre rôle n'est pas de vouloir le bonheur,
Mais de vouloir le bien, en souffrant la douleur ;

Non, encore une fois ; puisqu'à l'expérience
Vous voyez que le moi, s'il veut la jouissance,
N'obtient que le malheur, en renversant sa loi,
Agissant à ma place et perdant son emploi !
Ah ! demandez aux saints, demandez à ces femmes
Que l'humble charité consume de ses flammes,
Demandez au bon peuple, aux bons rois, aux héros,
A tous les hommes bons qui, hardis matelots,
Luttent contre l'effort des tempêtes humaines,
Demandez-leur d'où vient, dans leurs âmes sereines,
Tant de calme puissant, de force et de douceur ?
Le grand homme dira, comme dira la sœur,
Comme dira ce peuple, en sa grandeur sublime,
Quand il s'est préservé de l'erreur ou du crime,
Quand, par exemple, aux jours des révolutions,
Il a su comprimer en soi ses passions ;
Tous diront : « Le devoir rempli, la patience,
Le labeur généreux, voilà notre puissance !
Voilà ce qui nous met, au cœur et sur le front,
Cette mansuétude et ce calme profond.
Nous avons opposé, quand venait chaque épreuve,
Aux flots désordonnés de la mer ou du fleuve,
Le courageux effort qui ne veut que le bien ;
Nous opposons encor, quand l'épreuve revient,
Aux viles passions, à la pente brutale,
Notre amour contracté pour la beauté morale ;
Nous ne calculons pas combien une vertu
Va nous coûter d'argent ; mais ayant combattu,
Mais ayant du creuset de la douleur humaine
Extrait, comme un or pur, une volonté saine,

Nous acceptons, joyeux, l'épreuve, chaque jour,
Et toute notre paix nous vient de notre amour ! »
Voilà ce que diront, au troupeau d'Épicure,
A l'intérêt menteur, à cette école impure
Que l'on veut aujourd'hui parmi vous restaurer,
Comme le seul flambeau qui vous doive éclairer;
A ce système faux, dont tout le catéchisme
Se réduit aux leçons du prudent égoïsme ;
Voilà ce que diront, dans leur simplicité,
Ceux qui sont le plus près de la félicité,
Ceux qu'en effet, on voit plus jouir, sur la terre,
Par leurs humbles vertus ou leur doux caractère,
Que tous les sectateurs du chemin si vanté
Où le vouloir pour fin choisit la volupté !
— Quel œil avec amour n'admire et ne contemple
Du peuple de Paris le magnanime exemple,
Quand, soudain, à la voix du poëte-orateur,
Au devoir d'être calme il soumet sa fureur ?
Quand, aux accents divins du noble Lamartine,
Il abaisse un drapeau de sang et de ruine,
Pour relever aux yeux du monde épouvanté
Le drapeau de sa gloire et de sa liberté ?

Mais on voudrait avoir le paradis sur terre.
La vertu, sans cela, semble un bien éphémère ;
C'est quand on ne l'a pas que l'on en juge ainsi :
Je viens vous dire, moi, que chacun peut, ici,
Dans la sphère terrestre où l'ennui le dévore,
Du matin jusqu'au soir et du soir à l'aurore, —

Parce qu'il ne sait pas de véritable amour
Embellir ses instants, — dans ce triste séjour,
Chacun peut, s'il connaît la loi, si son cœur l'aime,
Trouver un paradis dans le fond de lui-même.
La vertu, beau lis blanc, de son parfum divin
En embaumant son âme, en peut faire un Eden !
L'harmonieux courant de sa volonté pure
Peut lui représenter l'harmonieux murmure
Du beau fleuve azuré de l'Eden primitif;
La notion du bien, dans son esprit pensif,
Pourra lui retracer l'arbre au divin feuillage,
Qui donnait à la fois l'aliment et l'ombrage;
La notion du mal, l'arbre au fruit défendu,
Pour l'éprouver toujours près de lui suspendu;
Et le doux sentiment que, dans sa conscience,
En Dieu lui donnera sa noble confiance,
Empêchera son cœur de redouter la mort,
Qu'il envisagera comme son dernier port!
Et sa raison sera la tranquille lumière
Qui viendra réjouir, au réveil, sa paupière;
Et d'Eve à ses côtés le beau visage aimant,
L'attirant sur son cœur, ainsi qu'un doux aimant,
Sur l'autel du devoir, par un doux sacrifice,
Ils confondront leur sang dans un même calice!
Et la famille, un jour, qu'il saura gouverner,
De respect et d'honneur viendra le couronner!
Oh ! que ses yeux alors verront avec tendresse
Du frère et de la sœur l'innocente caresse!
Oh! qu'il contemplera, plein d'admiration,
De ses enfants grandis la noble ambition,

L'ambition d'aider au bonheur de leur race,
De laisser en tous lieux le bienfait sur leur trace,
Et d'étendre partout dans la société
L'amour sacré du bien, qu'ils auront hérité !
Oh ! prendre, jeune encor, dans sa main paternelle,
Un fils tout imprégné de grâce maternelle;
L'endurcir au grand air, lui verser son savoir;
Le placer, droit et ferme, au sentier du devoir;
Revivre dans sa vie et sur ses pas reprendre
Le chemin qu'on a fait ! soi-même mieux comprendre,
Par les traits lumineux qui jailliront de lui,
La notion du bien ! lui prêter son appui,
Pour connaître le monde, et former son courage
A braver des méchants la sottise ou la rage,
A descendre surtout dans le fond de son cœur,
Pour y voir clair, lutter et demeurer vainqueur !
N'est-ce donc pas assez de triomphe et de joie
Pour l'homme qui du bien parcourt la noble voie,
Et n'ai-je pas raison de dire qu'en son sein
Tout homme vertueux peut retrouver l'Eden ?

Le bonheur d'ici-bas, c'est cette paix de l'âme
Qui de l'espoir au cœur laisse le vrai dictame,
Quand l'homme, se posant plus haut que la douleur,
A fait régner en soi l'ordre régulateur.
C'est de l'ordre tout seul que ce bonheur peut naître :
L'ordre, c'est le rapport qui s'établit, pour l'être,
Par la règle obéie, ou la fuite du mal,
Entre l'action libre et le destin final.

Si dans tous les objets de la belle nature
Vous voyez éclater une beauté si pure,
Cette beauté chez elle est le divin rayon,
L'éclat révélateur de cet ordre profond,
Qu'on découvre en la fleur ainsi que dans l'étoile,
Quand, pour voir le mystère, on écarte la toile.
C'est la splendeur du vrai qu'on voit dans la beauté;
Mais c'est l'ordre qui fait pour vous la vérité;
Car le vrai, qu'est-ce donc, sinon cette lumière
Qui de l'ordre observé tombe dans la paupière?
L'astre ainsi que la fleur sont dans l'ordre toujours;
L'homme, au contraire, est libre et peut donner ses jours,
Soit au maintien chez lui de cet ordre suprême,
Soit au défaut d'accord qu'il trouve dans lui-même.
Il dépend néanmoins de son libre pouvoir
D'établir le rapport; — c'est là tout le devoir!
L'ordre produit partout la force et l'harmonie :
C'est le trait qui domine en ce puissant génie,
Ce saint Thomas d'Aquin, cet esprit lumineux,
Qui dévoila pour vous tant de secrets des cieux!
C'est le trait qui domine en cette vaste histoire
Où d'un Napoléon les fautes et la gloire
Apparaissent au jour, sous la plume d'airain
Que manie et dirige un savant écrivain;
C'est le trait distinctif de ces charmantes choses
Que dit Victor Hugo, lorsque les fleurs mi-closes,
Ou l'insecte amoureux, ou le flot diapré
Qui court chercher au loin le beau fleuve azuré,
Dans sa pensée ont mis leur forme et leur murmure,
Pour qu'il nous les redît avec nombre et mesure,

Et pour que les objets, sous son souffle animés,
Dans l'esprit du lecteur restassent imprimés.
Du divin Fénelon c'est la clarté sereine,
Quand il fait admirer la cause souveraine,
Reposant dans sa force et dans sa liberté
Et dans tout l'univers répandant sa bonté !
C'est le trait qui domine en ce logis modeste,
Tout rempli de fraîcheur et de calme céleste,
Que l'épouse, attentive aux besoins de l'époux,
Fait si propre et si pur, pour qu'il lui soit plus doux !
C'est le trait qui domine en ce riche domaine
Où le seigneur du lieu comme un roi se promène,
Ensemençant le sol dans la bonne saison,
Sachant l'heure où le vent s'élève à l'horizon
Et gèlerait l'agneau qui nourrit la famille ;
Amassant le bois mort dont le foyer pétille ;
Dirigeant, en été, du sommet des coteaux,
Vers le riz paresseux le méandre des eaux ;
Faisant servir un temps à celui qui va suivre ;
Conservant, à l'abri de l'insecte ou du givre,
Les germes précieux qui devront, l'an prochain,
L'approvisionner et de fruit et de grain ;
Dans un coin du grenier déposant, pour cette heure
Où viendra le bénir quelque indigent qui pleure,
Cette part de ses dons qu'il leur garde toujours,
Afin que le bienfait ennoblisse ses jours !
Enfin ordonnant tout et, par sa prévoyance,
S'assurant le repos dont il a la science,
Le repos qu'il souhaite et qui vient, tôt ou tard,
De l'ordre intelligent qui préside à son art !

Est-ce que le bonheur, fruit d'une paix si douce,
Il faut que le vouloir, direz-vous, le repousse?
Non, par vous ce repos doit n'être ni voulu
Ni non voulu; l'objet du précepte absolu,
Qui vous fait un devoir de vouloir la souffrance,
Ne vous interdit pas le désir, l'espérance.
Il vous faut ici faire une distinction
Entre le propre objet de la volition
Et l'objet du désir; l'un de l'autre diffère :
Car désir n'est pas vouloir : l'unique affaire
Du moi libre et moral, c'est, au moment d'agir,
D'accepter la douleur, de vouloir la souffrir;
Tandis que le désir est exempt, au contraire,
Du rôle courageux du pouvoir volontaire :
Involontairement il peut naître dans vous;
C'est ce qu'offre un objet d'agréable et de doux
Qui vient solliciter le désir dans vos âmes,
Et de la passion même allumer les flammes.
Or l'objet en lui-même est souvent innocent;
Vous pouvez désirer la paix, sans que, pourtant,
Abandonnant le but où l'homme peut, sans cesse,
Intrépide, marcher, fort, même en sa faiblesse,
Il faille négliger l'emploi du seul moyen
D'assurer cette paix, la pratique du bien!
Si l'Homme-Dieu pour vous a fait de l'espérance
Une vertu, ce mot ici dit la souffrance
Soutenue en vos cœurs par le désir, l'espoir
De mériter le ciel, à force de vouloir,

A force de vouloir, non l'objet qu'on désire,
Mais l'objet du vouloir, la douleur, le martyre !
Interrogez le pauvre, humble, honnête et pieux,
Qui porte au bien son cœur, qui porte en haut ses yeux ;
Interrogez celui qui dans le ciel espère :
« Ma vertu, dira-t-il, c'est l'espoir en mon Père,
Mais rien du simple espoir ne pourrait résulter,
Si ne venait l'effort, qui seul fait mériter
L'objet de nos désirs, objet que, dès ce monde,
Dieu nous donne parfois, dans sa bonté profonde,
Mais auquel on n'a droit qu'à la condition
De l'avoir mérité par la bonne action.
Ce qui fait que j'espère en la bonté divine,
Ce qui fait que vers Dieu mon âme — qui devine
Par le calme d'ici le bonheur de là-haut,
Et qui sait qu'à sa loi Dieu ne fait pas défaut —
Monte par le désir, c'est cette confiance
Que j'ai dans sa justice et dans sa providence,
Qu'après avoir rempli ma tâche avec amour,
Dans le ciel à ma mort, ici-bas, chaque jour,
Il répandra sur moi cette douce lumière
Dont un rayon déjà console ma misère,
Et qui descend du ciel d'avance, pour calmer
Mon front qui sous le joug a su s'accoutumer. »

Non, le simple désir d'un objet qu'on souhaite
N'implique pas l'effort de la vertu parfaite ;
L'homme n'a pas besoin qu'on lui fasse vouloir
Ou désirer la paix. Il n'a pas pour devoir,

Non plus, de dépouiller un penchant qui, lui-même,
D'accord avec la loi qui vers la fin suprême
Fait tendre constamment son être naturel,
Ne peut pas entraver son pouvoir personnel....
Laissez donc vers la paix aller votre espérance
Et ne vous occupez que d'avoir patience;
Car vers la douce paix où va votre désir
Vous n'avez qu'un chemin, c'est de savoir souffrir.
Mais l'effet est pour vous si voisin de la cause!
Combattre et mériter sont une même chose;
Un bien petit moment sépare dans le cœur
Le moment du vouloir du moment du bonheur;
Ce moment, il suffit pour gagner la couronne,
Pour gagner cette paix qu'un noble effort vous donne;
Ce moment, il suffit pour arriver au fond
D'un fruit d'abord amer, mais dont le sein fécond,
Pour vous récompenser, sous l'écorce recèle
Le goût délicieux d'une vie immortelle,
D'une immortalité qui commence ici-bas
Pour se continuer au delà du trépas!

Le désir cependant peut être illégitime:
Il peut vous inspirer la bassesse et le crime;
Le désir, dans ce cas, devient la passion,
Et si vous le suiviez, dans la sensation
Vous ne trouveriez pas de quoi vous satisfaire;
Le trouble, non la paix, serait votre salaire:
A l'homme le désir n'est bon que si le bien
Est de le contenter la route et le moyen;

Car le désir n'est pas, comme votre tendance
Vers la dernière fin, hors de votre puissance ;
Il tombe sous le coup de votre liberté ;
Quand l'objet en est bon, dès lors la volonté
S'en peut faire un levier, un instrument utile
Et se l'associer comme un puissant mobile.
A l'amour vrai, dès lors, il se peut comparer
Et l'homme qui le suit ne saurait s'égarer.

La paix, voilà le but qui devant vous se pose !
Tournez-vous donc entiers vers une seule chose,
Vers le moyen d'atteindre à ce repos si doux
De la terre ou du ciel, que vous attendez tous.
Lorsque le Christ voulut décrire, sans ambage,
Le don qu'à ses amis il laissait en partage,
Il leur dit simplement : « Je vous laisse ma paix ! »
Il savait ce que l'homme, en ses rêves mauvais,
Aurait pu concevoir comme étant la substance
De ce mot, le bonheur !... C'est une erreur immense
Que de croire un instant que la félicité
Soit ailleurs qu'en l'état de votre volonté.
C'est de là que me vient mon bonheur à moi-même ;
Je le dois tout entier à ma bonté suprême.
Le bonheur ne peut pas provenir du dehors,
Du monde extérieur, mais des secrets ressorts
Que le sage en son cœur, avec force et mesure,
A su faire mouvoir, comme, dans la nature,
On voit, par le travail qui s'est fait dans son sein,
Mûrir pour l'embaumer les fruits dont il est plein !

Jésus, à ses amis laissant sa quiétude,
Leur laissa le fruit mûr de leur constante étude
A marcher sur sa trace, à faire, comme lui,
Pour le soulagement des misères d'autrui,
De leur intérêt propre un noble sacrifice;
A pratiquer l'amour, la pitié, la justice,
Et dans leurs faibles cœurs à garder constamment
La force qui coulait de son enseignement,
A mettre leur vouloir toujours en harmonie
Avec l'ordre voulu dans la sphère bénie,
A faire croître, enfin, leur bonne volonté,
Sous le rayon divin qu'émet la vérité.
De ces amis du Christ suivez l'utile exemple :
Votre œil avec respect dans l'histoire contemple
Des hommes qui, marqués du signe des élus,
Ont, s'attachant au bien, fermes et résolus,
Élaboré dans soi leur volonté constante,
Au point que, même ici, leur âme était contente,
Au point que, pour leur cœur, vouloir c'était jouir ;
C'était, comme le lis, qu'on voit s'épanouir
Dans l'air dont son haleine autour de lui l'embaume,
Soi-même s'enivrer avec son propre arome !

O vouloir ! ô puissance ! ô vir ! ô guerrier fort,
Qui peux tout ici-bas, qui peux vaincre la mort ;
Qui de toi-même nais, comme un Dieu ; dont l'essence
Est d'avoir dans ton sein ta vie et ta substance,

Et dont je ne demande et n'attends, chaque jour,
Que de te voir donner, dans un acte d'amour,
Dans un effort auquel j'ai promis la victoire, [croire
La preuve, au moins, qu'à l'heure où ma bonté put
Que tu saurais gagner ton immortalité,
Je n'ai pas dans un rêve égaré ma bonté !
O liberté de l'homme, ô force intelligente,
La route est devant toi, duplexe et divergente,
Mais ton pouvoir est un, mais avec ta raison
Tu vois poindre là-bas le but, à l'horizon.
Pourquoi ne pas agir? Pourquoi ne pas me rendre
Le culte que d'un fils un père a droit d'attendre?
Pourquoi le dissiper, loin du toit paternel,
L'héritage si beau du trésor éternel?
Pourquoi t'aller nourrir de l'aliment immonde
Au pourceau destiné? Seul, dans ce vaste monde
Peuplé d'être divers qui gravitent vers moi,
Qui me cherchent d'instinct, quoique ignorant leur loi ;
Seul entre tous doué de libre intelligence,
Vas-tu donc lâchement abdiquer ta puissance?
Vas-tu donc me forcer de délivrer mon sein
De cet amour pour toi, dont il est encor plein ?
Hélas ! même pour moi l'amour sans espérance —
C'est la loi de l'amour — serait une souffrance,
Et, ma perfection repoussant la douleur,
Je serais obligé de bannir de mon cœur
Jusqu'à ton souvenir, et, dans le sombre abîme
Où tombe de son poids l'homme chargé de crime,
N'ayant plus mon amour pour soutenir tes pas,
Tu roulerais, mon fils, en bas, toujours plus bas,

Durant l'âge éternel et de l'âme et du monde,
Sans jamais t'arrêter dans ta chute profonde !
Mais si, pendant pour toi qu'il en est temps encor,
Ton âme vers le bien prenait un libre essor,
Alors, montant toujours, le front ceint d'auréole,
Les degrés infinis du divin Capitole,
Sans atteindre pourtant à ma divinité,
Tu gagnerais un jour cette immortalité,
Qui, dans l'ordre créé, dépasse en jouissance
Les élans les plus hauts de l'humaine espérance,
Et, dans l'ordre éternel, sert de beau supplément
A mon ciel, dont elle est la gloire et l'ornement ?

Représentez-vous bien, non au sein du nuage
Dont vos abstractions en revêtent l'image ;
Non vague, non confus, mais net, mais arrêté
Dans la saine raison d'où vous vient la clarté, —
Représentez-vous bien de votre apothéose
Le moment solennel ! oh ! de miel et de rose
Je ne vous parle pas ! Les yeux ne voient jamais
Rien qui soit comparable à ce que je promets ;
Nulle oreille de chair n'a pu jamais entendre
Le céleste concert que vous pouvez attendre
De cet accord parfait de votre volonté
Avec l'ordre éternel, qu'elle aura respecté !...
Ce n'est pas un concert fait pour lancer une âme
Dans de beaux songes d'or, sur des ailes de flamme ;
Non, rien d'extérieur à l'homme ne viendra
Causer le sentiment dont il s'enivrera :

Il trouvera sa paix, son bonheur en lui-même.
Ici-bas, quand le cœur s'attache à ce qu'il aime,
C'est court, c'est pour l'instant ; c'est une émotion,
D'un flot léger qui fuit c'est l'ébullition ;
Parce qu'alors le cœur du temps et de l'espace
Retranche d'un devoir la durée et la place,
Parce qu'alors le moi, du vrai bien séparé,
Du libre amour encor ne peut être enivré,
Et que la fin, d'ailleurs, n'est point réalisée,
Dans la sensation aussitôt épuisée.
Mais une fois au ciel et dans l'éternité,
Toute obligation cesse ; la liberté
Dépouille du devoir et la charge et l'entrave ;
Sa tâche est accomplie ; en volontaire esclave,
Elle a fait ici-bas tout le bien qu'elle a pu,
Et le repos qui suit n'est plus interrompu,
Par l'obligation de s'acquitter encore.
L'heure ne s'enfuit pas dans l'éternelle aurore :
Et, toujours s'entr'ouvrant sous le regard des cieux,
L'âme y trouve en soi-même un goût délicieux !
Elle trouve en soi-même, en leur belle harmonie,
Au bonheur, son effet, la vertu réunie ;
Et du rapport constant du bonheur et du bien
Résulte ainsi l'accord du but et du moyen.

Mais pour l'homme, jouir, dans l'immortelle sphère,
Ce n'est pas s'enivrer d'un amour solitaire ;
Comme d'un pur amour son bonheur est le fruit,
Dès qu'en l'éternité son âme s'introduit,

En s'aimant dans soi-même, il aime avec tendresse
Tous ses frères du ciel, ses frères, dont l'ivresse
Consiste à reconnaître en lui-même, à leur tour,
Un titre qui lui vaut sa gloire et leur amour.
Oh! se sentir une âme exempte de souillure!
Oh! se savoir aimé d'une affection pure,
Et soi-même s'aimer dans l'homme; y retrouver
Le tendre souvenir qu'on a su conserver
Du bien qu'il vous a fait, et du bien que soi-même
On a su déverser sur ce cœur qui vous aime!
Est-il rien de plus doux que ce bonheur du ciel?
La terre et ses trésors, et ses torrents de miel,
Vaudraient-ils un regard de la personne humaine,
S'ils devaient la priver de cette paix sereine;
Et verrez-vous encor, dans ce triste univers,
Dans l'argent, le savoir, dans tous ces dons divers
Que vous font ici-bas la puissance ou la gloire,
Autre chose, à présent..... qu'un moyen de victoire,
Autre chose, à présent, qu'un levier, un ressort
Dont il faut se servir pour arriver au port;
Que l'homme doit mouvoir, ainsi que le navire
Qui transporte son âme au but qu'elle désire.....
Plein de troubles parfois, sur ses flancs entr'ouverts,
Recevant les assauts de la foudre et des mers;
Parfois aussi voguant au port à pleines voiles,
Sous le sourire ami de bénignes étoiles,
Et tantôt sur un golfe au flot limpide et pur,
Reposant dans son calme, ou bercé dans l'azur;
Mais ne pouvant jeter au sein d'aucunes ondes
Son ancre pour toujours; car les vagues profondes

N'offrent point dans ces mers de fond où s'affermir,
Et le marin d'ailleurs ne doit pas s'endormir !

Ainsi, je ne viens pas, comme fait une Ecole
D'inutiles pleureurs, qui du monde s'isole,
Vous dire que l'argent, le pouvoir, les honneurs,
Vous devez les bannir à jamais de vos cœurs ;
Non ! pour vous, c'est le champ du combat, c'est l'arène
Où doit agir, lutter votre volonté reine ;
C'est le lieu destiné pour que votre action
De s'appliquer au bien trouve l'occasion.
Plus le mal social vous paraît incurable,
Plus le monde vous est et rude, et détestable,
Plus vous êtes tenus, en combattant pour lui,
De lui donner du bien et l'exemple et l'appui,
Et plus vous acquérez de titres par vous-même
A votre acquittement, quand vient l'heure suprême !
L'or, le pouvoir, partout donnent l'autorité :
Les posséder n'est pas ce que la volonté
Doit craindre ; mais plutôt d'en détourner l'usage
A quelque ignoble fin, que repousse le sage.
De votre or servez-vous pour devenir plus fort,
Et de votre pouvoir pour amasser de l'or ;
Mais à faire le bien tournez votre opulence,
Et que seul le méchant craigne votre puissance !
Mieux est rempli le coffre et plus grand le pouvoir,
Plus pèse justement la charge du devoir !

O vous, qui possédez le pouvoir, la richesse,
Secourez l'impuissant, le pauvre, en leur détresse;
Mêlez-vous, mêlez-vous à la société
Pour y semer partout vos trésors de bonté.
Si votre cœur pouvait deviner et comprendre
Ce que de votre amour le pauvre a droit d'attendre,
Oh! bientôt se tairait l'ignorant, dont l'erreur
Dans l'or ne voit toujours qu'un agent corrupteur,
Dans l'éducation que la richesse assure
Qu'un moyen de tromper une âme honnête et pure,
Et dans le rang suprême ou dans les dignités
Qu'un instrument du fort en ses iniquités.
Alors s'apaiserait le cri du prolétaire,
Que tourmente toujours le rêve égalitaire;
Alors ils cesseraient dans l'inégalité
De voir le seul obstacle à la félicité!
Alors vous les verriez exalter la Puissance,
Vous les entendriez bénir dans l'Opulence
Le moyen de hâter, par un progrès réel,
Du grand millénium le moment solennel;
Et, dans le riche aussi reconnaissant un frère,
Tous diraient : « Nous avons au ciel un commun Père;
Gloire à lui dans les temps et dans l'Éternité,
Et paix à ses enfants : bonne est leur volonté ! »
Mais au lieu d'entr'ouvrir les cœurs à l'espérance,
En soulageant ainsi leur cruelle souffrance;
Au lieu de vous gagner l'honorable support
Du pauvre et de l'infirme, au moyen d'un peu d'or;
Au lieu de consacrer à ces fins désirables
Le prix du superflu qui surcharge vos tables,

Vous convertissez l'or en un nouvel engin,
Pour doubler son fardeau, pour doubler son chagrin ;
Au lieu de désarmer, par un amour sincère,
Le pauvre si terrible en ses jours de colère,
Vous aigrissez toujours le levain qui nourrit
Les révolutions dans son débile esprit,
Et son bras fort, un jour, s'abattant sur vos têtes,
Vous brise et vous écrase..... insensés que vous êtes !...

[mains
Mes beaux seigneurs, comment se trouvent dans vos
Cet or et ce pouvoir dont vous êtes si vains?
Aux indignes souvent le hasard les octroie :
Mais le stupide orgueil dont vous êtes la proie
Vous a persuadés que nûl autre en ce monde
N'aurait droit de puiser à la mine féconde
Qu'exploite pour vous seuls tout un peuple soumis;
Vous a persuadés que, de vous seuls amis,
Les cieux veulent vous voir seuls tirer avantage
De tous ces biens, issus pourtant d'un héritage!
Or, pour l'ordre voulu de la société,
Chacun possède un titre à sa propriété
Qui l'en déclare maître et seigneur légitime,
Et renverser cet ordre est souvent un grand crime;
Mais en examinant vos titres de plus près,
Peut-être verrait-on que d'injustes arrêts
Jadis en vos aïeux, gens de trop d'influence,
Les avaient établis?... car la jurisprudence
N'est pas toujours exempte ou de crime ou d'erreurs ;
Que de riches manants, décrétés grands seigneurs,

Que la Fortune eût dû retenir dans la boue,
Aujourd'hui sont juchés au plus haut de sa roue,
Quand d'autres, vraiment rois, sont en bas, aujourd'hui,
Où le faible trouvait autrefois un appui!...
Avez-vous de vos biens consulté l'origine?
Et s'ils sont tout récents, est-ce que la ruine
Ou de votre pays ou d'un concitoyen
Ne les aurait pas fait glisser dans votre main?
Ils ne sont pas à vous, si c'est par l'injustice
Qu'ils vous sont advenus! Serait-ce un sacrifice,
Serait-ce un grand effort de générosité
Que d'en abandonner à la société
Une part, quand le tout lui reviendrait peut-être?
D'ailleurs, si de ses biens quelqu'un se croit le maître,
N'importe le moyen qui l'en a revêtu,
Pourra-t-il en jouir, s'il ne s'est combattu
Dans ces vils sentiments d'orgueil et d'égoïsme
Qui des classes toujours ont fait l'antagonisme?
Pourra-t-il en jouir, s'il a mis ses trésors
Tout entiers dans un coffre, où les suit le remords?
Pourra-t-il en jouir, si la surabondance
Qui découle pour lui du sein de la puissance,
Il n'en sait pas guider, par de secrets conduits,
Les bienfaisantes eaux, vers ces pauvres réduits
Où gémit le vieillard, pâle, sans nourriture,
Où l'enfant est chargé d'ignorance et d'ordure,
Où la mère appuyée à son maigre fuseau
Sous le poids des douleurs penche vers le tombeau?
Comme à faire le bien vous devez sur la terre
Consacrer tous vos jours, toujours quelque misère

Viendra solliciter de vos cœurs un bienfait,
Toujours vous trouverez dans ce monde, en effet,
Quelqu'un dont le besoin de votre amour réclame,
Sinon le pain du corps, du moins celui de l'âme ;
Et sans parler ici de tant de maux divers
Visibles pour vos yeux, combien de pleurs amers
Coulent loin des regards indifférents du monde,
Que vous pourriez sécher, si votre âme profonde,
Par la tendre pitié plongeant au fond des cœurs,
Savait en deviner les secrètes douleurs !
Maux cachés, maux connus, des maux de toute sorte
Des hommes ici-bas sont l'incessante escorte ;
O riches, vous avez aussi votre fardeau :
L'âme de l'homme est triste, hélas ! jusqu'au tombeau !

Mais laissez-moi, surtout, vous dire une souffrance
Que vous semblez trop peu connaître : dès l'enfance,
Loin de vos palais d'or, il est certains esprits
Qui de l'amour du beau se sont si fort épris,
Qu'il leur est impossible — à moins de se soustraire
Par l'abrutissement au rôle que sur terre
Ils se sentent toujours appelés à remplir —
De se préoccuper du soin de s'enrichir !
Et pourtant un peu d'or, un peu de la puissance
Que donne la richesse, un peu de cette aisance
Qu'il faudrait au talent pour sortir à son tour
De son réduit obscur et paraître au grand jour,
Un peu de ce métal qui chez des sots abonde,
Peut-être suffirait pour le montrer au monde

Comme un puissant génie, un penseur, un géant,
Comme un homme d'Etat, qui du gouffre béant
Des révolutions peut, par sa théorie,
Seul peut-être entre tous, arracher sa patrie ;
Comme un vaste voyant qui peut-être en sa main
Tient la clé du repos de tout le genre humain !...
Ou bien comme un artiste à la douce pensée
Qui soulève le poids dont l'âme est oppressée,
Quand il vous communique en ses riants tableaux
Les aspects variés de la terre et des eaux ;
Ou qu'il met sous vos yeux, dans l'insensible pierre,
D'un grand homme ou d'un saint l'esprit plein de lumière;
Ou qu'il chante pour vous, sur un doux luth béni,
Du Christ l'âme divine et l'amour infini ?
Oh ! combien doit peser à ces âmes si belles
La morne pauvreté ! Que d'angoisses mortelles
N'éprouvent-elles pas, quand, mesurant leur vol
Fait pour planer aux cieux, un plomb lourd vers le sol
Les attache et les tient tristement enchaînés !
Peut-être direz-vous : « Ces âmes destinées
A s'améliorer au creuset des douleurs,
Si nous allions tarir la source de leurs pleurs,
Elles feraient défaut à leur mission sainte ! »
O prétexte menteur ! laissez là cette crainte,
Et ne vous occupez que de votre devoir !
Elles auraient toujours à combattre, à vouloir ;
Elles auraient, après que votre bienfaisance
Leur aurait accordé quelque noble assistance,
Elles auraient encore à nourrir dans leurs cœurs
Un sentiment d'amour envers leurs bienfaiteurs ;

Elles auraient encore, sur la nouvelle scène
Où vous les placeriez, à supporter la haine,
L'envie et les brocards des sots et des pervers ;
L'épreuve leur viendrait de mille points divers.
En raison du secours qu'aurait eu leur courage,
Elles devraient toujours s'élever davantage
Et, perfectionnant tous leurs dons merveilleux,
Faire encor le bien, en aspirant au mieux !
Mais vous, vous auriez fait, dans cette heure sublime
D'une inspiration heureuse et magnanime,
Vous auriez fait sortir de dessous le boisseau
Le rayon fécondant de leur divin flambeau ;
Vous les auriez aidés à verser sur la terre,
De plus haut, leurs torrents d'amour et de lumière ;
Et l'accomplissement de ce noble devoir
Vous donnerait encore plus d'or et de pouvoir :
L'Histoire vous le dit, le secours d'Isabelle
Qui valut à Colomb une gloire immortelle
Valut à cette reine et plus d'autorité
Et de plus grands trésors pour prix de sa bonté !...
Une aide ! il faut une aide au talent, au génie !
Le poëte peut-il inonder d'harmonie
Les oreilles du monde et s'en faire écouter,
Lui dont le noble cœur a tant à redouter
Pour ses fils indigents le coût de son volume ?
Il passera plutôt ses jours dans l'amertume,
Jusqu'à ce qu'il s'éteigne, oublié dans sa nuit,
Sans renom, délaissé du riche, qui le fuit !
Le savant pourra-t-il s'occuper par lui-même
De répandre à son tour son livre ou son système,

Quand déjà du crayon que dirige sa main
Le prix trop onéreux retranche de son pain ?
Au flanc rocheux des monts s'il est une fontaine
Dont l'onde va croupir, sans atteindre à la plaine,
Le maître de la plaine écarte le rocher
Qui comprimait cette onde, et l'aide à s'épancher ;
Et l'onde sur son champ court, dans sa gratitude,
Répandre un flot que boit la terre sèche et rude;
Et le maître du champ voit s'enrichir encor
Le sol d'où sont sortis sa puissance et son or.
Qui vous dit qu'en brisant l'entrave du génie,
En offrant à sa course une route aplanie,
Dans sa course à son tour il n'arrosera pas,
Comme un Eldorado, votre champ sur ses pas ?
Qui vous dit que bientôt la Fortune empressée
Ne viendra pas d'or pur lui payer sa pensée ?
Dès qu'un penseur utile à la société
Obtient l'attention par votre autorité,
Mille raisons bientôt, qui restaient inconnues,
Le font par le public porter jusques aux nues ;
Chacun l'aime et l'admire, et l'argent opportun
Arrive dans sa main de la main de chacun;
Chacun est désireux de lire son ouvrage,
Que toute nation traduit dans son langage ;
Et de cent points divers vient affluer vers lui
Un immense trésor ! — Le puissant dont l'appui
L'aura placé si haut, fort de sa bienfaisance,
S'il devient pauvre un jour, aura son assistance ;
Ou de son obligé le cœur reconnaissant
Mettra tout à ses pieds.... et, dans un noble élan,

Grands tous deux, par le cœur comme par le génie,
Ils formeront peut-être une amitié bénie,
Un lien doux et fort, que rien n'altérera
Et qui, dans le ciel même, un jour se renouera !
Car les bons sentiments des hommes sur la terre
Les accompagneront dans l'immortelle sphère,
Et leur bonheur là-haut sera le pur effet,
Constamment ressenti, du bien qu'ils auront fait.

Pauvres, à votre tour comment vous parlerai-je ?
L'envie est dans vos cœurs, qui toujours vous assiége ;
En eux vous ne voyez que de sombres tyrans,
Vous convoitez, hélas ! les richesses des grands !
Et savez rarement leur accorder justice,
Même quand ils ont fait pour vous un sacrifice !
Or, une bonne fois, il faut le dire ici :
Pauvres, le mal est grand lorsqu'il en est ainsi.
Les riches, pensez-y, ne sont qu'en apparence
Moins malheureux que vous : si de votre indigence
On les voit trop souvent détourner leurs trésors,
Ils n'ont que plus besoin de réparer leurs torts ;
Ils n'ont que plus besoin, avant la dernière heure,
Où sur leur avenir l'airain s'attriste et pleure,
Ils n'ont que plus besoin de rentrer promptement
Dans leurs cœurs, pour songer à leur amendement.
Or si, par votre haine et par votre insolence,
Vous excitez en eux l'esprit de méfiance,
Ils finissent par croire à la nécessité
De s'éloigner de vous, et leur iniquité,

Loin de porter leur âme à prendre une autre voie,
Leur fait de vos malheurs comme une juste joie.
Mais si vous saviez voir dans la société,
Dans le riche et dans vous la même humanité,
L'humaine dignité dans l'humaine misère,
Le miel qui coulerait de votre cœur sincère
Calmerait à la fois et vos maux et les leurs.
C'est la fête d'un riche ! apportez-lui vos fleurs,
De sympathique amour doux et sincère gage :
Voyez-vous aussitôt s'éclaircir son visage !
La grâce de vos dons soudain l'a transformé :
Il se dit qu'à son tour le riche est donc aimé !
Il en sent tout le charme, et son âme attendrie
Dès ce moment commence une nouvelle vie.
Et vous, auquel il doit un bienveillant bouquet,
Vous êtes dans son cœur le prince du banquet.
Car ne le croyez plus, alors, toujours en proie
A l'insensible orgueil ; non, sincère est sa joie :
Il a puisé dans vous une leçon d'amour ;
Et peut-être, à présent, par un noble retour
Du plaisir que votre âme a versé dans son âme,
D'un zèle universel il sentira la flamme,
Et, comprenant pourquoi tant d'or est dans sa main,
Il va le partager avec le genre humain !
De ces grands changements les exemples sont rares ;
Mais il reste toujours au cœur des plus avares
Et des plus endurcis quelque noble côté,
Par où peut pénétrer en eux la vérité.
C'est au feu de l'amour, c'est à sa douce flamme
Que pourrait s'amollir le métal de leur âme ;

Or, chacun doit à tous offrir l'occasion
De retourner au bien, de redevenir bon.
En assistant ainsi le riche en sa misère,
L'indigent accomplit le bien à sa manière.
Car, de quelque moyen que le cœur fasse emploi,
Il mérite à mes yeux, quand l'amour est sa loi !
Entre le riche et vous la grande différence
N'est pas dans le degré de peine ou de souffrance :
Elle est dans la façon dont chacun sait souffrir.
Le riche, dans la soie et l'or, sent s'affaiblir
De son ressort moral la force et l'énergie ;
L'indigent, obligé de sustenter sa vie,
Rencontre dans l'effort constamment répété
Le développement de son activité ;
Du fond de sa misère il s'élève et domine,
Dans son cœur affermi, le chagrin qui le mine ;
Car c'est l'activité qui maintient dans le cœur
Le courage qui fait affronter la douleur.
Peut-être êtes-vous donc, après tout, moins à plaindre
— Malgré le dénûment qu'il vous faut toujours craindre,
Et que vous méprenez pour le plus grand des maux,
— Que le malheureux riche en son triste repos !

Mais gardez-vous toujours, en approchant le riche,
De faire de son or une idole, un fétiche ;
Et que votre motif, en cherchant son appui,
Soit, non votre intérêt, mais votre amour pour lui,
Ou pour ceux dont le sort, hélas ! semblable au vôtre,
Vous aurait envoyés vers lui, comme l'apôtre

Qui, pauvre aussi, demande une obole, un soutien
Pour le pauvre troupeau dont il est le gardien.
Ah! c'est un noble instinct qui, de la flatterie,
A toujours repoussé la basse ignominie!
Quand le pauvre en son cœur sait souffrir dignement,
Sa guenille est pour moi le plus beau vêtement;
La fière humilité luit à travers la bure,
Elle en fait un manteau de roi; mais l'imposture
Et l'adulation où le pauvre, avili,
Croit devoir quelquefois rester enseveli,
Font de lui le fumier immonde de la rue,
Et la charité même en détourne sa vue.
Jamais l'homme ne doit perdre sa dignité,
Il a le front trop haut pour la servilité.
Non, vous n'êtes pas faits pour servir à vos frères
D'escabeaux complaisants, pour porter leurs litières
Où leur stupide orgueil s'étale insolemment.
Approchez donc le riche avec le sentiment
De ce que vous devez, de ce qu'il doit lui-même;
Dites-lui : « Dans vos mains la sagesse suprême
« Laisse s'amasser l'or, comme au creux des vallons
« S'accumule au printemps l'eau qui descend des monts;
« Le pauvre qui n'a pas de citernes profondes
« Puise au creux des vallons la fraîchenr de leurs ondes;
« Ainsi je viens chercher près de vous un peu d'or.
« Sur un grabat infect, hier, mon frère est mort;
« Je viens vous demander, pour acheter la bière
« Où son corps va dormir, une aumône dernière!
« Une mère et ses fils sont sans chef aujourd'hui;
« Je viens solliciter pour eux un peu d'appui,

« Je viens vous demander un champ d'où leur misère
« Puisse tirer leur pain en travaillant la terre;
« Une pauvre orpheline est errante en tous lieux,
« La pudeur est encor sur son front, et ses yeux
« Sont de pleurs innocents une source remplie;
« Mais le triste abandon de sa beauté pâlie
« L'expose au vice, hélas! il lui faut un tuteur;
« Je viens vous demander de sauver cette fleur! »
Si chaque pauvre ainsi, quand au riche il s'adresse,
Sur un autre aussi pauvre appelait sa tendresse,
Il ne risquerait pas, comme en priant pour soi,
D'exciter le mépris. En même temps la loi
Qui veut que le prochain, pour que le bien se fasse,
Dans le cœur de chacun ait la première place,
La loi du dévouement de tous envers chacun
Par tous s'accomplirait, pour le bonheur commun!

Dans le triste penchant de l'homme pour lui-même
Je ne vois pas l'amour : lorsque vraiment on aime,
Le moi, se distinguant de l'être naturel,
Agit, tourne à l'effort son pouvoir personnel.
Méritant, par la peine et par le sacrifice,
Que l'acte qu'il a fait tourne à son bénéfice,
Si votre amour de soi laisse à la passion
La place que devait occuper l'action,
Ou si c'est vers la fin fatale et nécessaire
Que vous laissiez aller votre moi volontaire;
Cet amour n'aime rien, car, au lieu d'être actif,
Le moi devient alors inerte et réceptif.

Pour que le bien se fasse, il faut que, de l'asile
Où la personne dort dans votre sein tranquille,
S'éveillant héroïque et raidissant les bras,
Elle se précipite au milieu des combats !
Il faut que son pouvoir à quelque chose applique,
En dehors d'elle-même, un effort énergique;
L'amour doit donc toujours passer par la douleur.
Mais lorsque votre objet n'est que votre bonheur,
Qu'avez-vous à souffrir? quel effort est à faire
Par qui fait le moyen du penchant nécessaire?
Soi-même ne pouvant s'aimer que vainement,
L'homme est pourtant tenu d'aimer réellement.
Or, le prochain, voilà l'objet qu'il faut qu'il aime,
Le prochain, dont son droit est d'être aimé lui-même.

Quand ce discours, où luit enfin la vérité,
Tous vous l'aurez compris dans sa simplicité,
Chacun avec amour acceptera la tâche
Du travail, quel qu'il soit, où le devoir l'attache;
Alors au but commun de la terre et du ciel
Tous vous avancerez par un progrès réel;
Alors commencera la lumineuse trace
De la liberté vraie et de l'acte efficace!
Et, dans l'éternité, comme durant le temps,
Toujours, toujours, toujours... par des effets constants,
Votre aspiration au mieux, spirale ardente,
Dira vers le bonheur votre immortelle pente!

Le progrès! le progrès! c'est bien là le chemin
Que doit incessamment suivre le genre humain....
Mais du progrès réel reprenez donc la route!
Revenez sur vos pas, quelque effort qu'il en coûte,
Lorsque loin du bonheur ils vous ont égarés!
Lorsque du peuple hébreu les bataillons sacrés
Traversaient le désert, sous la loi de Moïse,
Pour arriver un jour à la terre promise,
Quarante ans ou de guerre ou de paix tour à tour
Précédèrent pour lui l'aurore du grand jour!
Semblable à la colonne et d'ombre et de lumière
Qui pour guider ses pas s'offrait à sa paupière,
Sa libre volonté tantôt fuyant le mal,
Tantôt s'abandonnant au culte de Baal,
Aujourd'hui l'approchait du terme de sa course,
Hier l'en éloignait : lui-même était la source
De ses progrès réels, comme de ses retards;
Dans la fange tantôt traînaient ses étendards,
Tantôt il les portait plus haut que les orages,
Selon que s'élevaient ou tombaient les courages!
Parfois loin de son but son pied s'abandonnait;
Mais la voix du devoir soudain l'y ramenait;
Il n'avançait qu'autant qu'il voulait se conduire
Lui-même, vers le but qu'il voyait toujours luire :
Du poids de ses péchés provinrent ses lenteurs;
Mais, un jour, s'éprenant des lointaines lueurs
Qui, par-delà les monts, indiquaient la Patrie,
Il reprit le chemin de la plage bénie!...
C'est l'image ici-bas de la société :
Quand la saine raison guide sa volonté,

Elle avance, elle avance, et la route, à mesure,
Devient plus lumineuse et sa marche plus sûre;
Tant que la passion la domine ici-bas,
Elle reste en Égypte, elle ne marche pas!...

O vous, troncs primitifs! ô vous, source première,
D'où coulent dans l'enfant la séve et la lumière!
O pères de famille, oh! dans l'humanité,
Vous qui deviez d'abord semer la vérité!
Vous dont vos héritiers, dès leur tendre jeunesse,
Auraient dû recevoir la vertu, la sagesse;
De ce mandat sacré, dites, — qu'avez-vous fait?
Naître, pour vos enfants, fût-ce donc un bienfait,
S'ils devaient s'en aller ensuite, à l'aventure,
Dans les sentiers douteux, sans clarté, sans droiture?
S'ils devaient, et du bien et du mal ignorants,
Au devoir, à l'honneur, grandir indifférents?
L'enfant souffre toujours des crimes de ses pères!
Ses malheurs ont en eux leurs racines amères :
Or, si de vos méfaits votre enfant doit souffrir,
Par l'éducation il le faut secourir!
Oh! que l'enseignement est une chose sainte,
Et comme vous devez, avec amour et crainte,
Toucher les tendres fleurs de ces doux arbrisseaux
Dont la séve est le sang de vos propres rameaux!
Comme vous les devez garantir de l'orage!
Comme il faut écarter d'eux ce premier outrage
Que le vice hideux fait à leurs jeunes mœurs,
Quand l'ignorance, hélas! s'exile de leurs cœurs!...

La mère doit surtout veiller sur leur jeunesse :
Son âme a plus d'amour, de douceur, de tendresse.
O femme! c'est de vous surtout que l'homme naît;
Il reçoit votre sang, puis il boit votre lait!...
C'est à vous, c'est à vous d'allumer, dans son âme,
Pour le vrai, pour le beau, cette céleste flamme
Qui devra réchauffer son cœur et l'éclairer,
Empêcher le mensonge, hélas! de l'égarer,
Et, dirigeant en haut sa belle âme immortelle,
L'élever au bonheur, sur l'aile maternelle!
Mais, d'un bon citoyen, votre fils doit, un jour,
Remplir tous les devoirs : au maternel amour
Devra se joindre alors la volonté du père,
Afin de fortement tremper son caractère!
Qu'il soit un composé de grâce et de vigueur;
Qu'en lui la fermeté s'allie à la douceur!
L'union d'un corps sain avec une âme saine,
C'est la perfection dans la personne humaine!
Oh! que de qualités dans ce noble attribut!
Qu'ici l'effort du maître est souvent loin du but!
C'est l'effort, cependant, qu'avant tout je demande;
Car l'éducation est une œuvre si grande,
Que le noble ouvrier chargé de ce devoir
Doit toujours du succès entretenir l'espoir,
Et ne laisser jamais s'affaiblir son courage
Par les difficultés de ce sublime ouvrage!
Mais avez-vous compris la vertu de l'effort?
Loin que l'obstacle puisse arrêter le ressort
Que le moi met en jeu dans l'effort volontaire,
L'obstacle, en l'irritant, le stimule, au contraire!

Le libre moi peut donc sur l'obstacle, au besoin,
Dans l'effort s'appuyer, pour s'élancer plus loin!
Limité dans le temps, resserré par l'espace,
Dans l'étroit horizon qu'un seul moment embrasse,
L'homme ne peut pas voir, à la fois, et la fin
Et le commencement de ce drame divin,
De ce drame divin qui dans son cœur s'opère,
A l'instant fugitif où le devoir austère
S'accomplit par l'effort! c'est après qu'il a fait
L'acte, ou qu'il a failli, — qu'il en comprend l'effet;
L'homme n'est pas l'auteur du plan de ce poëme :
Il se connaîtrait mieux, s'il s'était fait lui-même.
Dans ce drame émouvant l'homme est d'abord acteur;
Mais, après l'action, il devient spectateur!
Dans la réflexion, alors, il analyse
Les divers éléments du tout qui se divise :
D'abord l'occasion du devoir à remplir;
Puis l'effort généreux qu'il s'agit d'accomplir;
Puis de la passion la puissance contraire,
S'opposant dans l'arène au pouvoir volontaire;
Ensuite le conseil, puis le propos final,
Urne d'où va sortir ou le bien ou le mal;
Puis le combat, la lutte ou courageuse ou lâche,
D'où l'homme va tirer son honneur ou sa tâche;
Enfin, le dernier coup, le coup du dénouement,
Où le vouloir triomphe, ou tombe ignoblement!
Quand le but du vouloir est un but légitime,
Le cœur ingénieux, comme au fond d'un abîme
De tendresse et d'amour, va trouver le moyen
D'assurer le succès de la cause du bien

Qui donc doit se promettre une gloire certaine,
Un succès assuré, comme prix de sa peine?
Qui donc doit avoir foi dans la fécondité
Des efforts généreux faits par la volonté,
Oh! qui doit travailler avec plus d'espérance
Qu'un père, qui se voue, avec intelligence,
A verser la lumière et les nobles vertus
Dans les fils bien-aimés qui de lui sont issus?...

CHANT SIXIÈME.

Des éléments divers que l'homme en soi rassemble
D'un coup d'œil maintenant embrassez tout l'ensemble :
L'être reste immuable au sein du mouvement :
Le monde autour de lui se meut diversement,
Mais le moi, qui se meut lui-même, imprime au monde,
Ou reçoit du dehors, une action féconde :
Entre l'être et le moi la démarcation,
C'est l'espace et le temps, marge de l'action.
Dans les divisions du temps et de l'espace,
Le moi pour l'action se produit et prend place.
Du grand fait permanent de la passivité
De l'être, déduisez son immortalité !
L'être immortel, passif, dormant dans la substance,
Y reste sous le poids d'une entière impuissance,
Jusqu'à l'heure où le moi, dans mille actes divers,
Provenant de lui-même ou bien de l'univers,
Enfin aura comblé, par le bien qu'il doit faire,
Tout le vide existant de l'une à l'autre sphère.

Soit que le libre moi se porte à l'action,
Ou qu'il cède à l'attrait de la sensation,
L'être est indépendant de la libre puissance,
Qui ne peut au bonheur empêcher sa tendance.
Dans la sphère changeante ouverte au libre effort,
Sous la sensation le moi trouve, d'abord,
Ou plaisir, ou douleur ; non encore responsable,
Le moi, tant qu'il n'a pas, dans un choix raisonnable,
Eu le temps de juger la peine ou le plaisir,
Fuit l'une, adhère à l'autre. Ensuite il peut choisir
Ou de renouveler l'impression subie,
Ou de la prévenir par sa libre énergie :
C'est là que l'action commence ; c'est alors
Que du pouvoir moral se meuvent les ressorts.
Dans les faits contingents le moi prend conscience
Et du bien et du mal : bientôt l'expérience
En vient développer pour lui le sentiment ;
Puis, la réflexion formant son jugement,
Comme un marin qui voit dans le moindre nuage,
Au lointain horizon, poindre et germer l'orage,
Ou dans un léger souffle à sa voile imprimé
Le retour de l'azur un instant supprimé,
Le moi peut décider quelle manœuvre est sûre,
Quelle autre ne l'est pas ; car il a la mesure
De l'effort courageux ou de l'abstention
Qu'il convient d'opposer à la sensation.
Dans la sensation fatale et spontanée,
L'activité toujours se retrouve inclinée
A repousser la peine, à chercher le plaisir ;
Le plaisir est l'objet premier, non du désir, —

Le désir n'appartient qu'à la libre personne, —
Mais de l'instinct, lueur qu'à l'animal je donne.
L'instinct ne suffit pas : la noble humanité
Sur la seule raison fonde sa dignité !
Si du fait spontané, qui va contre la peine
Ou cherche le plaisir, quelque doctrine humaine
Veut conclure au devoir d'obéir à l'instinct,
Du devoir même ici la notion s'éteint.
L'instinct ne pense pas, et sa lourde paupière
Dans la brute subit l'effet de la lumière,
Sans la répercuter dans un foyer moral,
Sublime faculté que n'a pas l'animal.
L'instinct n'affranchit pas la bête sensitive
Du nom inglorieux de chose réceptive ;
A la seule raison ce pouvoir est donné :
L'homme seul, au bonheur éternel destiné,
Peut, usant le lien qui l'attache à la terre,
Se relier ensuite à la chaîne première,
Et se reprendre au souffle immortel, primitif,
Ici-bas suspendu de son être passif !
Hors des divisions du temps et de l'espace
De sa chaîne tombée il oubliera la trace :
Comme, après un sommeil où des songes légers
Présentent à l'esprit mille objets passagers,
Un homme, à son réveil, retourne à la pensée
Qu'avant de s'endormir il avait caressée,
L'homme, en se réveillant à l'immortalité,
Retrouvera sa fin dans la félicité !
L'animal ne va pas à la vie immortelle ;
L'instinct, — non la raison, non la pure étincelle

Qui s'échappa du sein de l'éternel séjour
Pour me ramener l'homme au foyer de l'amour,
— L'instinct, voilà son lot. Courte, sombre et muette,
La destinée en bas commence et se complète :
Son regard ne voit rien au delà du trépas :
Sur son front morne et lourd le verbe ne luit pas.
Ce n'est donc pas l'instinct, l'activité fatale,
Le premier mouvement, qui de la loi morale
Est le guide certain. Dans la réflexion
Seule est le fondement de l'obligation ;
Là, la raison préside et, dans votre pensée,
Met d'un double rayon la clarté condensée ;
Elle voit le moyen et la fin ; elle voit
Ce que jamais l'instinct ensemble ne perçoit,
Le bien et le bonheur unis, le sacrifice
Liant la terre au ciel, en liant ma justice.
Enfin elle résout le problème : à ses yeux
Le mal, c'est ce qui doit vous rendre malheureux ;
Le bien, ce qui vous mène au bonheur sur la terre,
En assurant celui de l'immortelle sphère ;
Le mal, c'est le défaut de lutte et d'action ;
Le bien, c'est le combat contre la passion.
Voyez ce corps pesant : en quelque instant ou place
Que vous l'envisagiez, et quelque effort qu'on fasse
Pour détruire chez lui cette propriété,
Il tend incessamment, sous la variété
Des mille mouvements que l'action lui donne,
Vers la terre, sa fin ; et, soit qu'on l'abandonne
A lui-même, ou qu'en route il rencontre un objet
Qui l'arrête soudain au milieu du trajet,

Toujours il est soumis à la loi nécessaire
Qui le porte en tous lieux à tendre vers la terre.
Le fait de la tendance est donc indépendant
Du temps et de l'espace, et de tout accident !
Dans sa tendance au but constant de la nature,
L'homme tend au bonheur; mais, libre créature,
C'est lui-même qui peut, à son gré, librement,
Vers le bien ou le mal choisir son mouvement.
Quand c'est le bien qu'il fait, il va droit sur la ligne
Qu'indique la tendance et que la règle assigne.
La règle est en effet d'obéir à la loi,
Qui vous lie à vouloir selon que je veux, moi.
De mon vouloir l'indice, en vous, c'est la tendance;
Mais l'homme peut vouloir avec indépendance,
Car à vouloir le bien je ne le force pas;
Il décide à son gré de chacun de ses pas.
Le bien, c'est le rapport de l'acte au but suprême :
Ce rapport, l'homme doit le découvrir lui-même,
Puis le réaliser, contre la passion
Qui viendrait faire obstacle à sa libre action.
La ligne du devoir est donc ainsi marquée :
Dans la direction par moi-même indiquée,
En dépit des détours de l'intérêt menteur,
Prolongez une droite : elle mène au bonheur !
Le bien est ce rapport : un des bouts de la chaîne
Est l'effort résolu par la personne humaine;
L'autre,— ce même effort, — quand il est accompli,—
Lui donne le bonheur, fruit du devoir rempli.
C'est un pont qui se forme entre les deux rivages,
Dont la terre et le ciel sont de justes images,

Le rivage mobile, où doit lutter l'effort,
Et la rive immuable, où de l'homme est le port !
Ainsi, par la vertu du pouvoir volontaire,
Se réaliseront et la loi nécessaire
Qui destine tout homme à la félicité,
Et la loi du devoir, but de la volonté !
L'homme donc avec moi prend part à ce mystère
Où tous deux nous avons un divin ministère ;
Lui, mérite de moi par l'immolation ;
Moi, je le récompense, après son action !
Pour indiquer le port aussi bien que la route,
De la clarté qui luit dans la céleste voûte,
Vous avez, ô mortels, un reflet, un rayon :
Vous avez le flambeau de l'humaine raison !
N'est-ce donc pas assez, et vous faut-il encore
Le soleil du midi, quand vous avez l'aurore ?
Hommes, ne trompez plus votre noble destin :
De votre lâcheté dépouillez-vous enfin !
Ne vous contentez plus d'un semblant de courage,
Et de la passion secouez l'esclavage !
A quoi bon, à quoi peut vous servir, dites-moi,
De tenter d'éviter l'inévitable loi ?
L'action, l'action, à l'homme indispensable,
Seule peut le mener au progrès véritable.
Dans l'agitation qui se voit aujourd'hui,
Le progrès véritable a-t-il un point d'appui ?
Non ; l'homme n'agit pas : dans son âme indolente
La passion de l'or seule est toujours présente !
Tous ces grands mouvements dont il est agité
Proviennent du dehors, non de sa volonté !

L'or amassé ne rend que plus obligatoire
La pratique du bien, dont se perd la mémoire.
Mais de l'or, que fait-on? De l'or! toujours de l'or!...
Peuple de Washington, où t'a conduit l'essor
Que sur son vol altier l'aigle du Capitole,
Quittant le Potomac pour voler au Pactole,
T'imprima tout d'abord aux yeux de l'univers?
Du monde tu devais briser partout les fers,
Mais ton cœur s'enivrait d'une gloire incertaine.
Ta constitution devint une œuvre vaine,
Lorsque ton seul appui, ta propre volonté,
Oublia le vrai sens de ce mot, Liberté!...
L'or que tu poursuivais, tu t'en forgeas toi-même
Un joug triste et honteux : une opulence extrême
Bientôt tua dans toi le sentiment du bien :
A l'or tu t'enchaînas, et tu ne fus plus rien!
Quand, du Maine aux vallons de la Californie,
Ton commerce en vainqueur promenait ton génie,
Le sceptre était rivé, croyais-tu, dans ta main?
La terreur en prit même à tout le genre humain,
Et l'on vit et l'Europe, et l'Afrique et l'Asie,
Surveiller tous tes pas d'un œil de jalousie.
Mais où t'ont-ils conduit, tes pas audacieux?
Ton union n'est plus, et, dessillant les yeux
Du monde, que trompait ta grandeur apparente,
Des révolutions ton pied descend la pente!
Sous le poids de ton or, ta constitution
S'écroule... et maintenant, de ta corruption
L'odeur, passant les mers, va dire à l'Ancien-Monde
Combien l'air respiré sous son ciel est immonde!

Ce qui t'a fait défaut, ce n'est pas le pouvoir,
Mais tu n'as pas voulu, quand tu pouvais vouloir!
Ah! si ton libre moi, ton pouvoir volontaire
Eût eu pour le devoir un amour calme, austère!
Au lieu de te livrer au culte du veau d'or,
Si le culte du bien, du généreux effort,
Eût versé dans ton cœur sa vivace énergie,
Ta robe de ce sang ne se fût pas rougie!
Ta constitution, durable monument,
Au mal opposerait son roc de diamant,
Plus précieux cent fois que tout l'or de ce monde!
Oui, sur le devoir seul, la liberté se fonde!...

Mais il est temps encor! mais ta rédemption,
Tu pourrais l'accomplir, si de la passion
Tu voulais écarter l'haleine empoisonnée!...
La Nouvelle-Orléans, quand, au cœur de l'année,
Éclate dans son sein un fléau destructeur,
De l'arbre de l'encens brûle un bûcher sauveur,
Symbole de l'autel où l'amour sacrifie,
Et l'air qu'elle respire alors se purifie!
De ta corruption, ô peuple américain,
Si tu veux arrêter les progrès dans ton sein,
Que partout à la fois l'autel du sacrifice
Élève jusqu'au ciel son sublime édifice!
— Vas-tu laisser périr aux yeux de l'univers,
Vas-tu laisser tomber en poudre, en proie aux vers,
Jusqu'aux extrémités de sa vaste ramure,
L'arbre de Washington?... Mais j'entends un murmure

S'élever dans ton sein! un savant me répond.
« De l'histoire, dit-il, l'enseignement profond
« Proclame à haute voix qu'à toute république
« Succède, tôt ou tard, la forme monarchique;
« Or, ce temps est venu pour les Américains!
« Bientôt, sous le regard d'augustes souverains,
« Va sortir de ce sol engraissé par la guerre
« Un sapin vigoureux : d'un trône séculaire
« Son bois nous fournira les ais, et notre roi,
« S'asseyant là-dessus, nous dictera sa loi. »
Oui, je le sais, ainsi l'histoire s'interprète :
Complaisante et flatteuse, elle est toute prête,
Cette lâche doctrine, où du fait seulement
On voit sortir le droit : votre gouvernement
Pourra s'en appuyer pour passer à l'empire!
Mais, quels que soient la forme et le plan d'un navire,
Qu'il ait été construit de chêne ou de sapin,
Qu'un seul homme ou plusieurs en règlent le destin,
N'importe le pouvoir, n'importe le pilote,
Sur la mer orageuse où sa carène flotte,
Ne faut-il pas toujours qu'il se dirige au port,
Et non pas sur l'écueil, pour assurer son sort?
De tout navire il faut écarter la vermine
Dont la dent, sur l'abîme, incessamment le mine.
Qu'un peuple se gouverne ou qu'il soit gouverné,
Vers le port pour lequel ma loi l'a destiné,
Il n'avancera pas, si sa volonté forte
Elle-même au devoir ne l'anime et le porte!
Qui ne fait pas le bien, perd, égare ses pas :
Le progrès ne peut être où la vertu n'est pas!

Là résident la paix, la vraie indépendance,
Le calme sentiment que dans sa conscience
Trouve un peuple vainqueur de ses penchants mauvais.
Le premier sacrifice à faire à cette paix,
Qui lui-même comprend tout autre sacrifice,
C'est celui du penchant d'où naît toute injustice,
L'égoïsme énervant! Même en amassant l'or,
Un grand peuple d'honneur peut se couvrir encor,
Si l'or ne vient à lui que par la droite voie
De l'honnête travail, et pourvu qu'il ne voie
Toujours, dans l'excédant du prix de son labeur,
Que la part qu'il redoit ici-bas au malheur!
Les forces, parmi vous, sont toujours inégales :
Cet immense concours d'ambitions rivales
Qui met en mouvement, sur la terre et les mers,
Dans la guerre ou la paix, tant de peuples divers,
Aux peuples déjà forts fait échoir en partage
Le plus riche morceau du commun héritage,
Aux peuples moins puissants la misère et la faim!
Chaque peuple a toujours trop ou trop peu de pain.
C'est à ceux dont la force acquiert plus de richesse
D'aider, de secourir des autres la faiblesse.
Qu'il est beau d'assister un peuple malheureux!
Et que des nations le front est glorieux,
Lorsque, pour la vertu chez leurs sœurs opprimée,
Leur main pleine d'argent ne reste pas fermée!
O peuple américain, ton plus doux souvenir
Est celui des bienfaits qui te firent bénir
De l'Irlande, autrefois plaintive et gémissante!
Heureux si de ton or la masse grossissante

Eût, par de tels bienfaits, assez réduit le poids
Sous lequel ont croulé tes mœurs avec tes lois !
Mais dans son propre sein, dans sa propre patrie,
Un peuple a constamment, pour ennoblir sa vie,
Par des actes d'amour, de dévouement, de bien,
L'occasion d'aider quelque bon citoyen !
Là, le bienfait devient plus doux et plus facile,
Au donateur alors le don devient utile.
Admirez la prudence autant que l'équité
Du grand peuple français, lorsque, dans sa bonté,
Touché de l'indigence où tombe un Lamartine,
Sa noble main lui verse une aumône divine !
Quel est toujours le cri de toute nation
Étouffant sous le poids que de la passion
La lourde main de fer a mis sur sa poitrine?
Qu'implore-t-elle alors de la bonté divine?
Ce qu'elle me demande et qui fait son espoir,
Ce qu'attend son instinct, ce qu'elle voudrait voir
Surgir, pour la sauver, sur ce profond abîme
Où l'ont précipitée et l'erreur et le crime ;
Ce qu'elle voudrait voir enfin, comme le port
Où tend tout son désir, oh ! c'est un homme fort,
C'est un grand homme, un chef, dont la sublime tête
S'élève sur les flots plus haut que la tempête !
Capable de « monter au rostre ensanglanté,
« Pour défendre les dieux, Rome, la liberté ! »
Peuple, dans ton passé, vois ta grandeur perdue :
Mesure la hauteur dont elle est descendue !
Et que te faudrait-il pour remonter si haut ?
Les petits orateurs ne te font pas défaut ;

Mais ce qu'il te faudrait, c'est la grande éloquence!
C'est un homme de bien, sans reproche, qui lance
Tour à tour, sur le peuple à ses pieds frémissant,
Les laves du mépris dans son cœur rugissant,
Ou des torrents d'amour, ou des flots de lumière!...
C'est un homme dont l'âme honnête, pure et fière,
Saurait, après avoir pour elle combattu,
Te faire entendre encor l'accent de la vertu!
C'est un homme que l'or n'eût pas souillé lui-même;
Qui, lorsque l'heure vint de l'épreuve suprême
Entre le sacrifice et la corruption,
— Dans lui-même ayant su vaincre la passion, —
Pour venir arracher ses frères de l'abîme
Tiendrait de sa vertu son mandat légitime!
Un homme — l'opposé des parleurs d'aujourd'hui —
Qui, pouvant inspirer l'amour qu'il a dans lui,
De ton premier passé ranimant la mémoire,
Redonnerait un sens aux mots : Patrie et Gloire!
Un homme qui, brûlant de ces élans vainqueurs,
Faits pour électriser à la fois tous les cœurs,
Saurait ressusciter au fond de tes entrailles
Le sentiment du bien.... afin que tu tressailles
Toi-même de pitié, peuple, à te contempler
A la clarté du vrai qu'il viendrait dévoiler!
Afin que du tombeau sortant, comme Lazare,
Aux yeux de l'univers ta grandeur se répare,
Et que, recommençant un cycle glorieux,
Tu sois, comme autrefois, meilleur et plus heureux!
Mais où trouveras-tu ce roi de la parole!
Lorsque la voix de Clay s'éteint au Capitole,

Déjà de son grand nom t'importune l'éclat;
On te voit préférer, pour conduire l'État
Aux régions de l'or, dont Clay craint tant les charmes,
L'éclat dont un soldat resplendit sous les armes.
Depuis, le sabre seul, ô peuple, te fut cher!
Car pour arracher l'or, il faut couper la chair!
Dès que pour être grand il fallut ce courage
Qu'au milieu des combats consacre un grand carnage;
Ou que, pour lui donner ton admiration,
Tu pesas le grand homme au poids du million;
Dès lors tu n'entendis que la voix mercenaire
Du petit harangueur, qui seul fut populaire!
Et tu laissas languir, dans l'oubli, tristement,
L'orateur, qui répugne à tant d'abaissement!
L'histoire ne verra, dans la complète absence
De grands hommes chez toi, qu'une lâche impuissance!
L'orateur véritable habite les hauts lieux:
Son inspiration calme lui vient des cieux,
Comme l'eau des torrents qui descend des montagnes;
Puis, quand il en est plein, les arides campagnes,
Les cœurs qui sont en bas de son cœur épuré,
Pour étancher leur soif, boivent le flot sacré....
Mais ton triste dédain, ta froide indifférence
Pour les vrais orateurs, a tari l'éloquence!
Eux-mêmes sur la glèbe incessamment courbés,
Dans un travail ingrat tristement absorbés,
Peuvent-ils préparer, dans une paix sereine,
Le céleste aliment qu'il faut à l'âme humaine?
A tout hâbleur qui sait flatter tes passions
Tu fais un sort plus doux; le comblant de tes dons,

Tu lui fais des loisirs dont il profite encore
Pour accroître le mal affreux qui te dévore !
Ah ! si tu veux sortir de la main des brigands
Qui préparent pour toi le règne des tyrans ;
Si tu veux, dès ce jour, empire ou république,
Te retremper le cœur dans la vertu civique,
Cesse donc d'élever plus haut que l'orateur
Le charlatan sordide et l'ignoble flatteur !
Regarde dans tes rangs si d'un talent modeste
Sur un front éloquent luit le rayon céleste !
Examine avec soin son passé ; cherche à voir
Si cet homme, au besoin, saurait agir, vouloir ;
S'il est homme de bien, si la vertu sévère
Du sceau de la grandeur marque son caractère ;
S'il sait se dévouer, et, pour l'humanité,
Si de beaux pleurs d'amour son œil est humecté ;
Si sous son maintien calme un cœur vrai se devine :
S'il est un Fénelon ou bien un Lamartine ;
S'il a souffert, s'il a, sans en prendre le nom,
La vertu du héros ; s'il est fort, s'il est bon !
Ah ! s'il est tout cela ! mais que son indigence
Le condamne à languir sans aucune espérance
De jamais s'élever au rang qui lui revient,
O peuple, c'est alors à toi qu'il appartient
De corriger l'erreur de l'aveugle fortune,
De chasser de son toit la misère importune !
De briser les liens où l'austère devoir
Comprime les élans de son noble vouloir !
Et de permettre enfin que, pouvant tout entière
Se produire au grand jour, son âme digne et fière,

Déployant sa puissance en pleine liberté,
Consacre à ton salut toute sa volonté!
Reçois, reçois alors les conseils salutaires
Qui pour toi vont couler de ses lèvres austères!
Fais qu'il mette sa gloire à s'immoler pour toi!
Donne-lui dans sa force une invincible foi!
Fais que son cœur comprenne, alors que sa parole,
Tour à tour ferme ou tendre, ou corrige ou console,
Que c'est de sa vertu que tu veux recevoir
L'amour qui fait agir, la clarté qui fait voir!
Fais que son œil devine, alors que tu l'écoutes,
Que les cordes du cœur en ton cœur vibrent toutes!
Gémis ou pleure, alors qu'il pleure ou qu'il frémit;
Si d'indignation sa grande âme gémit,
Toi d'indignation frémis avec son âme!
Souffre de sa douleur et brûle de sa flamme!
Enfin puise en son sein, par l'aspiration
Vers le vrai, vers le beau, sa noble impulsion!
Respire le même air qu'en son cœur il respire,
Et sur tes passions tu répandras l'empire!
Lui-même alors, trouvant un écho dans ton sein,
Aux nobles sentiments dont son cœur était plein,
Du génie assumant l'autorité sacrée,
T'ouvrira le secret de son âme inspirée :
Alors il te dira de ces mots tout-puissants
Dont s'étonnent au loin les peuples frémissants,
De ces mots qui sur eux font l'effet du tonnerre,
Qui d'échos en échos vont parcourir la terre;
De ces mots solennels qui d'une nation
Proclament le triomphe et la rédemption!

Alors tu reverras, sous ton ciel plus propice,
Ta vertu refleurir du sang du sacrifice;
Alors les pleurs du faible amolliront encor
Ton cœur, qu'ossifiait le vil amour de l'or;
Alors tu répandras les bienfaits à main pleine
Sur les déshérités de la famille humaine;
— Car, si je t'ai livré les plus riches trésors,
C'est pour qu'accomplissant les plus nobles efforts,
Ta libéralité verse sur leur misère
Le superflu des dons qu'il m'a plu de te faire.
— Alors tu reprendras, parmi les nations,
Le rang qui t'appartient! Les révolutions
Cesseront de troubler ta paix féconde et sûre;
Elle-même ta main fermera ta blessure;
Et, des nobles destins qui te furent tracés
Les titres glorieux, déjà presque effacés,
Reprenant l'éclat pur de ta première gloire,
De son deuil d'aujourd'hui consoleront l'histoire!

CHANT SEPTIÈME.

Le Nécessaire.

Je ne te prédis rien, ô peuple d'Amérique!
Je déclare pourtant que, dans ta république,
Le monde un jour pourrait voir l'accomplissement
Du désir le plus beau de l'homme, assurément.
Le monde un jour verrait, — si l'amour invincible
Remplaçait dans ton cœur la force résistible, —
Et si tu la voulais pour toi, la mission
Que j'offre également à toute nation,
Le monde un jour verrait sortir de ton génie
Et la paix sociale, et l'ordre et l'harmonie!

Or voici le principe à partout proclamer!
Si tu veux n'exploiter pas l'homme, mais l'aimer;

Si, plein de cet amour qui fait les grandes choses,
Du livre du passé scellant les pages closes,
Dans le livre entr'ouvert d'un meilleur avenir
Tu veux inscrire un mot qui ne puisse périr;
A ton attention un premier soin s'impose!
C'est sur les jeunes gens que l'avenir repose :
Tout l'arbre social par les racines prend
La séve qui le doit faire petit ou grand;
Ainsi dans tous les temps : c'est toujours la jeunesse
Qui doit réaliser les plans de la vieillesse;
La jeunesse en son sein porte tout l'avenir;
Ou le bien ou le mal d'elle un jour doit sortir!
C'est donc elle qu'il faut premièrement instruire,
Corriger, réformer, gagner, même séduire
En faveur d'un système où la société
Peut espérer atteindre à la tranquillité.
Mais la jeunesse aux mots se laisse aisément prendre,
Ne donnassent-ils rien de ce qu'ils font attendre :
L'*E pluribus* a-t-il maintenu l'Union
Entre tous les Etats, vœu du grand Washington?
Il te faut donc d'abord prévenir la jeunesse
Contre les errements de la fausse sagesse,
Où l'on voit chaque jour trébucher tant d'esprits
Qui du culte des mots, hélas! se sont épris!
Mais apprends-lui qu'un mot sonne, ici, dans l'histoire,
Plus vrai que ces grands mots, force, richesse, gloire, —
Par lequel on pourrait mener l'homme au bonheur, —
Dis-lui que ce mot-là pourrait lui faire honneur
Plus que tout autre mot, si l'aigle américaine,
Osant en blasonner son aile souveraine,

Pour devise commune allait le présenter
Aux peuples de la terre et l'en faire accepter !...
Quel est-il donc ce mot ? Dans ce motto sincère
Fais-le-lui lire : A tous revient le nécessaire !
Et fais-lui voir combien aisément se ferait
La réforme en tous lieux, dès qu'elle le voudrait !
Le nécessaire ! mot sur lequel tout repose !
Ce n'est pas un vain mot, ce mot-là, c'est la chose !
Pour adopter un plan si rempli d'équité,
Des votes vous auriez l'universalité !...
Car le riche et le pauvre ont tous deux leur misère,
Qu'à tous deux imposa l'injustice première :
L'injustice a réduit à l'état contingent
L'existence du fort, comme de l'indigent.
Du faible quand il voit l'excessive détresse,
Le riche tremble et craint de perdre sa richesse :
Et le pauvre au travail met un faible vouloir,
Quand de vivre demain à peine il a l'espoir !
Tous deux auraient besoin de cette confiance
Que d'un pain suffisant donnerait l'assurance ;
Mais la loi du plus fort, dès les âges passés,
Allouant trop à l'un, à l'autre pas assez,
De l'un pour l'autre a fait comme un vivant supplice,
Qui ne pourra cesser qu'avec cette injustice.
Tu verrais donc le pauvre et le riche accueillir
Le remède divin que tu viendrais offrir !

Les hommes ont un droit égal à l'existence :
C'est l'état imparfait des lois, dès leur naissance,

Qui, même sous vos cieux, laisse encore subsister
Ce malaise où l'on voit les classes s'agiter !...
Mais n'imaginez pas que cette part égale,
Qui revient à chacun, soit celle qu'on étale
Devant vos appétits, avec l'intention
De mettre tout le monde en révolution !
Ce qui vous appartient par la loi naturelle,
C'est la part qui suffit pour vivre, et qui s'appelle
Le pain de chaque jour. Or la société
Ne peut pas, sans manquer à la simple équité,
Priver quelqu'un du pain nécessaire à la vie ;
Mais quant aux autres biens, c'est une injuste envie
Qui vous fait désirer les soustraire au prochain,
Car le travail ici fonde le droit humain !
Et s'il est évident que, jeté sur la terre
Sans son consentement moral et volontaire,
L'homme y peut réclamer, par le droit naturel,
Le moyen d'accomplir l'ordre de l'Eternel,
Certe, il ne l'est pas moins que le travail austère
De la propriété fonde le caractère,
Et que les produits nés de la sueur du front
Appartiennent d'abord à ceux-là qui les font.
Voilà la vérité, succincte, mais entière,
Sur le mal social. Marchez à sa lumière !

Quand on fait don de biens, fruits de la volonté,
Qu'on t'en fasse un mérite, ô noble charité !
Mais cette part de pain qu'il faut à l'existence,
La justice la doit : à la reconnaissance

Le fait de l'accorder ne confère aucun droit.
Que je n'entende plus ce richard au cœur froid
Exalter, pour avoir rendu le nécessaire
Au pauvre spolié, l'aumône qu'il croit faire !
Que je n'entende plus, d'autre part, l'indigent,
Sans mesure irrité contre l'homme d'argent,
S'écrier : Sur cet homme amassons la tempête !
Au niveau du plus pauvre abaissons-lui la tête !

Les uns n'ont pas assez, les autres trop. D'abord,
La loi fut le triomphe absolu du plus fort.
De là l'iniquité, transmise d'âge en âge,
Qui met l'indépendance auprès de l'esclavage.
Le mal ne provient pas de l'inégalité
De fortune entre vous, mais de l'iniquité
Qui laissa *moins* aux uns que la *juste* mesure
De ces biens essentiels dus par droit de nature.
C'est dans ce premier fait, dans l'usurpation
Du droit commun à tous ; c'est dans l'absorption
Par le fort, non des biens superflus de la vie,
Mais de ce lot vital qu'à tous doit la patrie ;
C'est là que, dégagé de toute passion,
L'œil vraiment éclairé de la droite raison
Doit du mal social voir l'humaine origine :
La racine n'en est ni dans l'œuvre divine,
Ni même dans le cœur des riches, aujourd'hui.
Si ceux-ci le pouvaient, dès demain auraient fui
La misère excessive et les maux qu'elle entraîne :
Car le progrès constant qu'a fait la race humaine

Vers l'affranchissement, le pouvoir qu'il a mis
Chez les pauvres, les rend au riche moins soumis.
Il comprend que, sans eux, l'œuvre de l'opulence
Est vaine, et condamnée à périr d'impuissance.
Mais il n'ose apporter de vrais amendements
Au vol pour lui commis dès les commencements ;
Il craint qu'à se venger d'une longue injustice
Le faible, en le voyant fléchir, ne s'enhardisse ;
Il craint, s'il lui rendait son droit égal ancien,
De se mettre à sa place et de perdre le sien.
Hélas ! souvent le pauvre a, par son imprudence,
D'équitables desseins détourné l'opulence !
Mais lorsque la justice aura dans tous les cœurs
De son divin flambeau mis les calmes lueurs,
De ce monde on verra tout à fait disparaître
Les traces de ce mal qu'hélas vint l'homme y mettre,
Quand, rempli tout d'abord d'égoïsme brutal,
A son frère il porta le premier coup fatal !

Il faudra qu'à chacun l'Etat lui-même assure
La part qui lui revient par le droit de nature :
Chacun, dis-je, une fois pour toutes, reprendra
La part égalitaire, et jamais ne pourra
Se la voir retrancher ou s'en priver lui-même.
Pour les hommes d'Etat il n'est plus qu'un problème,
C'est celui d'adapter les constitutions
A ce principe, au sein de toutes nations.
Que de terre ou d'argent l'égale part soit faite,
Mais que tout homme sache où reposer sa tête !

La répartition entre tous les humains
Du lot qu'en les créant Dieu mit entre leurs mains,
Devra laisser intacts tous les autres domaines
Aux mains de qui les a. Les montagnes, les plaines,
L'air, les fleuves, les mers, le gibier, le bétail,
Resteront à chacun, tels quels, pour le travail !...
Car le travail, voilà la source salutaire
D'où coulent l'abondance et l'honneur sur la terre ;
Du travail l'homme obscur tire un nom glorieux,
Et sans lui le bonheur du riche est odieux !
Il vous faut donc laisser, dans la main souple ou rude
De chaque homme, et l'effort, et la lutte et l'étude !
Dès lors à tous les yeux le vrai critérion
Du mérite sera dans la seule action !
Ce n'est pas de ce point : « Jean a-t-il telle somme
D'argent, » que vous devrez partir, pour que chaque [homme
Vous *intéresse* à lui ; car quelques-uns toujours
Demeureraient ainsi privés de tout secours ;
Mais de cet autre point : « Jean a-t-il du courage,
Et s'acquitte-t-il bien de tel ou tel ouvrage ? »
Dans l'ordre, ou, pour parler selon la vérité,
Le désordre actuel, loin que l'humanité
S'exerce sur celui que la misère oppresse,
C'est qui peut s'en passer qu'à servir on s'empresse :
La bienfaisance même a pour motif l'argent,
Et, quels que soient l'honneur ou l'art d'un indigent,
On lui voit préférer, en mainte circonstance,
Quiconque peut sembler avoir plus d'influence.

Tant le fort sur le faible a de soupçons au cœur !
Tant l'intérêt encore du bien reste vainqueur !
Tant sur le fondement de l'antique injustice
De la société veut rester l'édifice !
Tant le fait de dépendre, hélas ! de son prochain,
Dans un triste servage a mis le genre humain !
Tant on ne devait pas changer, à l'origine,
L'ordre qu'avait posé la justice divine !

Au delà de la ligne où le droit naturel
Finit, donnant à tous, comme aux oiseaux du ciel,
Le lot indispensable au maintien de la vie,
Au delà de ce point, et l'art et l'industrie
Trouveront à l'effort de vastes champs ouverts :
De quoi, comme à présent, sur des chemins divers,
Présenter mille buts à l'action humaine ;
Et, du trop grand besoin ne sentant plus la chaîne,
Sûr de ne pas tomber trop bas, tout homme alors
Du travail tirera de plus amples trésors.
Me dira-t-on qu'il faut manquer du nécessaire,
Pour sentir du travail le besoin salutaire ?
Non, l'homme social est plein d'ambition :
Il en ressentira plus encore l'aiguillon,
Quand, non plus écrasé sous le trop d'infortune,
Il pourra, libre et fier, prendre à l'œuvre commune
Cette part que chacun voudrait toujours pouvoir
Y prendre, avec l'honneur d'accomplir le devoir !
Le riche d'aujourd'hui le sera moins peut-être
Demain, mais le malheur ne sera pas son maître ;

Le pauvre d'aujourd'hui demain aura plus d'or,
Mais le pauvre enrichi ne sera pas trop fort !
Avec l'égalité commune naturelle
Dont chacun jouira, sans la crainte cruelle
De se la voir ravir, — dans la société
Sans trouble règnera cette inégalité
Civile, favorable au progrès de l'espèce.
Car, à l'état présent, ce qui répugne et blesse
Dans le sort attristant du riche grand seigneur
N'est pas qu'il ait plus d'or qu'un autre ; mais le cœur
Se révolte à bon droit et s'emplit de colère
A voir que l'un n'ait pas même le nécessaire,
Quand un autre a de l'or à ne savoir comment
Il doit le dépenser ingénéreusement !

Le nécessaire, c'est le toit, la nourriture,
Le vêtement ; l'Etat à toute créature
Humaine doit cela, dans la proportion
Des biens accumulés par chaque nation :
Car l'Etat est de Dieu l'intendant sur la terre
Et d'un père il remplit le sacré ministère.
Pour l'éducation, l'Etat la doit aussi,
Mais aux stricts éléments le droit se borne ici.
Lire, écrire et compter, voilà l'enseignement
Dont le besoin se fait sentir absolument !...
— Quiconque aura trop peu pour que, sans la pitance
Naturelle, il attache un prix à l'existence,
Devra, comme aujourd'hui l'on entre à l'hôpital,
Pouvoir trouver un gîte, un logis spécial.

Mais ce gîte sera son logis, sa demeure,
Pour que chez l'étranger nul ne vive ou ne meure;
Son patrimoine à lui, pour que sa dignité
Ne paraisse devoir rien à la charité,
A cette charité fausse, qui fait l'aumône
Avec l'or que le pauvre à soi-même se donne;
Ou bien avec celui qu'a le riche, engraissé
Par le vol primitif, dans sa main replacé !...
— De la même façon, sur le même principe,
Qu'à l'école en commun tout homme participe !
Car ce qui s'est produit pour le bien temporel
Eut lieu pareillement pour l'intellectuel !...
A tout homme venant pour penser dans ce monde
Une lumière est due, égale, et qui réponde
A ce que tout mortel est tenu de savoir,
Sous peine de confondre avec le blanc le noir.
Or, au commencement, sur la crasse ignorance
L'homme fort crut devoir établir sa puissance,
Et sur les faibles yeux de l'homme primitif
Il laissa s'épaissir, comme un voile oppressif,
Les ombres de l'erreur, qui préjuge et s'égare.
De là cette barrière épaisse qui sépare
L'ignorant du savant. Le bon sens naturel
Ne fut plus le reflet de la clarté du ciel;
Un mélange du faux et du vrai dans chaque homme
Le fit, en même temps, ange et bête de somme.
L'égoïsme, la peur, l'aveugle passion
Plongèrent l'ignorant dans la sensation,
Dans la sensation, où son moi volontaire
Finit par voir la loi morale à satisfaire;

La superstition érigea, sous les yeux
Du Dieu de vérité, des autels aux faux dieux;
Et partout, dans la fange et dans l'ignominie,
Sur le faible enchaîné régna la tyrannie!
Par degrés on le vit lui-même, le tyran,
Qui, pour mieux dominer, aveuglait l'ignorant,
S'enfoncer à tel point dans l'ignorance altière,
Que du bon sens chez lui s'éclipsa la lumière.
Il ne cultiva plus ces nobles facultés
Où l'esprit, à défaut du cœur, a des clartés;
Dans l'abrutissement il se plongea lui-même,
Et l'on vit une époque où, dans sa morgue extrême,
Tant le peuple exigeait peu de l'homme au pouvoir!
Il tirait vanité de son peu de savoir.
Mais le pauvre longtemps en sut bien moins encore :
Dans une épaisse nuit, qui semblait sans aurore,
Son esprit demeura longtemps enveloppé;
Comme de cécité son œil était frappé,
Car, dans les tristes jours de l'an quatre-vingt-treize,
On le vit s'attaquer au bon roi Louis seize,
Le prenant pour le mal de la société,
Et le tuer au nom de la fraternité!
Encore de nos jours ces excès sont possibles;
Tous les degrés du mal demeurent accessibles,
Et peuvent sembler bien au grand nombre ignorant,
Naturel allié du grand nombre souffrant.
Pour les diminuer d'abord, puis les détruire,
Ce crime ou cette erreur, que l'État fasse luire,
Comme on voit le soleil luisant à l'horizon,
L'universel flambeau de l'éducation!

Ainsi que le soleil et l'échauffe et l'éclaire,
Qu'il verse sur chaque homme et chaleur et lumière !
Mais, comme au feu commun du soleil qui vous luit,
On vous voit ajouter un soleil non gratuit,
Que l'éducation que chacun se procure
Au delà des clartés que lui doit la nature,
Soit aux dépens de ceux qui peuvent de leur or
En supporter les frais ; non du commun trésor !
En dehors du savoir à chacun nécessaire,
Avec l'enseignement l'État n'a rien à faire.

Avouez qu'aujourd'hui l'humaine liberté
N'est encor qu'un vain mot : même la charité
Au bienfait apparent n'est-elle pas forcée ?
D'autre part, bien souvent, un homme, en sa pensée,
Est bien loin d'attacher un tel prix à l'argent,
Qu'il veuille en dérober ; mais il est indigent
Et, sous la pression du besoin qu'il endure,
Il accepte du vol le fruit et la souillure !
C'est là la liberté dont vous êtes si fiers !
Que n'êtes-vous plutôt tout honteux de vos fers !
Or, du mal primitif tous vos maux ont dû naître :
De son vouloir en tout l'homme serait le maître,
S'il n'avait entrepris, dans son impiété,
De renverser le plan de la Divinité !
De l'ordre violé la nature me venge,
Et c'est toujours sans fruit qu'on le trouble ou dérange.
Supposez que le droit primitif, naturel,
Ait été respecté ; de Caïn et d'Abel

Les enfants auraient tous un égal héritage,
Et pas un ne serait tombé dans l'esclavage.
La seule différence entre eux résulterait
De l'inégalité *volontaire :* on verrait
Seulement plus d'argent, de terre ou d'influence
Chez ceux dont le travail eût accru la puissance,
Et de moindres trésors, seulement, chez celui
Qui n'eût jamais manqué du nécessaire appui,
Et qui, libre toujours d'accroître la mesure
De ses biens au delà du don de la nature,
Ne pourrait plus pousser, ni contre son auteur, —
Car l'homme de ses maux s'en prend au Créateur! —
Ni contre le destin, ni contre son semblable,
D'un sort trop rigoureux la plainte lamentable !

En vain avec des lois on voudrait réprimer
Le mal originel : c'est à vous confirmer
Dans le mal que la loi réussit d'ordinaire ;
Car la loi, le fort seul et sait et peut la faire!
A l'usurpation du saint droit primitif
N'appliquez pas vos lois. Pour couper dans le vif
Déclarez hautement, *tous ensemble, à la terre*,
Qu'à tous de droit divin revient le nécessaire,
Qu'à tous chacun le veut rendre, et se replacer
Sous la divine loi, pour tout recommencer ;
Pour tout recommencer, à partir de la ligne
Qu'au riche la justice ainsi qu'au pauvre assigne :
Le riche ne devant jamais tomber plus bas,
Le pauvre ne pouvant plus haut porter ses pas,

Sinon par le travail, qui donne argent et gloire,
Ou par le don du riche, à présent méritoire.

N'a-t-on pas vu toujours chez toute nation,
Dans ton pays surtout, peuple de Washington,
Ne voit-on pas encor subsister par centaines
Des asiles publics, des tables toujours pleines,
Où pour cinq ou dix sous on peut boire et manger,
Mais dont n'approche pas cependant, sans danger
De se voir éconduit, qui n'a ni sou ni dîme?
Or, la société, pour empêcher le crime,
— C'en est un à ses yeux de se donner du pain,
Quoi qu'on n'ait fait, hélas! l'estomac ni la faim, —
Ne pourrait-elle pas se servir elle-même
Son pain de chaque jour? Là, l'infirme au teint blême
Pourrait, s'il le voulait, sans honte se nourrir;
Là, peut-être, on verrait très-souvent accourir
L'avare qui voudrait enfler encor sa bourse,
Mais il aurait son droit, comme un autre, à la source!
Ce que pourrait l'État concernant l'aliment,
Il le pourrait touchant le toit, le vêtement;
Il le pourrait aussi pour l'école publique,
L'objet le plus sacré de tout l'art politique!

Dans les temps primitifs, la joie était au cœur
De tous les hommes bons : la divine saveur
Du pain essentiel dans l'aimable innocence
De la société maintenait l'existence;

Ce pain était du ciel un don quotidien,
Qui de l'homme à son Dieu figurait le lien ;
Et ceux qui le mangeaient, sentant dans leur nature
Fondre et s'assimiler la douce nourriture,
En tiraient à la fois la force et la bonté,
Et la fleur de leur sang éclosait en gaîté !
Alors Dieu, qui n'était que la douce présence,
Dans l'homme, de l'amour, sous cette bienfaisance,
Dieu se faisait sentir tout naturellement,
Et l'homme le voyait comme intuitivement ;
Car ce qui vient de Dieu, de Dieu garde l'empreinte,
Et, le bienfait constant mettant dans l'âme sainte
De la Divinité le sentiment certain,
L'homme apercevait Dieu sous l'espèce du pain.
Oui, dans le temps que l'homme avait le nécessaire,
— Ce qui n'empêchait pas son pouvoir volontaire
D'y joindre d'autres biens recherchés en dehors, —
L'homme en sa gratitude aimait Dieu sans efforts.
Mais aujourd'hui, Dieu même, ô funeste délire !
Est l'auteur, vous dit-on, du mutuel martyre
Que s'infligent, hélas ! le riche et l'indigent,
Sous la forme du trop ou du trop peu d'argent !
Or, comment aimer Dieu, si l'on n'y voit un père,
Aussi sage que bon, qui, du destin prospère
De tous ses chers enfants également soigneux,
Par le bonheur des uns rend les autres heureux !
C'est ainsi que Dieu fit ; mais sa loi bienveillante
Bientôt fut abolie, et la main violente
Des brigands primitifs détruisit, sans pitié,
Le nœud qui vous devait unir dans l'amitié !

« Dieu même, assure-t-on, fit les parts inégales,
Puisqu'il fit Jean, chez qui les facultés morales
Ou physiques le font de Pierre différer,
Et qu'à leurs facultés tout se doit mesurer ! »
Or, quant aux biens acquis par l'effort volontaire,
Certes, la juste part de chaque homme diffère ;
Mais, dans chacun de vous, Dieu doit à l'être humain,
Création constante, un aliment certain,
Égal, un fondement, qui porte, et qui soutienne
L'effort, la liberté de la personne humaine.
Comment l'homme, en effet, serait-il obligé
Au devoir, s'il n'était, avant tout, dégagé
De la nécessité, pour sa libre puissance,
De maintenir en soi le fait de l'existence ?
Avant d'être obligé, faut-il au moins qu'on soit !
Ici l'absurdité clairement s'aperçoit
De la prétention d'obliger votre frère
A sortir par l'effort de l'extrême misère !
C'est de l'homme vivant, capable de l'effort,
Que l'on peut l'exiger ! Aucun être ne sort
Du néant par lui-même, et la plus forte branche
Ne produira nul fruit, si votre main retranche
La séve qui l'unit à l'arbre paternel ;
Le nécessaire unit l'homme au Père éternel,
A la source de l'être, et la vraie existence
De la personne libre à ce point seul commence !
Je n'ai droit d'exiger de l'homme le devoir,
Que si de l'accomplir il reçut le pouvoir :
Or, ôtez au nageur l'eau dont la résistance
S'oppose, pour qu'il nage, à sa libre puissance ;

Malgré tous les efforts que son cœur tentera,
Le nageur dans l'abîme aussitôt descendra ;
Mais si vous lui laissez son point d'appui sur l'onde,
Le nageur, dont l'effort sur cet appui se fonde,
Accomplissant l'objet au devoir proposé,
Sauvera... ce vieillard à la vague exposé !

N'importe votre droit dans le passé ; n'importe
Ce qui fut, et comment l'histoire le rapporte ;
Le grand droit naturel, chaque jour reproduit,
Est tout aussi réel qu'autrefois, aujourd'hui.
Ce droit, c'est que quiconque arrive à la lumière
Peut et doit réclamer de quoi vivre sur terre,
Puisqu'il ne lui fut pas possible d'y pourvoir.
L'homme qui naît, manquant d'un suffisant avoir,
Ou n'a rien, quand un autre en moyens surabonde,
A droit sur ce dernier à la part que lui fonde,
Comme à tous les humains, un droit essentiel ;
Et l'homme qui naît riche a droit, de par le ciel,
Non comme riche, mais comme homme, à la substance
Nécessaire au maintien de la simple existence.
On ne trouve donc pas dans le seul primitif,
Plus ou moins bien connu, mais dans le positif,
Dans l'actuel aussi, le droit au nécessaire ;
Chaque jour est pour vous l'histoire tout entière.

Un penseur libre a dit que « la propriété
C'était le vol ». Ceci n'est pas la vérité ;

Proudhon eût sur le point jeté plus de lumière,
S'il eût dit : « Toute part, faite du nécessaire
Dont quelque homme est privé, lui fut injustement
Retranchée, et le vol n'est que là seulement. »
Par le fait de la vente, ou bien de l'héritage,
La portion volée a passé d'âge en âge,
Et se retrouve aux mains du présent possesseur,
Qui ne l'a qu'en vertu d'un titre usurpateur...

Que la justice donc enfin se rétablisse !
Le bonheur peut-il être où n'est pas la justice ?
Le riche, le puissant lui-même ne l'a pas :
Sur un sol usurpé rien n'assure ses pas ;
D'un volcan souterrain il y sent la menace,
Et quant au prolétaire, il porte sur sa face,
Non le signe viril de l'espoir courageux,
Mais le signe constant d'un complot ténébreux.
Or, si vous réparez l'antique violence,
La Révolution est réduite au silence :
Non-seulement le fort possède, désormais,
Son légitime avoir, dans l'honneur et la paix ;
Mais le pauvre, à son tour, dans la douce assurance
De vivre au moins, se sent renaître à l'espérance,
Et, tous deux reprenant vers la perfection
La marche où les conduit leur juste ambition,
L'un du progrès de l'autre, auquel il coopère,
Jouit, heureux tous deux du bonheur de leur frère !

Que l'on ne dise pas qu'à l'exécution
On verrait que ce plan n'est qu'une illusion,
Et que le paresseux, sûr de sa subsistance,
Aimera mieux passer ses jours dans l'indolence.
Que voit-on aujourd'hui, dans le bel ordre humain
Qui voudrait qu'au *travail* l'homme dût *tout* son pain?
A-t-on mieux, en effet, prévenu la paresse ?
Non ! pour un qui travaille et sort de la détresse,
Parmi ceux qui n'ont pas le nécessaire appui,
Trois tombent sous le poids du fardeau d'aujourd'hui,
Et, remplis des dégoûts d'un sort qui les accable,
Attendent du prochain... un secours charitable !
Et d'où vient, dans ce cas, cette obligation
Que font la conscience et la religion
D'aider ces... « paresseux » ? C'est que le nécessaire,
Que l'on sait leur manquer, rend juste de le faire !
Si l'on pouvait leur dire : « En vous le bon vouloir
Fait défaut au travail, » le droit et le devoir,
Alors, même chez ceux dont grande est la fortune,
Seraient de repousser leur demande importune.

C'est donc pour n'avoir pas dans chacun respecté
L'élément primitif de la propriété,
La base où devait l'homme édifier sa vie,
Sans craindre que de mort sa chute fût suivie;
C'est pour avoir ainsi, jusqu'en son fondement,
De la bonté de Dieu sapé le monument,
Pour avoir aboli la part égalitaire,
Où de Dieu le bienfait donnait la preuve claire,

C'est pour cela qu'on voit germer les paresseux
Au sillon d'un travail privé d'attraits pour eux.
La paresse n'est pas ce qui fait la misère,
Mais la misère fait la paresse, au contraire.
L'homme, à l'état normal, est une activité ;
Il aime alors sentir la force et la santé
Circulant dans son corps, et donnant la mesure
Du pouvoir qu'il étend sur toute la nature.
Il aime l'action, l'essor, le mouvement ;
Ce trait domine en l'homme universellement.
Si donc en quelques-uns vous trouvez la paresse,
C'est, chez la pauvreté comme chez la richesse,
Le résultat fatal d'une habitude, hélas !
Qu'une éducation fausse inflige ici-bas.
C'est un vice du sang, c'est une maladie
Qui paralyse tout dans une âme engourdie.
Mais à l'état normal l'homme n'est pas alors !
Or en lui le moyen d'animer les ressorts
De la libre action, certes n'est pas de faire
Peser sur son vouloir l'énervante misère ?
Soit pour se dévouer, soit pour le seul plaisir
D'éprouver sa puissance, en se sentant agir, [morbide,
L'homme, à moins d'être en proie à quelque humeur
[rapide.
Est heureux quand son sang court plus chaud, plus
Tels vous semblent, d'ailleurs, être des paresseux,
Qui n'ont pas rencontré le travail que pour eux,
D'après leurs facultés, destina la nature.
Le collége vous offre un monde en miniature :
Eh bien, qu'y voyez-vous ? Tel élève est actif ;
Il travaille, il avance ; un autre est si peu vif,

Que de ce qu'il entend, quelque effort que l'on fasse,
On le voit entamer à peine la surface.
Pourquoi ? C'est qu'il s'agit pour tous deux de latin !
Que, plus tard, on les mette au calcul : le crétin
Dans la latinité de loin, dans la carrière,
Dépassera bientôt le phénix littéraire.
C'est ainsi dans les rangs de la société ;
Faute du nécessaire, un grand nombre ont été
Contraints d'entrer d'abord, indécis, dans des voies
Qui ne leur ont donné nuls succès, nulles joies ;
Découragés, alors, et n'ayant plus le cœur
A ces travaux forcés qu'impose le malheur,
Ils ont laissé tomber de leurs mains impuissantes
Ou la hache ou la plume, à leurs bras trop pesantes.
Mais voyez ces prêteurs, ou bénis ou maudits,
Selon qu'ils font le bien, ou qu'ignobles bandits,
Armés dans leur comptoir de leur lame dorée,
Ils font à l'emprunteur la blessure abhorrée ;
Le métier leur allant, dans tous les coins divers
De leur activité retentit l'univers :
Après avoir atteint ce degré d'opulence
Où la rente confère un droit à l'indolence,
Restent-ils en repos ?... Plus ils ont de loisir
Pour dormir et manger, plus on les voit agir !
L'ambition qu'en l'homme a mise ma sagesse
Leur fait incessamment vouloir plus de richesse ;
Seulement, chez ceux-là le fonds manquant aussi
Qui devait leur ôter le trop cruel souci,

S'ils tombent, dans leur chute ils se creusent leur tombe,
Tant reste un faible appui sous celui qui succombe !!

Tous renversez-le donc, cet état social
Inepte, qui vous fait à tous un tort égal !

S'il faut ici, d'ailleurs, jeter plus de lumière,
Pour arracher le monde à la fatale ornière
Où le char du progrès gémit, tout embourbé, —
Du travailleur dans l'or et l'argent absorbé
Détachons nos regards, pour contempler la classe
Du penseur, du savant, de l'artiste sagace,
De ceux dont le travail est tout spirituel
Et dont l'esprit jamais ne songe au temporel :
Le labeur d'un Colomb, il faut le reconnaître,
Vaut celui d'un Rothschild ; c'est l'or qu'il mit, peut-être
Aux mains de l'homme actif, qui dans l'humanité
A répandu plus d'aise et plus de liberté.
Or, le travail payé donnant seul droit de vivre,
Colomb, qui du travail où son esprit se livre,
Ne tire pas d'argent, devra mourir de faim ?
Car d'où pourra venir au grand homme son pain,
Si vous lui retranchez encor, dans sa misère,
Le don qu'il tient du ciel, le divin nécessaire ?

Sur l'enfant maintenant si vous jetez les yeux,
Hommes, que voyez-vous ? Oh ! qu'il est douloureux,

Le sort fait à l'enfant, fragile créature,
Faute de le pouvoir laisser à sa nature !
Dès l'âge où la raison de ses rayons naissants
Commence à lui montrer l'usage de ses sens,
On le voit détourné par le père ou la mère
A quelque but souvent à mon but tout contraire,
Ah ! c'est que les parents, hélas ! n'ont pas l'espoir
De leur laisser pour vivre un suffisant avoir ;
Dans un travail, alors, qui répugne à leur âge
Comme à leurs facultés, trop vite on les engage !
Or la nature en eux avait mis tels talents
Dont les germes cachés, par des progrès plus lents
Devaient produire un jour un résultat immense !...
La trop grande misère a tué la semence,
En eux, de mille biens qu'en leur maturité
Ils auraient répandus dans la société !
Plus tard ce ne sont pas des hommes : sur leur face
Du désappointement vous découvrez la trace :
L'un a le sentiment d'un sublime destin
Manqué, qui se reflète en son œil presque éteint ;
L'autre sent vaguement quelle triste figure
Pour vivre, hélas ! il fait à la législature ;
L'un sent d'un grand poëte en lui bouillir l'ardeur,
Son père, artiste en drap, en a fait un tailleur ;
L'autre sent qu'il eût eu la force d'un Hercule,
Et devant le danger, pâlit, tremble, recule !

Que les ministres saints de la religion
A leur tour soient l'objet de votre attention :

Bien moins que les savants, — si leur saint ministère
Est pur, édifiant, profitable à la terre,
S'ils pratiquent la loi du dénûment réel,
Si, chargés de la croix, ils ne pensent qu'au ciel; —
Bien moins que les savants, dans leur noble misère,
On les devrait priver de la part nécessaire;
Si leur mandat sacré les oblige à souffrir
Pour le salut d'autrui, parfois même à mourir!
Si leur mérite alors est dans le sacrifice,
Eux, qui n'ont pas d'ailleurs les biens de l'injustice,
Qu'auront-ils à donner, dans un suprême effort,
Dont l'abandon leur soit une gloire, à la mort?
En laissant ces soldats privés du nécessaire,
Chez eux vous ravissez à l'acte volontaire
Ce qu'il a de plus pur, ce qu'il a de plus beau;
Car ce n'est pas alors pour l'honneur du drapeau
Qu'ils affrontent la mort; mais à leur existence
Ils renoncent, afin d'abréger leur souffrance!...
Hors de la liberté l'héroïsme n'est pas;
D'elle vient tout l'honneur d'un glorieux trépas!
Pour rendre la vertu possible sur la terre,
Il faut un contre-poids au sacrifice à faire,
Il faut qu'en double sens le vouloir combattu
Puisse en un choix réel préférer la vertu.
Or, comment dans la mort verrai-je un sacrifice,
Si la vie est pour vous un plus affreux supplice?
Le véritable prêtre, après l'essentiel,
Ne doit avoir souci que des seuls biens du ciel;
Mais celui qui n'a pas de base pour sa vie,
De quel droit — s'il s'engage en la route suivie

Par les chercheurs d'argent — le censurerez-vous ?
Seul, je sais s'il est digne alors de mon courroux.
Peut-être amasse-t-il, de peur que la misère
Demain sur un grabat ne le tienne en sa serre,
Et puis.... sa vieille mère et son vieux père ont lieu
Peut-être, — eux dont l'amour donna leur fils à Dieu,—
Hélas ! d'attendre encor de lui quelque assistance,
N'étant pas plus que lui sûrs de leur existence !
Si le prêtre tient tant à son « trop » temporel,
C'est qu'il n'a pas toujours le « moins » essentiel.

Peut-être insistez-vous et dites-vous encore :
« La paresse ! voilà le gouffre qui dévore
« Le pain essentiel à notre humanité ;
« Et, supposant ici le système adopté
« Où tous seraient certains d'avoir le nécessaire,
« Le travailleur tout seul suerait sur cette terre ! »
Déjà je vous ai dit que le nombre, aujourd'hui,
Des paresseux égale et dépasse celui
Dont mon système admis donnerait charge au monde.
Mais que le riche ici franchement me réponde :
Ne se permet-il pas, lui, de rester oisif,
De flâner, s'il lui plaît, lorsque l'or, seul actif,
Monte au degré qui peut lui donner cette aisance ?
Or, s'il peut la goûter, lui, cette jouissance
De vivre sans travail, à quoi donc le doit-il ?
— Repoussons loin d'ici tout argument subtil, —
Est-ce à son travail seul ? Non, le trop de richesse
Auquel il n'a pas droit lui fait cette largesse,

Tandis que l'indigent — s'il s'en trouvait quelqu'un
Qui ne se joignît pas au grand essor commun —
Userait, après tout, d'un droit, droit de naissance;
Il tient du Créateur son droit à l'existence;
Dieu lui donne le pain, et ce n'est pas à vous,
Mais à Dieu de reprendre un don qu'il fait à tous.
Lui prendre donc le pain, c'est simplement lui prendre
L'existence. Or, toujours la force a compte à rendre
D'avoir ôté la vie au plus humble mortel;
Et, quand la force a tort, on la condamne, au ciel,
On la condamne, au ciel, pendant que sur la terre
La révolution rallume sa colère !...

Vidons-le tout à fait, si bien vous le voulez,
Le cas du paresseux. A l'aise vous parlez,
Producteurs, qui croyez seuls tirer de la terre
De tout le genre humain le suc alimentaire;
A l'aise vous parlez des sueurs de vos fronts;
Mais il faut réfléchir : quand du sein des sillons
Par votre main creusés sur une terre ingrate,
Vous voyez les épis surgir; quand l'écarlate,
Le vert, l'azur et l'or font briller à vos yeux
Du lin et du coton les tissus merveilleux;
Quand le fer, le charbon, le soufre, le pétrole,
Partout parlent de vous, votre vanité folle
A-t-elle pu rêver que vos libres efforts
Dans leur totalité méritaient ces trésors?
Hommes, détrompez-vous : de Dieu la main féconde
Ajoute à l'action de l'homme, dans ce monde,

Une fécondité plus grande que l'ardeur
Du plus beau dévouement n'en tire de son cœur;
C'est plus l'intention que le sol récompense
Que l'efficacité de l'humaine puissance;
Car ce n'est pas toujours que pousse la moisson
Dans la mesure où l'homme a creusé le sillon;
Toujours la quantité des fruits que réalise
Le travail de vos champs, — soit qu'elle vous suffise
A peine, ou que son poids surcharge ces vaisseaux
Qui la vont transporter aux plus lointaines eaux, —
Toujours elle révèle une action secrète,
Outre votre action, une œuvre où Dieu se prête.
Si donc votre argument est que le producteur
Seul a droit aux produits créés par sa sueur,
Je veux bien l'accorder; mais osez-vous prétendre
Que tout le fruit qu'on voit la terre au soleil rendre
Par vous seuls soit produit? Non, car de votre front
La sueur qui tomba dans l'aride sillon
Fut aidée — en dehors de l'effort volontaire —
Par l'acte bienfaisant du Maître de la terre!
Or, est-ce pour toi seul, qui déjà de l'effort
Peux tirer, producteur, un pain qui te rend fort;
Pour vous seuls, ô banquiers, dont la hausse ou la baisse
Ne font que varier les degrés de richesse?
Non, non, c'est pour le faible aussi, pour l'indigent
Qui, pour vouloir agir, n'a pas assez d'argent,
Ou de sol nourricier pour aider sa misère;
C'est pour tous, pour à tous fournir le nécessaire,
Que mon acte à votre acte, au cœur des épis blonds,
En secret coopère et les rend plus féconds!

Même le paresseux, tant qu'il est en ce monde,
A droit qu'à son besoin de vivre Dieu réponde :
Ce droit est dans l'enfant prodigue, il est dans vous,
Même dans le méchant ; don gratuit fait à tous!...
S'il est en vous, malgré cette surabondance
De biens dont vous avez déjà la jouissance,
C'est que, dans un instant, tous ces biens superflus,
Peut-être, ô messeigneurs, ne les aurez-vous plus!
De même il est dans ceux où règne l'indolence,
Malgré l'indignité dont ils ont l'apparence,
Parce que, tout à l'heure, un effort généreux
De leur part les pourra relever à vos yeux.
Cette part de produits qu'à vos produits j'ajoute,
Je n'ai pas entendu qu'aucun la gardât toute,
Car si le fort l'agrége à ses biens amassés,
Il aura toujours trop, d'autres jamais assez!
En un budget total qu'un vote humanitaire
La réunisse, et tous auront le nécessaire!

Je n'entends pas d'ailleurs de la même façon
Qu'il vous plaît de l'entendre, hommes, la mission
De la société. Le pouvoir volontaire
Que je vous ai donné ne doit pas dans la sphère
De l'étroit égoïsme agir et se mouvoir,
Car pour le bien d'autrui chacun a ce pouvoir!
Chacun donc à chacun doit ici son service;
Si tous obéissaient à la loi de justice,
Si nul ne retenait ce qu'il doit au prochain,
Chacun à son voisin donnerait donc le pain,

Le pain essentiel au moins, le nécessaire!
L'égoïsme a changé tout ceci : le contraire
Du droit pour tous, voilà ce qu'il veut établir
Comme la juste loi qui vous doit tous régir!
Car s'il veut pour soi seul tous les biens de la terre,
Il doit tendre à tenir autrui dans la misère,
Et même il ne fera travailler l'indigent
Qu'alors qu'il sera sûr d'en tirer de l'argent.
Une fois au pouvoir, il est ainsi facile
De s'y perpétuer, pour peu qu'on soit habile.

Comme ton nom le dit, ô peuple américain,
Ta loi s'étend à tout ce sol républicain :
Mais quel est donc le sens de ce mot république ?
Ce mot, s'il ne ment pas, dit la chose publique;
Or la chose publique est la chose où chacun
Devrait avoir sa part selon le droit commun.
Comment se fait-il donc que ces vastes domaines
Du lointain Occident, ces montagnes, ces plaines,
S'étendant sans limite à l'œil des voyageurs,
Ces grands terroirs boisés, pleins de fruits et de fleurs,
Ces vallons invitant partout à la culture,
Ce poisson, ce gibier, cette riche nature,
Eden américain, — comment se fait-il donc
Que le gouvernement qui règne à Washington
Les vende pour lui-même, et, d'année en année,
En absorbe à lui seul la valeur détournée,
Sans que jamais le fisc au faible, à l'indigent,
Daigne en compter leur part? Où va tout cet argent

On en aide le fort, dont on craint l'influence;
On ne le laisse pas couler vers l'indigence;
On l'arrête en chemin; et cette iniquité
Met dans la main du fort toute propriété!
Si pour le peuple entier vos hommes politiques
Convertissaient en or de vos terres publiques
L'indicible valeur, l'indigent et le fort
Auraient le nécessaire, en terre comme en or!
Mais le mot république est lui-même un vain leurre,
Dans la bouche du fort, pour l'indigent qui pleure!...

On pourra dire encore : « En laissant à chacun
Le pain tombé du ciel, le nécessaire, aucun
Ne fera plus briller la noble patience
Que la Religion nourrit de l'Espérance
Et que la Charité, douce comme une sœur,
S'appuyant sur la Foi, sait changer en douceur.
Les malheurs de Colomb ont fait grande Isabelle,
Leur donnant l'un par l'autre une gloire immortelle. »
Je réponds que, sur un Colomb qu'à secourir
Une reine se plaît, on en voit cent mourir,
Mourir sans avoir pu parvenir à la sphère
Où les aurait portés le simple nécessaire!
Je réponds qu'au delà de ce besoin cruel
Du pain qui doit tenir ensemble en tout mortel
Les divers éléments de l'humaine existence,
Au delà de ce point, pour sentir la souffrance,
Reste encor de la marge au pauvre cœur humain :
L'épreuve unique, hélas! est-elle donc la faim?

Non, la faim de la vie en vous ferme la source ;
Mais avant d'arriver au terme de sa course,
L'homme, s'il a du cœur et s'il aime le bien,
Si pour lui d'être heureux l'honneur est le moyen,
Souffre des maux plus grands que la mort elle-même,
La preuve en est, hélas! dans son malheur suprême,
Le suicide, qui, pour lui, n'est que souffrir
Une mort, pour ne pas dix mille fois mourir!
Étrange est la façon dont vous goûtez la joie
De voir la charité suivre sa noble voie!
Quoi! de crainte qu'un jour soit plus rare à vos yeux
Son image penchée au front des malheureux,
Vous préféreriez voir prolonger sur la terre
Le déplorable sort que leur fait la misère!
Mais indépendamment des cruelles douleurs
Du dénûment qui tue, il est d'autres malheurs,
Pour tout homme ici-bas, dont la mission sainte
De la Religion est d'adoucir la plainte!
Or là, si votre goût pour ces touchants tableaux,
Où brillent du chrétien les dévoûments si beaux,
Va jusqu'à préférer voir souffrir votre frère,
Vos yeux auront toujours de quoi se satisfaire.

Au plan réformateur que je viens proposer
Le faible ni le fort ne devront s'opposer;
Car ici ce n'est pas seulement l'indigence
Que je viens secourir, c'est aussi l'opulence!
Quiconque veut le bien de la société
Doit porter dans son cœur toute l'humanité.

Que veut l'homme de bien depuis qu'il est sur terre?
Que tentent les efforts qu'on voit la vertu faire?
C'est de rendre meilleur le sort du genre humain!
Mais ne voyez-vous pas qu'on y travaille en vain,
Tant que l'humanité, comme la Danaïde,
Verse dans un tonneau qui par le fond se vide?
Si vous voulez que tous les hommes soient heureux,
Ou puissent l'être au moins, rendez à chacun d'eux
Le fond qu'à tous donna la divine justice;
Impossible, autrement, que le but s'accomplisse;
Le pauvre souffrira par le trop peu d'argent,
Et le riche craindra le sort de l'indigent.

Ne perdez pas de vue, hommes, cette lumière
Qui distingue dans vous et l'état nécessaire,
Et le fait libre, actif. Dans la sphère de l'un
Ma providence agit, toute à tous, en commun!
Dans la sphère de l'autre elle a voulu soumettre
Et la cause et l'effet au moi; l'homme en est maître.
L'aliment qui devait vous faire subsister,
Maintenir l'être en vous, aurait-il pu rester
Deux minutes égal pour chaque créature,
Si le moi l'avait dû régir? Non, à mesure
Qu'il change, le moi fait tout changer avec lui :
Or à tous votre Dieu devait un même appui,
D'un aliment certain l'égale nourriture;
C'est pourquoi sous ta loi permanente, ô nature!

Il plaça le saint droit au pain essentiel :
Le nécessaire donc est de droit naturel !
L'homme n'eût jamais dû, dans son insuffisance,
Prendre un rôle qui sied à ma seule puissance.
Or qu'est-il advenu ? C'est de sa volonté
Que dépend tout le sort de la société !
Quant à mon action, elle est inefficace :
Destinée au bonheur de toute votre race,
Elle ne sert qu'au fort, qui prétend confiner
Le droit du faible au pain qu'il veut bien lui donner ;
C'est sur le bon plaisir, l'intérêt, le caprice,
Que du droit naturel il remit l'édifice,
Après l'avoir lui-même arraché brusquement
Du sol où reposait son divin fondement !

Pour l'application et les détails pratiques,
Je dois dire deux mots aux hommes politiques.
Le nécessaire peut sous deux formes venir,
En or comme en nature : on peut les réunir,
Ou bien les séparer, ou d'un seul faire usage.
Disons, pour établir un facile partage,
Qu'en or tous recevront le montant assuré,
Par la main de l'État tous les ans mesuré.
A proprement parler, l'Etat dans cette sphère
Seule doit se mouvoir : ailleurs qu'a-t-il à faire ?
Au corps des citoyens, à leur libre action,
Qu'il laisse de leurs biens l'administration,
En tout ce qui n'est pas de nature et d'essence
D'un intérêt public requérant sa présence !

Son droit d'intervenir dans la société
Lui-même se mesure à la nécessité.
L'État jamais d'autrui n'a bien fait les affaires ;
Il faut qu'aux citoyens, dans les diverses sphères
Où chacun peut servir selon ses facultés,
L'État laisse le soin de régir les cités.
Si l'État intervient dans les petites choses,
De mille faits divers il ignore les causes;
On le voit à tâtons chercher la vérité,
Dans un chemin douteux, rempli d'obscurité;
Et puis les gouvernants, s'ils ne sont pas honnêtes,
N'ont que deux intérêts : leurs poches et leurs têtes
Quand, tous les ans, l'État sera par tous tenu
De rendre à tous un compte exact du revenu, —
Et comment pourrait-il désormais s'y soustraire,
S'il faut qu'il ait pour tous le montant nécessaire,
Et si le nécessaire est l'unique budget
Qu'aura dû de la taxe embrasser le projet? —
Quand, dis-je, de l'État tel sera le contrôle,
De l'État en effet il remplira le rôle.
Vous ne le verrez plus voler impunément
L'argent qu'on croit payer pour le gouvernement;
Chaque officier lui-même, ayant le nécessaire,
Servira pour l'honneur autant que le salaire;
Et tous les citoyens, au dehors, remplissant
Leur part dans un travail libre, toujours croissant,
On verra s'établir par degrés sur la terre
Le règne d'une paix véritable et sincère.

Le mot *état* lui-même indique exactement
Le rôle de l'État : il doit permanemment
Être et rester le même, alors qu'en d'autres choses
Ont lieu les changements et les métamorphoses :
Ne le chargez jamais que de la mission
De vous conserver l'être : il prend part de lion,
Ou bien part de renard, dès que les biens qu'il touche
En lots indéfinis passent près de sa bouche.
D'avance mesurez à chacun son morceau,
Vous saurez si l'État a rogné le gâteau;
Mais cela ne se peut que pour le nécessaire;
C'est donc là de l'État qu'il faut borner la sphère.

Quant au fonds spécial d'autre part collecté
Pour le gouvernement libre de la cité,
De tous les citoyens la surveillance active
En saurait empêcher la dépense abusive :
Du vol tous seraient prêts à punir l'attentat;
On se dit à présent, voyant voler l'État :
« C'est voler le seul riche, » et la masse indolente
Au vol comme au volé demeure indifférente.
Cela n'aurait plus lieu dès que les citoyens
Pourraient tous, par l'effort, acquérir quelques biens :
On n'en verrait aucun demeurer en arrière,
Quand pour tous du travail s'ouvrirait la carrière :
Tous voudraient posséder, et les biens de chacun
Par tous seraient gardés contre un péril commun.
Incontinent, d'ailleurs, toute somme soustraite,
Du voleur aux volés désignerait la tête!

Il ne faut pas, d'ailleurs, voir la perfection
De l'ordre social dans une illusion,
Dans un état moral où serait impossible
Tout crime ou toute erreur : pour être inaccessible
Un tel état n'est point le meilleur idéal
Qu'on puisse proposer de progrès social.
Le meilleur est toujours au but ce qui vous mène :
Or ce qui mène au but votre personne humaine,
C'est de demeurer *libre* en suivant le chemin
Qui la doit par degrés conduire vers sa fin.
Je ne prétends donc pas mettre ici vos natures
Dans la nécessité d'être justes et pures :
L'effort libre est du bien l'essentiel élément ;
Dans un état des cœurs où trop facilement,
Sans effort, aurait lieu l'action sociale,
Je ne verrais jamais qu'une pente fatale,
Non pas le noble effort fait par l'humanité
Pour jouir dignement d'un bonheur mérité.
Quel que soit donc le point de vertu politique
Que vous aurez atteint, toujours, dans la pratique,
Pour donner place au bien, tant que l'homme sera,
La possibilité du mal existera.

. . .

Dans un système où tous auraient le nécessaire,
Moins lourde pèserait sur chaque tributaire
La taxe qui devrait en former le total,
Que ne pèse à présent le budget fédéral.

Ajoutez que la part ici de l'opulence
Est égale à la part qu'on rend à l'indigence;
Outre que l'homme fort garderait de son bien
Ce qui ne serait pas dû pour le vol ancien.
N'incluez plus, d'ailleurs, dans la taxe ordinaire,
L'aumône à l'orphelin et celle au prolétaire;
Qu'aujourd'hui fait l'État par la nécessité
De se donner au moins un air d'humanité.
Ce que directement il doit, mais ne veut faire,
« Assurer à chacun la part du nécessaire, »
L'État feint d'y viser, d'un mensonge éternel
Croyant devoir leurrer et la terre et le ciel!

Franchement, noblement, pourquoi donc ne pas faire
Ce que l'on tente en vain de quelque autre manière
Sans qu'il en coûte moins, et même à plus grands frais,
Toujours parlant du bien sans le vouloir jamais!

Attachons son vrai sens à ce mot : « Nécessaire; »
C'est le *sine qua non* préexistant au faire,
A l'humaine action, comme est l'arbre à son fruit.
Comment pourrait-il donc devoir être produit
Par le travail humain, quand du travail lui-même
C'est la condition préalable et suprême?...
Dans les commencements, voisins du paradis,
L'humanité mangeait les doux fruits que j'ai dits;
Ces fruits constituaient pour eux le nécessaire,
Qu'ils n'avaient pas produit, mais tenaient de leur Père.

C'est de ce pain tout seul qu'en ces temps primitifs
Vécurent les humains : puis, se sentant actifs
Au delà des besoins que la nature impose,
Leur travail à ces dons ajouta quelque chose.
C'est quand, grâce à l'effort ainsi favorisé
De la base première où je l'avais posé,
Chaque homme eut augmenté sa richesse et sa joie,
Que le faible du fort devint la triste proie.
Alors, il lui fut pris même ce premier don
Qu'à tous fait, en naissant, un Dieu puissant et bon.
Tous vos maux, je l'ai dit, datèrent de cette heure;
La douce paix s'enfuit; la terrestre demeure,
Qui, dans ces temps encore, était un doux jardin
Rival, par sa beauté, du primitif Eden,
Ce séjour enchanteur perdit bientôt ses charmes;
Son ruisseau de lait pur ne roula que des larmes....
Oh! je m'arrête ici : votre malheur présent
Dit assez qu'alors l'homme était pur, innocent!...
Le faible, du plus fort n'éprouvant que justice,
Ignorait toute haine, et cet affreux supplice
Que le fort doit subir, quand il retrouve encor
Dans son cœur la bonté, n'abordait pas le fort!

Or, tout gouvernement ayant, dès l'origine,
Confirmé l'attentat d'où sortit la ruine
Du bonheur des humains, c'est au gouvernement
De réparer le mal, incontestablement.
Mais ce n'est qu'aujourd'hui, grâce à cette lumière
Que verse chaque jour le progrès sur la terre,

En gagnant le grand nombre à la cause du bien,
Ce n'est qu'en ces temps-ci, qu'un assez fort soutien
A l'ordre proposé serait acquis d'avance,
Pour que d'un plein succès vous ayez l'assurance....
Jusqu'ici c'est en vain qu'on la rêvait, hélas!
La réforme pour tous.... on ne la pouvait pas.
D'où viennent les malheurs de tant d'injustes guerres;
Si ce n'est de ce fait qu'aux ambitions fières
Des hommes façonnés pour le commandement
Vient s'offrir ce calcul : qu'ils peuvent aisément,
Sous quelque vain prétexte où se prend leur audace,
Au cœur des indigents souffler haine et menace,
Et leur faire jurer de vaincre ou de mourir
Pour l'appât d'un butin qui les doit enrichir?
Si le grand nombre pauvre avait le nécessaire,
Il n'aimerait pas tant la gloire militaire;
Au foyer domestique assurant son bonheur,
Il se dirait : La paix va bien mieux à mon cœur!
Alors l'ambition de vos grands capitaines
Laisserait en repos les familles humaines;
Vers d'utiles travaux tournant leurs facultés,
Les maux qu'on peut guérir par eux seraient domptés.
Un noble amour du bien s'emparerait d'Hercule;
Quand le char du progrès vers l'abîme recule,
Il appuierait dessus son épaule, et son bras
Le ferait avancer, sans canons ni soldats....
Il aurait pour l'aider cette masse gagnée
Par le bienfait à l'ordre, aujourd'hui dédaignée,
Et que l'État corrompt quand il veut s'en servir,
Car il lui faut aimer le pauvre ou l'asservir!

Parmi les mille faits où ma thèse s'applique,
Un surtout a toujours frappé le politique :
Quel que soit le talent de vos grands fondateurs
D'empires, conquérants, prêtres, législateurs,
Aucun n'a pu fonder, ailleurs que sur le sable,
De la société le progrès désirable.
Vois du grand Washington le sol républicain,
Sous tes pieds il s'entr'ouvre, ô peuple américain !
Pourquoi ? C'est que, malgré les brillantes promesses
Qu'à tous lui-même il fit d'abondantes richesses,
Tant que l'on n'aura pas rétabli fortement
Du bonheur de chacun le divin fondement,
On entendra toujours la voix du prolétaire
Rugissant : « D'autres ont trop des biens de la terre ! »
Et du côté du riche on entendra sortir
Un misérable cri d'impuissance à jouir !

Mais, ô peuple, tu peux, dans ta libre puissance,
T'assurer ton bonheur et ton indépendance !
Il est bien évident que la société,
Comme l'individu, peut, dans sa liberté,
Dépouillant désormais jusqu'au titre d'esclave,
Soi-même à son progrès abolir toute entrave.
Tu ne saurais prétendre être encore impuissant
A faire ton vouloir, ô peuple d'à présent !
Tu n'es plus sous le joug d'un trop grand despotisme ;
En tous lieux s'établit le républicanisme :

Partout le peuple est libre, et son pouvoir est tel
Qu'il s'assure partout le vote universel;
Mais jusqu'ici ton vote a trahi ta grande âme :
Cette arme de salut, on en tourne la lame
Entre tes propres mains contre ta dignité,
Et tu sembles privé de libre volonté.
Vous n'avez jamais su, depuis que sur la terre
Vous pouvez exercer le pouvoir volontaire,
Vous n'avez jamais su ce qu'il fallait vouloir,
C'était le nécessaire; enfin, sachez l'avoir!
L'objet, comme l'effet, qu'aura le nécessaire,
N'est pas d'encourager un homme à ne rien faire;

Le montant n'en doit pas arriver à ce point;
Mais de donner à tous ce dont tous ont besoin,
Une base constante à l'effort volontaire,
Pour que la loi du bien ne soit pas arbitraire,
Pour que l'homme, s'il doit accomplir le devoir,
Puisse se dire au moins qu'il en a le pouvoir.

Il fut rare toujours l'amour de la patrie!
L'*Ubi bene* triomphe; on la lui sacrifie.
Ah! c'est que l'émigrant espère, à l'étranger,
Manger assez de pain, sous un joug plus léger....
Mais que fait l'émigrant de sa mère adoptive?
Il lui donne, à vrai dire, une ardeur très-active;
Mais il change bientôt son esprit et ses mœurs!
Elle devient marâtre à ses fils les meilleurs,

Et donne les emplois, la force et l'influence
A ceux qui du scrutin font pencher la balance!
Ce triste résultat, que vous enseigne-t-il?
C'est que non-seulement la misère à l'exil
Condamne des millions de ses tristes victimes,
Mais elle envoie au loin de droits illégitimes
Jouir ceux qu'elle chasse ainsi du sol natal!
Le nécessaire seul peut détruire un tel mal.
Oh! qu'alors il serait doux d'aimer la patrie!
Ce serait une juste et sainte idolâtrie;
Car en l'aimant, c'est Dieu même qu'on aimerait,
Dieu même par ses mains vous versant le bienfait!
On ne quitterait plus le sol de ses ancêtres;
Tous les peuples du leur seraient laissés les maîtres;
Et du patriotisme on verrait en tous lieux
Se produire à l'envi tous les traits généreux!

« La femme, dira-t-on, est part du nécessaire. »
Non, la femme de soi fait un don volontaire;
C'est un être moral humain, et comme tel
L'État lui doit aussi le pain essentiel;
A la femme surtout! car la femme est faiblesse,
Hommes, devant vous tous; et le spectacle blesse
D'une femme souffrant, quand pour la secourir
L'homme est pourvu de force, et la laisse souffrir!
Or, dès que chaque femme, en vertu du système
Naturel, primitif, comme l'homme lui-même,
Aurait un fondement à sa libre action,
Vous ne la verriez plus, dans l'appréhension

De manquer de ce pain qui soutient l'existence,
Livrer pour un peu d'or sa fragile innocence!
Vous ne la verriez plus, étouffant dans son cœur
D'un véritable amour la pure et sainte ardeur,
D'un amour imposé prendre les apparences,
Martyre des liens qu'on nomme convenances;
Vous ne la verriez plus déchirer de sa main,
Ou faire anéantir par un art inhumain,
Le fruit qu'elle ne sait comment nourrir peut-être!
Maîtresse de son sort, elle oserait paraître
Ce qu'elle est, se donnant à l'époux de son choix;
N'ayant pas même alors à recourir aux lois,
Pour que sa liberté s'exerce sans contrainte;
Car les pauvres parents, qu'une trop juste crainte
Du sort qui lui pourrait échoir fait contre-agir,
Au doux vœu de son cœur se laisseraient fléchir.
Alors on pourrait voir du premier mariage
Reparaître ici-bas la ravissante image!
Ce serait à l'amour, l'amour qui s'unirait!
Et la fleur d'oranger, plus blanche, verserait,
Avec le doux parfum que sa corolle exhale,
Au cœur des deux époux, amour, estime égale!
Et de l'humanité les familles encor
Connaîtraient les douceurs de l'antique âge d'or!

Partout, vous l'avez vu, la déplorable absence
Du nécessaire a mis et désordre et souffrance...

Ah! si le fort, un jour, au faible, en l'embrasssant,
Disait : Reviens à moi, mon frère, viens, mon sang!
Viens, toi que, dans ma force aveugle et téméraire,
J'ai dépouillé jadis du lot égalitaire,
Tout en m'en dépouillant moi-même, pour le jour
Où toi tu serais fort et moi faible à mon tour!
Viens, ma force a besoin de toi; dans ta détresse,
Ton droit reste toujours plus fort que ma richesse :
Je ne suis pas heureux d'être seul à jouir,
Et tous deux nous devons quelque chose au souffrir!
Viens, d'un bout de la terre à l'autre qu'on proclame
Le triomphe du bien, la liberté de l'âme,
Cet affranchissement de l'injuste intérêt,
Sans lequel vainement l'homme progresserait,
Sans lequel vainement il a rempli le monde
Des signes merveilleux de sa grandeur féconde;
Car les cœurs dans ce bruit n'ont pas trouvé la paix,
Et le mur de la haine entre eux est plus épais!
Oh! si le faible un jour entendait son semblable
Lui tenir à la fin ce langage équitable!
Aux divines clartés qui sortiraient soudain
De ce simple discours, le pauvre genre humain
Reconnaîtrait du vrai l'accent et l'efficace;
La terre, avec amour rajeunissant sa face,
Regarderait le ciel, comme un petit enfant
Regarde l'œil calmé d'un père, et, triomphant
Du paternel courroux, grâce à sa repentance,
Elle s'abîmerait dans une joie immense!...

Me suis-je de mon but général écarté?
Non, j'observe en tout point la loi de l'unité.
Qu'ai-je fait pour jeter ici tant de lumière?
Entre la loi morale et la loi nécessaire
J'ai fait, d'un bout à l'autre, en cette question,
L'usage réfléchi de ma distinction!
Dans la société, de même qu'en chaque homme,
Est le double élément, fatal et libre; or, comme
J'ai dans l'individu distingué les deux lois
Du moi libre et de l'être opérant à la fois,
Ainsi j'ai distingué de la pente fatale,
Dans la société, sa liberté morale :
A son être allouant son immuable part,
Le droit à l'existence; à ce point de départ,
Laissant libre son moi. Pour l'être, la tendance,
Et pour le moi moral, l'humaine indépendance!

FIN

TABLE

Paris. — Imprimerie de GAUTHIER-VILLARS, quai des Grands-Augustins, 55.
(Ancienne imp. Bonaventure.)